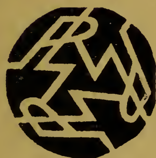
Les
Belles Évasions

PAUL GINISTY

ET

Capitaine M. GAGNEUR

Les
Belles Évasions



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

—

AVANT-PROPOS

Les histoires d'évasions, qui sont celles de la lutte d'une énergie contre tous les obstacles, de la force morale contre les forces matérielles, eurent toujours pour nous un intérêt singulier. Il date de notre enfance, alors que, en des temps lointains, un volume, dont nous revoyons la couverture bleue, les Évasions célèbres, *nous tomba entre les mains. Nous nous souvenons de l'intérêt passionné avec lequel nous dévorions les aventures du baron de Trenck, de Latude, de Casanova, de Sydney Smith, de Lavalette, de tant d'autres; nous admirions les ingénieux stratagèmes qu'ils avaient dû employer, l'audace qu'ils avaient dépensée, les difficultés s'augmentant pour eux, dans cette conquête de la liberté,*

à mesure qu'ils s'approchaient du but. Nous avouons, d'ailleurs, que les fictions n'exerçaient guère sur nous moins d'action, et ce que nous retînmes, tout d'abord de Monte-Cristo *et des* Misérables, *ce furent les évasions de Dantès et de Jean Valjean.*

Toutes les époques ont eu leurs « évasions célèbres ». La vie, plus tard, nous fit le contemporain de certaines d'entre elles, où les évadés n'avaient pas toujours mérité qu'on eût formé des vœux pour leur succès. Mais, par cela même qu'ils se trouvaient avoir agi seuls contre tous, ils avaient attesté une individualité, qui, un moment, au moins, nous inclinait à nous attacher à la conception et à l'exécution de l'acte qu'ils avaient accompli.

Voici, cette fois, des évasions où l'on peut être entièrement de cœur avec leurs héros, auxquels vont l'estime et l'affection de tous les Français. Pour retrouver leur patrie, pour se mettre encore, malgré bien des épreuves, à son service, des soldats, victimes des circonstances contraires qui les avaient conduits à la captivité en Allemagne, se jetèrent

dans tous les risques, acceptèrent tous les périls. C'est avec une ardente sympathie qu'on suit les étapes de leur délivrance.

Après que chacun d'entre nous, par des angoisses, des deuils, des souffrances, s'est heurté aux âpres réalités, quelque goût du romanesque persiste-t-il, cependant ? En ce cas, c'est ici l'accord permis entre l'émotion inspirée par des péripéties multiples et celle, d'un ordre plus élevé, qui provient de la mesure de la volonté chez des hommes placés dans des conditions de la plus pénible infériorité de moyens. C'est ce déploiement d'une volonté ne se laissant rebuter par aucune objection qui doit être particulièrement relevé. Aussi, dans ces récits qui ont été recueillis, sur des témoignages certains ou directement, s'est-on préoccupé de faire la part de la naissance de l'idée de liberté, de son développement, de sa hantise, avant même que le projet de réalisation se fût encore dessiné dans l'esprit du prisonnier, — de tout ce qui constitue le côté moral d'une évasion.

Ils ont été relativement nombreux, ceux

qui, à force de patience et de ténacité, sont parvenus à s'échapper des camps allemands, où ils avaient subi les pires misères et les plus douloureuses humiliations. On n'a guère connu dans le public, pourtant, que les circonstances du voyage accidenté à travers l'Allemagne de quelques officiers ou de quelques aviateurs fameux, à qui leur hardiesse et leur sang-froid permirent d'arriver jusqu'à la frontière hollandaise ou à la frontière suisse.

On s'est proposé, ici, de prendre de beaux exemples de détermination, dans tous les milieux de prisonniers, chez les hommes de toutes les origines, ayant ce point commun d'une ermeté d'âme à toute épreuve, par quoi ils triomphèrent de tout ce qui semblait s'opposer à leur réussite, et les relations d'une vérité curieuse et pittoresque, dont ce livre est composé, montreront aussi l'ingéniosité française sous bien des aspects. On y verra le don d'invention, la faculté de ressources, la souplesse et la fertilité de décision qui sont qualités essentielles de la race. Mais comment,

en parlant de ceux dont le succès couronna les efforts obstinés, ne pas se souvenir de ces autres qui, moins heureux, malgré une égale bravoure, échouèrent au port, et expièrent durement leur tentative d'affranchissement ? Ne devons-nous pas les confondre, dans un même sentiment, justifié par la résolution qu'ils montrèrent, comme leurs camarades, si la chance les trahit ?

***

A ces évadés, rentrés en France, a-t-on toujours témoigné l'intérêt et — pourquoi ne pas dire le mot ? — la gratitude qui leur étaient dus ?

Le prisonnier de guerre qui rompait l'internement allemand, devait se présenter à nos autorités militaires. Il remplissait un questionnaire où il établissait son identité, indiquait son bureau de recrutement, son corps d'affectation, la date et le lieu de sa capture, l'endroit d'où il arrivait. Après quoi, il avait droit à une permission de trente jours avant de rejoindre son dépôt, d'où, à ce moment,

il devait être dirigé sur le point où on l'utiliserait « dans les formations, services et établissements du territoire ».

Et c'est tout : il avait été traité selon les règles administratives.

Sans doute, il avait la joie d'avoir retrouvé son pays, d'être loin des geôles allemandes, de respirer l'air de la patrie ; mais cette liberté, compatible avec les obligations auxquelles il restait soumis, au prix de quelles luttes l'avait-il reconquise ?

Une évasion d'Allemagne ne fut jamais facile. Mais, dans les premiers temps de la guerre, des circonstances favorables, un stratagème opportun, beaucoup de présence d'esprit, purent aider à la fuite de quelques-uns de nos soldats, tombés entre les mains de l'ennemi. Depuis, les Allemands, par des mesures d'implacables rigueurs avaient multiplié les précautions. Les camps où étaient parqués nos malheureux compatriotes étaient hérissés de défenses extérieures et intérieures. Pendant les heures de travail qu'ils devaient fournir, ils étaient gardés avec une vigilance

qui avait recours à toutes les brutalités. La chasse à l'homme était organisée, au cas d'une disparition, en employant des moyens féroces.

On peut dire qu'une évasion représenta des prodiges de constance. Marchant, la nuit, à travers des contrées inconnues, livrés à tous les hasards, traqués, supportant toutes les privations, sentant les périls grandir quand ils s'engagaient, pour franchir les derniers obstacles, au milieu des cordons serrés de sentinelles, essuyant leurs coups de feu, les hommes qui ont tout affronté ont prouvé qu'ils avaient le cœur bien trempé.

A ceux-là qui, pour revenir se mettre à la disposition de leur pays, s'étaient jetés dans ces grandes aventures, n'aurait-on pas dû une particulière sollicitude ?

A-t-on vu, cependant, qu'ils en fussent toujours l'objet ? Où furent pour eux les récompenses, ou combien elles furent marchandées ! En certains cas, ne furent-ils pas traités en suspects, leurs assertions n'étaient-elles pas contestées? Même en de telles circonstances, l'esprit bureaucratique persistait, restant

fermé à l'esprit d'initiative. Tel brave garçon, ayant accompli des merveilles de témérité, fut accusé d'avoir été renvoyé en France par les Allemands pour faire de la propagande pacifique. Outré de cette imputation, il demanda à être traduit devant un conseil de guerre, sans pouvoir obtenir cette satisfaction. En un autre cas, c'était une promotion à un grade supérieur, faite régulièrement, cependant, mais peu de temps avant la capture, qui n'était pas reconnue. Des soldats qui n'avaient été soutenus dans leurs épreuves que par la pensée de revoir la France, étaient envoyés au loin...

Le contrôle des déclarations des évadés était sans doute nécessaire, mais, trop souvent, dans quelles conditions fut-il exercé ? Outre que, selon un mot fameux, la vérité a en elle un talisman, qu'elle se reconnaît à des détails mêmes infimes, le seul fait d'être là, d'avoir triomphé de difficultés qu'on savait extraordinaires, aurait dû impliquer tout d'abord la sympathie pour ces prisonniers d'hier.

Des évadés, certes, ont été fêtés, et, pour

eux, le visage de la Patrie s'est montré souriant. Mais d'autres qui avaient fait plus que leur devoir, exposant de nouveau leur existence pour venir être utiles encore, ont, après le retour tant désiré, pour lequel ils avaient bravé tant de périls, connut bien des déceptions. N'était-il pas singulier d'avoir, parfois, à plaider la cause de braves gens dont l'histoire était admirable ?

P. G.

Les Belles Évasions

I

« DESJARDINS »

Pendant la bataille de la Marne, le 11 septembre 1914, le maréchal des logis, Gérard Champigneulles, est en éclaireur, avec son peloton. Cette petite troupe est assaillie par l'ennemi, et l'officier qui la commande est tué. Champigneulles fait mettre pied à terre et le peloton, bientôt réduit à quelques hommes, se défend énergiquement.

Le maréchal des logis voit, dans cette lutte désespérée, tomber successivement tous les siens. Il reste seul, épargné, par miracle, par les balles. Au moment où les Allemands vont mettre la main sur lui, il

songe à les priver de la capture des chevaux, et, de deux coups de revolver, il abat le sien et un autre. Il aura, du moins, refusé ce butin à ses adversaires. C'est pourquoi, fait prisonnier, il va être fusillé, quand un officier, qui n'a pas été insensible à la belle attitude de ce Français, acceptant le combat dans des conditions aussi disproportionnées, le fait conduire chez un général, campé au rez-de-chaussée d'une villa.

Le général commence à interroger Champigneulles, déterminé à ne répondre que pour l'abuser. Soudain, un mouvement se produit. Des estafettes viennent d'apporter des nouvelles, graves sans doute, puisque le général se lève, quitte la pièce, que son état-major partage son émotion — et qu'on oublie un moment le prisonnier. Celui-ci met cet instant à profit, saute par la fenêtre, se jette dans les bois et parvient à gagner le village de Saint-Albin.

Il entre dans une ferme, où il conte rapidement son aventure. La ferme est habitée

par de braves gens, qui l'accueillent amicalement. Ils lui donnent des vêtements civils, et ils prennent la précaution d'enterrer son uniforme. Ils le feront passer pour un de leurs parents. Le maréchal des logis travaille aux champs, avec eux, en attendant des événements favorables.

Mais le village demeure sous l'oppression allemande, et la Kommandantur de la région, fait publier des menaces contre les habitants qui cacheraient un soldat français.

Les hôtes de Champigneulles sont braves ; ils ne se laissent pas effrayer par les sanctions annoncées. Mais c'est le jeune cavalier, transformé en paysan, qui ne veut pas les exposer à un châtiment de leur générosité. Bien qu'ils s'efforcent de le retenir, il les quitte. D'ailleurs, dès le premier moment, il n'a eu qu'un désir, celui de rejoindre l'armée, pour continuer à se battre.

Un matin, donc, vêtu en maraîcher, il s'éloigne de Saint-Albin. Il cherche à regagner les lignes françaises. Il poursuit son

chemin pendant quelques jours, mais il est arrêté par une patrouille, à laquelle il n'a pu échapper, malgré les précautions prises par lui.

Il proteste avec tant d'apparente conviction qu'il est ouvrier agricole, dégagé d'obligations militaires, réformé, qu'il finit par faire accepter sa prétendue situation civile. Son nom? Il se souvient que peu de temps avant les hostilités, il joua dans une comédie interprétée par des amateurs, le rôle d'un certain Desjardins. Va pour Desjardins ! C'est sous cette identité qu'il sera envoyé dans un camp de concentration, voisin de Stuttgart.

Il importe qu'il ne se trahisse pas. Il dissimule sa parfaite connaissance de la langue allemande, bien qu'on ait promis des adoucissements au sort des prisonniers qui pourraient servir d'interprètes. Une idée fixe le possède : revenir en France. Mais il est dénué de tout. Comment, après avoir rassuré sa famille, dont il imagine les anxiétés, entrer en communication avec

elle? Il tente un moyen de fortune qui, du moins, ne peut inspirer aucun soupçon aux autorités allemandes.

— Cher Monsieur et dame, écrit-il à ses parents, je suis Desjardins le cultivateur, dont vous avez bien voulu vous occuper...

Et, sous le prudent abri de cette fiction, il tâche de se faire comprendre. Il est compris, en effet ; son écriture est reconnue. On lui répond avec la même circonspection, comme à un brave garçon auquel on s'intéresse. Une correspondance s'établit. Quelques envois peuvent être adressés au camp de Stuttgart.

Gérard Champigneulles songe, plus que jamais, à s'évader. Il s'est lié avec un compagnon de captivité, intelligent et aventureux, comme lui, et tous deux agitent des projets pour reconquérir leur liberté. Ils sont, l'un et l'autre, prêts à profiter de la première occasion qui s'offrira, si hasardeuse qu'elle puisse être.

C'est ainsi que, pendant l'été de 1915, en dépit des bandes de couleur criarde qui

bariolent les vêtements des prisonniers pour les faire reconnaître, ils s'échappent du camp. Il est nécessaire de supprimer ces signes qui les trahiraient. C'est à quoi ils emploient d'abord leur ingéniosité.

Ils parviennent à gagner Francfort sans encombre, et les premières étapes accomplies ont fortifié leurs espoirs; mais, là, un policier défiant les interpelle. Le maréchal des logis le prend de haut; son camarade, dont l'énergie n'aurait pas eu de défaillance devant un autre péril, se trouble, et cherche à éviter les questions, en fuyant. Il est repris, et, de ce fait, il entraîne l'arrestation de Champigneulles.

— Eh bien, oui! s'écria celui-ci avec dépit, nous sommes Français... Et après?

« Après », c'est le transfert à Mannheim, une période de cachot, l'incarcération la plus dure. Puis un séjour dans un camp de représailles, d'où, débilité par ces mauvais traitements, Gérard Champigneulles est envoyé à Wesel.

Il ne s'est pas départi de son rôle. Il est

toujours Desjardins, et c'est sous ce nom qu'il reçoit de sa famille, se conformant à des instructions devinées, des colis où quelque argent est parfois dissimulé. La première tentative a échoué, mais il n'a pas renoncé à tout mettre en œuvre, pour abréger son emprisonnement. Il essaye d'un stratagème : un de ses compagnons est phtisique ; il achète la complicité d'un infirmier qui présente au médecin les crachats du malade, comme ceux du soi-disant Desjardins, affectant un tel état d'épuisement qu'il est compris dans un convoi d'internés destinés à être échangés. Il a attendu cette chance jusqu'à la fin de mai 1916. Le voici au seuil de la Suisse, à Constance. Mais, avant le moment, tant espéré, de franchir la frontière, il passe une visite sévère, et, à la suite de cet examen médical, il a la déception d'être renvoyé en Allemagne.

Le coup est rude pour lui. Mais cette mésaventure n'a fait qu'exaspérer sa volonté d'échapper à ses geôliers. Le voici

au camp de Holzminden, en Westphalie. Il songe sans cesse à son évasion, disposé à tout risquer. Un grand blessé a emporté une lettre de lui, roulée dans un tuyau de pipe, où il annonçait aux siens sa résolution. On lui fait parvenir, par fragments, entourant des boîtes de cacao, une carte d'état-major allemande qui lui sera précieuse. Les renseignements qu'il a recueillis lui indiquent qu'il est devenu à peu près impossible de gagner la frontière hollandaise ; c'est donc vers la frontière suisse qu'il cherchera à se diriger.

Mais il sait, par expérience, les dangers qui le menaceront. L'exécution du projet, dont il s'est ouvert à un camarade, demande une minutieuse préparation. Il pensera à tout, en effet, et ce sera à ces menus détails, qu'il devra sans doute son salut.

Il parvient à acheter les bons offices d'un gardien du camp qui lui procure une boussole, puis des vêtements ne se signalant pas à l'attention, comme ceux qu'il a été contraint de porter. Le soir du 14 juillet,

que veulent, malgré tout, célébrer les prisonniers français, avec les pauvres moyens dont ils disposent, sous les yeux de l'ennemi, il y a un peu plus de mouvement que d'habitude, et, par là, la surveillance est plus éparpillée. Gérard Champigneulles saute le mur de l'enceinte où sont parqués ses compatriotes. Le camarade auquel il s'est confié, en qui il a reconnu une volonté pareille à la sienne, l'accompagne.

Mais des chiens ont été dressés à la chasse des fugitifs, dès que leur absence a été constatée. Pour dérouter leur flair, les évadés se sont munis d'ail. Comme provisions, ils n'ont pu emporter que quelques tablettes de chocolat. Payant d'audace, ils font parfois de petits trajets en chemin de fer le jour, gagnant, la nuit, une autre station. Ils ont pensé à tout. Ces marches nocturnes, toujours hasardeuses, hors des routes, dans les bois ou en pleine campagne, laisseraient leurs vêtements en désordre et, par là, les rendraient suspects. Ils ont emporté une brosse et une boîte de

cirage, et ils veillent à ce que leurs chaussures soient présentables.

Les conditions de leur voyage vers la liberté, sont de plus en plus difficiles, à mesure qu'ils approchent de la frontière. Ils ont, plus que jamais, besoin de toute leur présence d'esprit. Il leur faut répondre à des questions embarrassantes, et, si bien que parle allemand le maréchal des logis Champigneulles, ses réponses sont malaisées en de certains cas. C'est maintenant la zone particulièrement dangereuse.

Voici que la Suisse est voisine. Mais sur ce peu d'espace qui reste à franchir, une active surveillance s'exerce. Les fugitifs réfléchissent aux moyens de la tromper, et, tout compte fait, ne voient rien de mieux que de se jeter en pleins risques, espérant en leur bonne étoile. Ils échappent à la vigilance des postes et des sentinelles, et, par une nuit, dont ils gardent l'émouvant souvenir, ils atteignent la frontière, où est le salut.

Les voici à Schaffouse, puis à Zurich, où

ils éprouvent quelque amertume de ne pas trouver, au consulat de France, un accueil aussi amical que celui qu'ils espéraient rencontrer, après tant d'épreuves. Mais ils sont accueillis par de braves gens, qui les hospitalisent et leur prodiguent leurs soins.

Le 21 juillet 1916, ils rentraient en France, par Pontarlier.

II

L'AVENTURE DE DEUX SOUS-LIEUTENANTS

Le sous-lieutenant Moffroy, du 69e régiment d'infanterie, était fait prisonnier le 7 novembre 1914, à Mouchy-aux-Bois. Le 13, il était embarqué dans un wagon à bestiaux, où il se rencontrait avec quelques officiers ayant eu la même infortune que lui, et dirigé sur Crefeld, en Prusse rhénane. Il était interné à la caserne des Hussards de la Mort.

C'était dans les conditions les plus honorables pour lui qu'il était tombé dans les mains de l'ennemi. Il n'en souffrait pas moins de n'être plus un combattant, et,

dès les premiers jours, il rêvait de s'évader. Cette idée fixe, il ne put la réaliser qu'au mois de mars 1916. On verra quelle force de volonté il déploya alors.

En janvier 1915, il était envoyé à Weil-en-Westphalie. Le camp, installé dans les dépendances de la Franciskühaus, vieille maison de retraite, était « un camp modèle », un de ceux que les Allemands faisaient volontiers visiter aux délégués neutres, pour les abuser sur les traitements que subissaient les prisonniers. Il y avait là un peu moins d'une centaine d'officiers français, anglais, russes et belges. Malgré les apparences, la discipline était fort dure, ingénieuse en vexations et en humiliations de toutes sortes.

Le sous-lieutenant Moffroy ne songeait qu'à reconquérir sa liberté, mais la surveillance était étroite. Une tentative d'évasion d'un de ses camarades, adroitement combinée, cependant, lui avait fait toucher du doigt les obstacles. Ce camarade avait trouvé le moyen de s'introduire dans

l'orgue de la chapelle. Muni de quelques provisions, il avait attendu le moment de sortir de sa cachette. De la chapelle, il avait gagné la campagne. Malgré des circonstances qui semblaient favorables, puisqu'on ne s'était pas aperçu tout de suite de sa disparition, il avait été repris.

Du camp de Weil, la fuite apparaissait impossible. L'officier conçut quelque espoir quand il fut transféré au camp de Dülmen — un camp de soldats — sous couleur de représailles. Le prétexte de cette mesure était que, en France, le feldwebel-leutnant prisonnier n'était considéré que comme sous-officier, — avec raison, d'ailleurs, puisque son grade ne correspond qu'à celui d'adjudant-chef. Le gouvernement allemand brimait donc, avec son mépris coutumier des conventions, quelques sous-lieutenants français.

Les compagnons de Moffroy, au moment où il était séparé d'eux, le plaignirent d'être exposé à un sort beaucoup plus rude encore. Ils savaient que de véritables souf-

frances l'attendaient. Mais, lui, il pensait que Dülmen n'était qu'à une quarantaine de kilomètres, à vol d'oiseau, de la frontière hollandaise. Et ce changement ne lui procurait-il pas l'occasion, tant attendue, de s'échapper?

Le camp de Dülmen était voisin de grands marécages, et, par conséquent, malsain. Les prisonniers, n'ayant qu'une dérisoire nourriture, y étaient soumis à de pénibles travaux. La brutalité allemande s'exerçait amplement sur eux.

Le sous-lieutenant Moffroy n'était pas contraint à ces travaux, mais, à cette exception près, c'était presque le même régime que celui des soldats, les mêmes rigueurs, les mêmes privations. Tout à son projet, qui le hantait de plus en plus, il observait les habitudes de la garde du camp, il cherchait à établir un plan. De ce projet, il s'était ouvert à un officier de son grade, qui partageait son sort, et avec lequel il s'était lié d'amitié, le sous-lieutenant Donsimoni. Celui-ci avait également

résolu de s'évader. Ces deux caractères énergiques étaient faits pour se comprendre.

Mais par quels moyens réussir?

Couper des fils de fer et tenter de franchir le réseau serré des sentinelles? C'était trop se fier au hasard.

Creuser un tunnel? C'était à quoi on ne pouvait songer, en raison du terrain marécageux.

Il restait une chance de salut : se glisser dans les corvées qui allaient travailler au dehors et profiter d'un moment favorable pour s'enfuir. Mais, avant de tenter l'aventure, il y avait bien des points à examiner.

En attendant, les deux officiers faisaient des préparatifs nécessaires dans toutes les occurrences. Ils calquaient une carte qu'ils avaient pu se procurer, et ils disposaient d'une boussole. Cette boussole avait été ingénieusement fabriquée dans le camp. Le boîtier était en bois découpé et collé ; pour pivot, une pointe d'aiguille ; l'aiguille était

une lame de rasoir Gillette, découpée en losange allongé, de façon qu'un des trous fût au milieu. L'extrémité d'un protège-pointe de crayon servait de tête de pivot. Le verre était un morceau de vitre cassée. L'aiguille avait été aimantée sur un aimant arrivé dans une boîte de conserves. On avait collé sur elle une double aiguille de papier, faite en tenant compte de la déclinaison. L'extrémité, indiquant le nord géographique, était seule noircie. Le fond du boîtier était blanchi à la chaux, afin de pouvoir vérifier la direction même la nuit. La confection de cette boussole avait été un véritable travail de patience, exécuté dans des conditions singulièrement difficiles.

Cette idée de se faufiler dans une corvée réclamait des complicités. Puis laquelle de ces corvées choisir? Il y avait avantage à suivre celles qui se dirigeaient au nord et à l'ouest du camp, mais elles étaient plus étroitement surveillées que les autres.



Les deux sous-lieutenants, le moyen admis, hésitaient encore sur la date de leur fuite, lorsqu'ils apprirent que le stratagème auquel ils s'étaient arrêtés était aussi celui qu'avait adopté un autre prisonnier le sous-lieutenant Blachon, du 147e d'infanterie. Celui-ci, avant de partir, avait fait l'épreuve de cette manœuvre. C'était un samedi ; il devait s'évader le lundi suivant. Ainsi y avait-il, en quelque sorte, concurrence entre les internés, décidés à tout risquer, pour échapper aux geôles allemandes. Or, une fois l'évasion du sous-lieutenant Blachon constatée, les mesures rigoureuses qui seraient prises, rendraient pour longtemps toute autre tentative impossible. Il fallait donc se jeter dans l'aventure le même jour (20 mars 1916).

Moffroy et Donsimoni, par leur crânerie, l'habitude qu'ils ont de répondre d'une façon dégagée aux injonctions des Alle-

mands du camp, ont gagné l'affection de tous les prisonniers : ils sont certains d'être aidés par eux. Ils s'entendent particulièrement avec deux caporaux auxquels, au moment de la formation de la corvée, ils se substitueront. Ils se sont procuré l'un et l'autre, une capote de prisonnier britannique, une capote noire, dont ils pourront enlever la bande jaune significative ; ils n'emportent, et pour cause, que peu de provisions, des tablettes de chocolat et quelques biscuits.

Le matin du 20 mars, ils répondent à l'appel des officiers, puis, rapidement, ils s'introduisent dans les rangs des hommes qui vont partir pour la corvée. Sur un signe, et à la barbe même des sentinelles, qui ne se sont aperçues de rien, tant ce mouvement a été prompt des deux côtés, ils ont pris la place des caporaux qui sont de connivence avec eux. Mais il y a, ce jour-là, inspection du feldwebel faisant fonctions d'officier, et c'est une inspection tatillonne, pendant laquelle ce subalterne se

plaît à abuser de l'autorité qui lui a été conférée. Or, il connaît le sous-lieutenant Moffroy qui, à diverses reprises, lui a réclamé un colis égaré. Le sous-lieutenant s'est bien un peu maquillé, noircissant sa moustache avec du charbon de bois, mais c'est un premier moment délicat à passer, car toute la suite en dépend.

L'inspection, cependant, s'achève sans accident. Encadrés de soldats prussiens en armes, les officiers franchissent la porte du camp avec les autres travailleurs. Mais, à ce moment, ils se rencontrent avec un détachement de prisonniers français, qui viennent de la région de Verdun. Ces prisonniers sont dans un lamentable état de misère, et si affamés, qu'ils implorent la pitié des compatriotes dont ils vont partager la captivité. Les deux camarades qui vont essayer de se libérer éprouvent une telle émotion de cette détresse que, malgré l'intervention des Allemands, ils partagent avec quelques-uns de ces malheureux

les vivres qui leur seront pourtant si nécessaires.

Les corvées se rendent à leurs chantiers respectifs. Moffroy et Donsimoni font ce qui est imposé à l'équipe, dans laquelle ils se trouvent ; ils doivent remplir de sable des wagonnets et les conduire à un kilomètre de là sur une route en construction. Tout en travaillant, ils réfléchissent. S'ils faisaient provoquer un déraillement? Les wagonnets culbuteraient, avec eux, sur des tas de bruyères où ils commenceraient par se cacher? Mais ils s'aperçoivent que ces tas de bruyères, on vient précisément les enlever. Il faut trouver autre chose. Quoi? Un peu plus loin, des wagonnets avariés sont renversés. Peut-être y aurait-il moyen, en rampant, d'y trouver un premier abri. C'est encore bien aléatoire. La surveillance, ce jour-là, semble particulièrement sévère.

L'après-midi est venu. Les deux amis n'ont pu encore s'arrêter à un parti, car ils constatent les obstacles, chaque fois qu'une

idée leur vient à l'esprit. Ils sont prêts cependant, à tout risquer, plutôt que de retourner au camp.

Vers quatre heures, la corvée est dirigée vers un bois que traverse la petite voie ferrée, sur laquelle on transporte maintenant des sacs de chaux. Les prisonniers, qui cherchent à favoriser les desseins des lieutenants, feignent une querelle, montrent quelque désordre pour attirer l'attention des sentinelles. Moffroy et Donsimoni profitent de cet instant, et se jettent dans un sentier. Mais à peine s'y sont-ils engagés qu'ils se heurtent à une patrouille. Ils doivent rebrousser chemin, rejoindre les travailleurs. Ils apprennent que le sous-lieutenant Blachon, dont ils connaissaient les projets, a réussi à prendre la fuite. L'alarme est déjà donnée.

— Je ne vous conseillerais pas de faire de même, leur dit un Allemand, avec un gros rire. On fait bonne garde, en ce moment...

Décidément, la chance ne semble guère

être pour eux ! Mais ils ne veulent pas se décourager. Ils conviennent que chacun d'eux, à la moindre possibilité, tirera de son côté, et ils s'assignent un point de rassemblement, au cas où l'un et l'autre parviendraient à tromper la vigilance des postes de garde.

L'heure du retour au camp va bientôt sonner, cependant. Les complicités dont ils sont assurés se manifestent encore. On se met à pousser les wagonnets d'un train d'enfer, en même temps qu'on simule de nouveau une dispute. Les surveillants interviennent, se portent du côté d'où vient ce bruit, menacent, jurent, crient, s'emploient à réprimer cette effervescence. Mais deux sentinelles n'ont pas bougé de place, et l'une d'elles est à moins de cinq mètres de Moffroy. Toutefois, elle suit des yeux la scène qui se déroule ; l'autre tourne le dos. Moffroy utilise, en marchant sur les genoux, un rideau de sapins et parvient jusqu'à une allée du bois, où ne pouvant être aperçu, il se redresse... Il tombe à ce

moment sur un garde forestier, suivi de son chien. Conservant sa présence d'esprit, il affecte une attitude si tranquille en s'approchant d'un wagonnet vide, se trouvant heureusement là, que l'homme n'a pas de défiance et passe. Alors Moffroy franchit d'un bond un espace découvert, qu'il ne peut éviter, et il prend sa course dans une autre partie du bois. Mais il se sent, soudain, poursuivi... Comment ne lui commande-t-on pas de s'arrêter? Comment cet ordre n'est-il pas appuyé d'un coup de fusil? Acceptant le danger, il se retourne, et il a la joie de reconnaître son camarade Donsimoni.

Combien la situation est précaire, pourtant ! Ce bois, voisin des travaux, facile à battre, ne saurait être un refuge... Il faut se décider à aller de l'avant... Les fugitifs sont arrêtés par une rivière, un petit affluent de la Lippe. Ils cherchent une passerelle ; ils la traversent... Mais ils entendent des pas... Où se cacher? Ils avisent un fossé sur lequel plonge la route,

On doit donc y être vu... N'ayant pas le choix d'un autre abri, ils s'y couchent, restent immobiles, essayant de se confondre avec le sol boueux. Des soldats, qui paraissent, ne soupçonnent pas leur présence.

Mais d'autres se montrent bientôt, et ceux-ci ont, évidemment, la mission de découvrir le Français dont l'évasion a tout d'abord été signalée. Dans le bois, on entend les aboiements des chiens policiers.

Moffroy et Donsimoni ne peuvent rester où ils sont. Dans un moment de répit aux allées et venues des Allemands, ils marchent dans le fossé, qui devient de plus en plus vaseux, au point qu'il leur faut prendre la précaution d'effacer leurs traces. A un endroit où il fait un coude, ils s'y tapissent, bientôt à demi enlizés. Ils observent à tour de rôle. Il fait encore jour.

Et voici qu'ils distinguent un homme, en un uniforme qu'ils ne précisent pas, portant un fusil. Il s'approche du fossé,

non sans précautions... Il n'est plus qu'à quelques mètres des deux officiers qui, cette fois, se sentent dépistés et perdus. Moffroy enterre dans la vase sa carte et sa boussole, pour ne pas avoir à en expliquer la provenance... Minutes de découragement, dans l'impossibilité de tenter quoi que ce soit !... Il faut donc déjà renoncer à cette liberté, à peine entrevue !... Cependant, l'homme, après s'être arrêté si près du fossé, continue son chemin... C'est par une sorte de miracle qu'il n'a rien soupçonné.

La nuit est tombée. Les évadés demeurent pourtant dans leur refuge jusqu'à dix heures du soir, par prudence, bien que transis de froid. Au moment de quitter le fossé, ils connaissent quelques minutes anxieuses. Ont-ils bougé sans s'en douter? Ils ne retrouvent plus la carte et la boussole enfouies dans la vase ! Et que faire, sans elles? Ils fouillent désespérément de leurs mains dans cette fange, en pleine obscurité. La perte de ces moyens de se

guider, ce serait la pire des mésaventures... Tout serait compromis...

Enfin, après avoir éprouvé de poignantes émotions, ils ressaisissent la carte et la boussole.

Ils avaient étudié leur itinéraire. Ils devaient pousser à travers champs droit au nord pour contourner les grands marais de la région, se rabattre ensuite à l'ouest, pour traverser la frontière en un endroit propice, parce que boisé. Mais leur première tentative de piquer vers le nord fut entravée par l'état des champs, transformés par les pluies des jours précédents en marécages infranchissables. De fait, ils furent obligés de rebrousser chemin.

Ils appuyèrent alors à l'est, et prirent une route tracée à travers bois. Leur fatigue était telle que, malgré l'averse qui tombait, ils s'accordèrent un moment de repos, et, quelle que fut leur situation critique, s'endormirent. Ils se réveillèrent brusquement à une heure du matin et se remirent à marcher. Mais la route qu'ils avaient

prise n'était qu'amorcée et aboutissait à un sentier inondé, où ils avaient de l'eau jusqu'à la cheville. Il fallait cependant continuer. Soudain des aboiements de chiens retentirent. Ils se jetèrent dans des taillis, où ils s'enfoncèrent.

Quand le silence se fut rétabli, ils continuèrent à aller devant eux. Ils aperçurent un village : ils hésitèrent un instant, puis ils le traversèrent sans encombre. De nouveau, un bois s'offrait à eux. Ils pensèrent pouvoir s'y cacher pour la journée, mais, au petit jour, ils découvrirent que ce bois était en exploitation. Il allait bientôt se peupler de travailleurs.

Ils n'avaient d'autre ressource que de chercher un coin désert. Ils se dissimulèrent sous des branchages et attendirent le soir. Longues heures d'angoisses, pendant lesquelles ils souffraient cruellement de la soif. Certes ils ne regrettaient pas leur générosité, qui leur avait fait partager leurs vivres avec les prisonniers, si misérables, arrivés de Verdun, mais ils constataient

aussi l'insuffisance de leurs provisions, si leur difficile voyage devait se prolonger, par suite d'obstacles, plus qu'ils ne l'avaient imaginé.

Ils entendaient le sifflet des locomotives. Ils s'orientèrent. Ils devaient être à proximité de la ligne de Cœsfeld à Dorsten. Un village, dont ils entendaient les cloches, était sans doute Grossepe Kenn.

Vers neuf heures et demie, ils se risquèrent à sortir de leur retraite, cherchant, tout d'abord, un ruisseau, pour y boire. Puis ils longèrent quelque temps la ligne du chemin de fer, bordée par d'autres marécages. Mais ils souhaitaient rencontrer une route. Ils s'engagèrent sur celle qu'ils découvrirent enfin : elle les menait trop au sud et ils se mirent en quête d'un chemin de traverse, qui les fit passer devant une assez humble ferme. La pluie, à ce moment, faisait rage. A quelque prudence qu'ils s'appliquassent, ce déluge les exaspéra, et ils songèrent à se réfugier sous un hangar. La forte volonté qui les soutenait

ne les abandonnait pas, assurément, mais, dans leur extrême lassitude, ils sentaient en eux une sorte de révolte contre cette cruauté du temps, qui augmentait leurs épreuves. Ils franchirent les fils de fer barbelés servant de clôture, en déchirant leurs vêtements. Sous le hangar, ils allaient savourer un instant de répit, lorsqu'un gros chien se précipita sur eux. En même temps, un volet s'entr'ouvrit. Il fallut donc enjamber de nouveau la clôture et fuir au plus vite.

Ce fut, jusqu'aux approches du matin, une marche pénible et dangereuse. La soif, une fois de plus, torturait les évadés, qui, malgré leur dégoût, burent de l'eau croupie dans une mare. Un brouillard épais régnait. Ils s'aperçurent, quand il se dissipa, qu'ils étaient parvenus à la hauteur des premières maisons d'un village. Le refuge qu'ils adoptèrent pour cette autre journée, était singulièrement précaire : un bouquet de sapins s'offrait seul. Ils creusèrent rapidement un trou, où ils s'enterrèrent sous quelques

branches coupées. Ce furent néanmoins pour eux, des alertes perpétuelles. Des gens passèrent, frôlant presque leur cachette.

Ils en vinrent à considérer comme une circonstance heureuse une chute de neige, conséquence d'un abaissement presque subit de la température. Cette neige les dissimulait, mais le froid les engourdissait peu à peu... Ce n'est qu'avec un grand effort que, le soir revenu, ils reprennent leur marche, sous une sorte d'avalanche, dans les conditions les plus difficiles, tombant dans tous les creux que recouvre le grand tapis blanc s'étendant devant eux.

Cette nuit-là est extrêmement dure, presque décourageante. Les fugitifs se sont égarés, ont fait inutilement du chemin, alors que chaque pas est si laborieux. Ils sont, plusieurs fois, contraints de s'arrêter, quand le temps est pour eux, si précieux. S'avancer, la nuit, sur un tel terrain, si rempli de pièges, est vraiment impossible. Au risque d'être aperçus par un garde-barrière, ils empruntent, pendant un cer-

tain espace, une voie ferrée, qu'ils supposent être celle qui mène à Borken. A un passage à niveau, traversé avec des précautions infinies, un écriteau qu'ils déchiffrent, au coin de la route, les avertit qu'ils vont décidément beaucoup trop au sud. Qu'elle leur paraît loin, cette frontière de Hollande !

Leurs provisions sont épuisées. La fatigue leur a donné la fièvre. Ils éprouvent toujours une soif ardente. Puis ce sont des rencontres, pendant qu'ils obliquent vers l'ouest. Malgré l'heure tardive, des paysans conduisent des chariots, allant on ne sait où, et ces rencontres, les deux camarades doivent les éviter, par toutes sortes de stratagèmes. Les fermes sont aussi plus voisines les unes des autres, et ce sont, constamment, des aboiements de chiens, qui peuvent donner l'alarme.

Ils arrivent, à bout de forces, jusqu'à un bois de sapins, où, harassés, ils s'endorment. Le sous-lieutenant Donsimoni réveille heureusement à temps son ami : celui-ci était déjà à demi paralysé par le froid.

Une longue marche encore. Mais l'étude de la carte leur indique qu'ils sont enfin dans la bonne direction. Ils vont bientôt trouver de plus vastes bois, traversés par la ligne de chemin de fer qui entre en Hollande. Cette ligne devra être côtoyée, mais naturellement à distance.

Quelles qu'aient été jusque-là les difficultés, voici maintenant les plus redoutables, car la région où ils pénètrent est sévèrement gardée par des postes qui détachent sans cesse des patrouilles et qui ont établi une double ligne de sentinelles.

Ils décident de ne plus aller de l'avant qu'à une dizaine de mètres l'un de l'autre. Maintenant, c'est une aube grise, quelques flocons de neige tombant encore. Dans cette opacité, ils n'ont point vu venir des bûcherons, qui sont sur le point de les croiser. Ils n'ont que le temps de se jeter dans un fossé. Un instant après, c'est un forestier. Ils rampent dans le fossé. Le forestier les a-t-il entendus? Il se retourne, semble regarder de leur côté. Mais non. Se

garant du vent, il réajuste seulement son capuchon.

Ces rencontres leur indiquent du moins qu'ils sont près de la frontière. Ils ramassent, en eux, leur énergie et leur sang-froid. L'œil et l'oreille au guet, ils rampent plus souvent qu'ils ne marchent. Mais il leur faut traverser la route de Borken à Odnig. Ils viennent de s'y engager, quand apparaît une patrouille. Impossible de reculer. Que faire ?

— Payons d'audace ! dit le sous-lieutenant Moffroy à son compagnon.

Et ils franchissent la route lentement, d'un pas militaire, comme s'ils étaient eux-mêmes des soldats allemands, comptant sur la brume pour que leur étrange accoutrement ne soit pas remarqué.

Ils passent en effet. Mais si quelque curiosité, par réflexion, venait au chef de la patrouille ? Dans le sentier où ils se glissent ils prennent la précaution de brouiller leurs empreintes en faisant des pas à reculons.

Ils retrouvent la voie ferrée. Un bruit bizarre leur fait tourner la tête. C'est un surveillant, monté sur un quadricycle spécial qui emprunte les rails. Ils se couchent aussitôt par terre. Cette alerte est immédiatement suivie d'une autre : voici une ronde de douaniers, accompagnés de leurs chiens. Faudrait-il échouer, si près du but ? Les chiens grondent, les douaniers observent un moment autour d'eux. Mais les évadés se sont promptement jetés dans une sorte de petit canal.

Ruisselants d'une eau fangeuse, ils se relèvent, quand ils estiment ce sérieux danger passé, et instinctivement ils se mettent à courir. Ils arrivent devant une briqueterie dont la construction leur paraît un peu différente des bâtiments analogues allemands. Seraient-ils en Hollande ? Leur cœur bat d'une forte émotion. Mais, ce n'est qu'un peu plus loin, devant un poteau indicateur, qu'ils ont la certitude d'avoir, malgré le cordon de sentinelles, atteint le sol libérateur.

Alors, dans leur joie, ils s'embrassent, et par une manière de gâminerie, ils se redressent et prennent fièrement le milieu de la route. Cependant, en se regardant, ils doivent s'avouer que, trempés comme ils sont, sordides, le visage décomposé par la fatigue, ils n'offrent pas un aspect bien rassurant. Bah ! On verra, maintenant.

Leur première rencontre est celle d'un vieil homme qui s'arrête, un peu surpris, en les apercevant.

— *Sind wir in Nederland ?* demande l'un des fugitifs, pour plus de sûreté encore.

— *Yo, Yo.*

Les deux camarades, à l'aide d'un interprète, un jeune paysan, qui survient, content brièvement leur aventure et déclinent leur qualité d'officiers français. Ils sont reçus à bras ouverts dans la maison qu'habite l'hospitalier M. Nijenhuis. On les réconforte ; ils se sèchent près d'un bon feu : ils réparent un peu l'extraordinaire désordre de leurs vêtements et, après être restés jusqu'à quatre heures de l'après-midi

dans ce hameau de Kotten, ils sont conduits, au milieu d'amicales démonstrations à Winterswijsk, où ils ont le plaisir de retrouver sains et saufs, comme eux, les sous-lieutenants Blachon, du 147e et Kamps, du 153e, dont l'évasion, qui avait également réussi, ressemblait en beaucoup de points à la leur.

Des officiers hollandais leur font fête. L'un d'eux les accompagne le lendemain jusqu'à Rotterdam, et, en leur serrant la main devant le consulat de France, crie en pleine rue : « A bas les Boches ! »

Ces évadés servent aujourd'hui au Maroc.

Nous avons conté, par le menu, les péripéties de leur délivrance, pour donner un exemple typique de la détermination qu'exige la conquête de la liberté. C'est l'acceptation de toutes les épreuves et de tous les périls. Et nous le répétons, n'eût-il pas été équitable que de telles dépenses d'énergie, pour revenir se mettre à la disposition du pays, fussent largement récompensées ?

III

LES JUMEAUX

— Tout est miraculeux dans notre évasion, nous disent les frères jumeaux Joseph et Pierre Le Bihan, de Port-Louis, qui furent faits prisonniers pendant l'offensive du 25 septembre 1915.

A la vérité, par leur esprit de décision, ils aidèrent beaucoup au « miracle ». La réussite de leur tentative fut due à leur courageuse volonté.

Ils avaient d'abord été envoyés au camp de Munster, en Westphalie. Leur refus de travailler dans un atelier de serrurerie les fit transférer dans des camps de représailles, où la rigueur des Allemands

s'exerçait, avec des raffinements de cruauté, sur ceux qu'ils appelaient « les fortes têtes ». Ainsi, avec leur obstination de Bretons à ne pas plier, malgré punitions et sévices, les frères Le Bihan connurent-ils les barbares traitements infligés aux prisonniers des camps d'Hameln, d'Uchter-Moos, de Sagan, vers lesquels ils furent successivement dirigés.

L'idée d'une évasion les hantait, et ils se sentaient, en effet, capables d'affronter toutes les épreuves, pour essayer de regagner la France. Mais il leur fallait une carte, une boussole et quelques instruments, comme un couteau et une pince.

— Le premier miracle, continuent les évadés, ce fut que, à Sagan, en Silésie, un prisonnier russe nous procura ces objets qui nous étaient indispensables. Dès lors il n'y avait plus qu'à attendre une occasion. Mais ce n'était pas du fond de la Prusse qu'elle pouvait venir. Donc, nécessité de feindre de filer doux, pendant quelque temps.

En raison de leur apparente soumission, ils sont acceptés, comme ouvriers spécialistes, pour le camp de Wahn, qui les rapproche de la Hollande. De Wahn, ils sont conduits à Hercassel, petite ville située au sud de Cologne, sur le Rhin, formant une défense naturelle pour la garde des prisonniers. Aucune possibilité, en effet, de traverser les ponts, hérissés de sentinelles, sans des effets civils, que les deux frères n'avaient aucun moyen de se procurer. Ce qu'il fallait étudier, c'était comment le fleuve, lui-même, serait franchi. Il y avait donc, en premier lieu, à faire une reconnaissance minutieuse des bords du Rhin. Mais comment l'opérer, de la cour de l'ancienne fabrique où ils étaient internés?

Pierre et Joseph Le Bihan semblent appliqués à leur travail. Leur adresse est appréciée par le feldwebel, sous le commandement duquel ils sont placés. Un jour, Joseph s'adresse à lui en exagérant les signes extérieurs du respect, attitude qui charme la lourdeur du sous-officier. Il lui

adresse une requête : le travail donnerait encore un meilleur rendement, s'il était permis aux prisonniers, enfermés toute la semaine dans des ateliers, de prendre un peu d'air le dimanche, — sous bonne escorte, naturellement. Le feldwebel, persuadé qu'il a dompté son monde, se rend aux arguments qu'on lui fait valoir, et autorise, le dimanche, dans l'après-midi, une courte promenade. Les internés sont encadrés de soldats en armes.

Les Le Bihan paraissent s'intéresser beaucoup au paysage qui a, en effet, de la beauté, avec ses collines boisées, ses perspectives de forêts, ses pittoresques ruines de manoirs féodaux penchés sur le fleuve. En réalité, ils cherchent l'endroit où pourrait être amarrée quelque embarcation. Ce n'est qu'après plusieurs promenades, qu'ils découvrent une barque bizarre, une manière de pirogue, évidemment abandonnée depuis longtemps, n'ayant plus qu'un aviron, retenue à la rive par une chaîne.

— Voici notre affaire, dit Pierre à son frère.

— Oui, répond Joseph. Nous n'avons pas le droit d'être difficiles... Que ce méchant bateau ait seulement un reste de fond, et on s'en contentera...

La barque se trouve amarrée à deux kilomètres environ du camp. L'endroit est bien repéré. Un autre aviron est vite fabriqué avec un manche à balai et une planche enlevée à un support de paillasse.

La tentation est forte de profiter dès lors de la découverte. Mais il est sage d'attendre un colis annoncé. Le colis arrive le 13 mars 1916.

— Il n'y avait plus, nous disent les jumeaux, qu'à mettre notre projet à exécution.

La baraque qui leur servait de dortoir était un ancien atelier, au milieu d'une cour entourée de murs de quatre mètres de haut. Comme si ces murs n'avaient pas paru suffisants, ils étaient surmontés de deux mètres de fils barbelés.

Quelques camarades, mis au courant du dessein des deux frères, détournent l'attention de la sentinelle, et une brèche est promptement pratiquée dans les fils barbelés.

Aussitôt après l'appel du soir, le 14 mars, Pierre et Joseph Le Bihan, escaladent le mur, et, avec mille précautions, ils se dirigent vers le Rhin.

— Voyez, reprennent-ils, si le miracle ne se continuait pas !... La barque, bien qu'en mauvais état, avait dû servir dans la journée. Elle avait été vidée et un second aviron, rendant inutile celui que nous avions apporté, s'y trouvait. Couper la chaîne avec la pince, n'était qu'un jeu. La traversée fut bien un peu accidentée, et, par là, plus longue que nous n'avions pensé, mais nous finissions par atteindre la rive opposée. Première étape...

Mais il y en avait beaucoup d'autres à accomplir. La frontière hollandaise la plus voisine, par l'espèce de poche que dessine, entre la Belgique et l'Allemagne, la pro-

vince du Limbourg, était encore à cent vingt-cinq kilomètres. Et les fugitifs, n'ayant pu se travestir, portaient leur uniforme. La région qu'ils avaient à parcourir était, en outre, très peuplée.

Marchant la nuit, ils se creusaient avec leur couteau et à l'aide de leurs mains, une tranchée où ils se terraient le jour, restant couchés sur le dos, sans bouger et sans parler, car, dans les champs voisins, ils entendaient aller et venir les cultivateurs.

La chance les favorisait. Les alarmes ne leur étaient pas épargnées, cependant. Le deuxième jour de leur voyage, comme ils venaient de s'enfouir dans leur trou, ils eurent l'inquiétante surprise de voir s'avancer vers eux deux grands gaillards. L'abri d'herbes et de feuillage n'était sans doute pas suffisant, car les deux hommes s'arrêtèrent et examinèrent curieusement la tranchée. Les Le Bihan purent se croire perdus : ces deux hommes étaient, par bonheur, des prisonniers russes, qui furent discrets et eurent même la présence d'es-

prit d'éloigner un jeune garçon qui se promenait près de la cachette, en sifflant.

Une autre fois, les évadés avaient établi leur « oubliette » dans un épais fourré. Soudain, un chien de chasse tomba en arrêt devant eux. Il appartenait à deux braconniers qui piquèrent droit vers la tranchée.

— Toujours le miracle ! reprend un des deux frères. Les deux Allemands n'étaient plus qu'à une quinzaine de pas de nous, quand brusquement, sans raison apparente, ils changèrent de direction... Mais quoiqu'il fît encore froid, nous avons senti, à ce moment-là, de la sueur sur notre visage.

Le 19 mars, un peu avant minuit, Pierre et Joseph, non sans peine, étaient arrivés à proximité de la frontière. Un canal de quatre à cinq mètres de large, bordé de fils barbelés, sépare au point où ils voulaient gagner la terre libératrice, l'Allemagne de la Hollande.

Des sentinelles, très rapprochées les unes des autres veillaient. De temps en temps, la lumière de puissants projecteurs balayait

le terrain. C'est alors qu'il fallait faire appel à la chance, en agissant hardiment.

Les deux frères s'espacèrent. Joseph parvint à se glisser, sans être aperçu, derrière la guérite qui commandait le passage sur un pont léger. Il n'y avait point de sentinelle dans cette guérite. Quelle aubaine! Ses souliers à la main, pour ne pas faire de bruit, il s'élança sur la passerelle. Mais la disposition de la rive du canal ne lui avait pas permis de se rendre compte de l'installation d'un corps de garde, auquel l'alerte fut donnée par les aboiements d'un chien. Pendant que des coups de feu étaient tirés sur lui, Joseph s'empêtrait dans les ronces artificielles du pont. Il échappa, cependant. Il était en territoire hollandais. Mais ce n'était pas de la joie qu'il éprouvait, en touchant au port : c'était de l'accablement. Séparé de Pierre, il le croyait tué par cette fusillade, ou repris par les Allemands. Ce ne fut qu'après une longue attente qu'il continua son chemin jusqu'à une ferme hollandaise, où il fut bien accueilli.

Pierre, quant à lui, s'était prestement éloigné du pont et s'était jeté à la nage dans le canal. Il éprouvait des inquiétudes semblables sur le sort de Joseph. Également reçu avec sympathie, il éprouvait une tristesse qui ne se dissipa que deux jours plus tard lorsque, à Rotterdam, il retrouva son frère.

— Encore du miracle ! insistent les jumeaux. De Hollande, il nous fallait d'abord aller en Angleterre, d'où nous devions nous embarquer pour la France... Un retard providentiel nous fit manquer le départ du *Sussex*... Peu de temps après avoir levé l'ancre, le *Sussex* était torpillé par un sous-marin allemand... N'avons-nous pas eu, jusqu'au bout, une étoile favorable ?

Ce qu'oublient de dire les deux vaillants frères, c'est que cette chance, ils avaient tout fait pour la mériter par leur audace et leur résolution.

IV

A VISAGE DÉCOUVERT

L'officier dont nous allons conter l'aventure ne veut pas être nommé. Il estime, avec quelque modestie, qu'il a été favorisé par la chance, oubliant quelle dépense de volonté et de présence d'esprit il lui fallut pour réussir. Il parle plus volontiers des autres, de camarades dont il exalte la résolution et le courage, comme ce lieutenant-interprète, particulièrement surveillé à la suite de plusieurs tentatives d'évasion, qui parvint, cependant, à sortir de la cellule où il était aux arrêts. Il avait scié les barreaux d'une fenêtre, et, la nuit, habillé d'un caleçon noir, d'un sac transformé en

veste, chaussé de sandales noires, il quitta son cachot. La sentinelle, quelques précautions qu'il eût prises, l'aperçut et fit feu dans sa direction. Il franchit rapidement une pente très raide qui le mena au sommet du fort d'Ingolstadt, où une deuxième sentinelle tira sur lui. Avec un remarquable esprit de décision, il descendit en courant un talus abrupt, au pied duquel il essuya une nouvelle décharge. Il se jeta alors à l'eau, et, sous les balles, il traversa un fossé large de quarante mètres. Il échappa aux recherches et marcha dix nuits. Il allait atteindre la frontière suisse quand, trahi par le sort, il fut arrêté.

Revenons à l'évasion, heureuse celle-là, qui se caractérisa par le sang-froid du prisonnier.

Le fort 9, à Ingolstadt, est un fort de terre, entouré d'un très large fossé sur les trois faces de tête, plus resserré sur le front de gorge. Des sentinelles veillent, la nuit, à l'intérieur des cours ; d'autres sont placées au bord du fossé, à l'intérieur de l'enceinte.

Les officiers captifs habitent des chambres, munies de barreaux, donnant sur le front de gorge, lequel est bordé, à sa partie externe, par un treillage en fil de fer s'enfonçant sous l'eau et s'élevant à un mètre cinquante au-dessus de la surface. La seule entrée du fort est un pont, fermé en son milieu par une grille, et gardé par un factionnaire. Dans la cour où aboutit le pont se trouve le poste allemand.

Au moment de la relève, les sentinelles viennent en groupe du poste, passent le pont, se séparent en deux fractions, à droite et à gauche. La relève est ainsi effectuée tout autour du fort. Au fur et à mesure qu'elles sont relevées, les sentinelles reviennent individuellement et rentrent au poste en repassant le pont.

Ce fut cette particularité de la consigne que songea à utiliser l'officier pour se glisser entre les sentinelles, habillé comme l'une d'elles, et pour sortir ainsi du fort.

Aidé de quelques camarades, il fabriqua avec du bois, du carton, du fer-blanc, un

semblant de casque à pointe, un faux fusil et une fausse baïonnette. La cartouchière était une boîte de corned-beef, peinte en noir. A sa capote, il ajouta des pattes d'épaules rouges. Il acheta des vieilles bottes allemandes. Ainsi, avec l'obscurité pour complice, devait-il être à peu près équipé.

Il fallait, alors, scier un barreau d'une fenêtre pour pouvoir se porter sur le chemin suivi par les sentinelles. Il dut interrompre une première tentative.

Sur ces entrefaites, il apprit qu'un officier russe, ayant descellé un barreau de la fenêtre de la chapelle, ayant même pu en sortir, s'était heurté aux fils de fer de clôture, qu'il n'avait pas eu les moyens de couper.

L'officier français s'entendit avec lui, lui procura une pince, et il fut convenu que le Russe partirait le premier. Quel que fût son sort, le Français se risquerait.

Le 8 octobre 1916, à huit heures du soir, habillé en soldat allemand, et sous ce costume, vêtu en civil, couché de tout son

long dans la profonde ouverture de la fenêtre, il vit passer le groupe de sentinelles allant faire la relève, puis celles qui revenaient de garde. Dès que la deuxième se fut montrée, il se laissa couler à terre, prit le fusil de bois que lui tendit un camarade et, en se baissant, fit rapidement les cinq ou six mètres qui le séparaient du chemin de ronde, sans être remarqué. Il se redressa, et l'arme à la bretelle, comme les autres, traversa le pont, ouvrit la grille et arriva dans la cour du poste. Là, il se rendit aux latrines, où il attendit que tout le monde fût rentré dans le poste. A ce moment, il sauta le mur d'enceinte. Une fois dans la campagne, il se débarrassa de son accoutrement militaire et il se dirigea vers la gare d'Ingolstadt, à sept kilomètres. Il y arriva à neuf heures et demie ; un train devait partir à dix heures. Parlant parfaitement l'allemand, il demanda un billet de seconde pour Nuremberg. Il avait été forcé de frapper au guichet pour le faire ouvrir.

Mais l'heure du train était passée. On imagine combien le temps lui semblait long. L'appel des officiers avait eu lieu déjà, son évasion avait été certainement constatée. Il se promenait fiévreusement devant la gare quand il apprit avec dépit, par un soldat du poste de la gare, qu'il aborda audacieusement, que le retard du train durerait probablement jusqu'à trois heures du matin.

Ce ne fut, en effet, qu'à cette heure avancée de la nuit que le convoi fut signalé. Il monta dans un compartiment, et, à Nuremberg, eut juste le temps de prendre la correspondance pour Francfort, sans pouvoir aller chercher un billet. Il s'adressa d'un air dégagé au contrôleur qui lui donna un billet pour Würzburg, où il devait y avoir quinze minutes d'arrêt.

A Würzburg, il jugea plus prudent, quoi qu'il eût adopté ce parti de ne pas se cacher, de ne pas aller et venir dans la gare. Un employé de chemin de fer, moyennant un pourboire, se chargea de lui rapporter

le billet. Il fit de même à Francfort.

Le wagon était bondé. Il avait dû voyager debout dans le couloir. A Cologne, il sauta dans le train d'Aix-la-Chapelle. Là, il devait cesser d'user du chemin de fer. C'était le 9 octobre, à neuf heures du soir. Il se jeta dans le tramway nº 7 qui le mena à Ponthor, à la lisière nord de la ville. Puis, à pied, désormais, il s'engagea, à travers les faubourgs, sur une route, suivant la direction du nord-est. Mais il se heurta à une sentinelle, gardant un pont du chemin de fer, cachée dans l'ombre projetée par une de ses arches.

L'officier, se remettant vite de cette surprise, répondit qu'il habitait tout près, qu'il avait oublié ses pièces d'identité et qu'il allait revenir, après s'en être muni. Il revint sur ses pas et, n'ayant naturellement pas l'intention de reprendre le même chemin, quitta la route pour les champs. Caché derrière une haie, il fit un léger repas, arrosé d'un flacon de vin acheté pour lui, en gare de Würzburg, par un commission-

naire et il marcha à la boussole dans la direction du nord-ouest, évitant les lieux habités, les contournant prudemment.

Il estima, peu de temps avant le jour, qu'il devait être à un kilomètre de la frontière du Limbourg hollandais. Des lueurs de lampes électriques, se déplaçant, lui indiquèrent la ligne des sentinelles. Le ciel était couvert, heureusement; il tombait une pluie fine. Il se mit à ramper, s'arrêtant souvent pour écouter et pour reprendre souffle. Il entendit, au bout d'un certain temps, tousser, puis marcher sur un chemin. Il fut, par suite, fixé sur l'emplacement exact de la frontière. Il se trouvait si près des soldats qu'il les apercevait, mais il réussit à se glisser entre eux, sans que rien le décelât. A l'aube, il était libre.

Ainsi avait-il témérairement usé de moyens singulièrement aventureux. Pendant les trente-six heures, ou presque, du voyage, il avait été à la merci d'un hasard. Il eût suffi, pour qu'il fût découvert, d'une question, d'un examen attentif, d'une

demande impérative de pièces. C'était à visage découvert, pendant la plus grande partie du trajet, qu'il avait opéré son évasion.

Sa première pensée, en se voyant en sûreté, à Viengeldaal, fut pour ceux de ses camarades que les circonstances avaient moins favorisés que lui. Il songea, notamment, à un officier belge qui, après sept tentatives, avait été repris à moins de dix mètres de la frontière. Il souhaiterait que, d'après les témoignages que peuvent donner ceux qui ont réussi, on n'oubliât pas, un jour d'attester l'estime due à des prisonniers qui, malgré le sort contraire, donnèrent, en ayant cherché à regagner la France, les preuves les plus certaines de leur force d'âme.

V

EN RADEAU !

Après avoir combattu dans les Vosges, pris part à la bataille de la Marne, tenu quelque temps les tranchées en Champagne, le 158e régiment d'infanterie fut envoyé dans le Nord.

Le 10 octobre, le colonel avait donné l'ordre à la 12e compagnie et à deux sections de la 10e de tenir dans la Bassée et d'en occuper les lisières. Le reste du bataillon se trouvait au village de Violaines.

L'ennemi, cependant, avec des forces nombreuses, dessinait un mouvement tournant pour envelopper La Bassée, qu'il

bombardait violemment. Accentuant son mouvement, il put occuper les abords de la petite ville et ouvrit un feu très vif de mitrailleuses. Les Français y répondaient énergiquement, sous le commandement du chef de bataillon de Rochegude, mais, comparativement aux troupes qui les assaillaient, ils ne formaient qu'une poignée d'hommes, et, eux, ils n'avaient pas de mitrailleuses.

Vers deux heures de l'après-midi, leur mission étant considérée comme terminée, par le retard qu'ils avaient, au moins, apporté à l'avance allemande, l'ordre leur parvint de rejoindre l'autre partie du bataillon. Ils n'avaient qu'une direction de repli, celle de l'ouest. Ils traversèrent la ville, dont les rues étaient battues par les feux et parvinrent à en sortir. Mais ils n'avaient pas fait un kilomètre dans les champs qu'ils étaient pris, par le flanc, sous la mitraille. Cette direction de l'ouest, qu'ils croyaient encore libre, était barrée par des cavaliers, ayant mis pied à terre, qui tiraient sur eux avec

d'autant plus d'efficacité qu'il n'y avait, dans cette plaine, aucun abri. L'ennemi les ayant suivis à leur sortie de La Bassée, ils étaient complètement encerclés et soumis à un feu venant de quatre côtés à la fois.

La situation était désespérée ; les pertes s'augmentaient à chaque instant. Cependant, ils ne songèrent qu'à poursuivre la lutte, si disproportionnée qu'elle fût, et à résister jusqu'à la mort. Cette résistance dura presque toute la nuit.

Mais la supériorité numérique des Allemands était écrasante. Se rapprochant par bonds, ceux-ci resserrèrent leur étreinte. Ils finirent par s'emparer de vive force des derniers combattants qui, officiers et soldats, n'étaient plus que cent treize, ayant tenu pendant près de vingt-quatre heures contre deux régiments de cavalerie, un bataillon d'infanterie, un bataillon de la garde prussienne et les mitrailleuses.

— Si j'avais su ! dit le commandant des troupes ennemies, en apprenant qu'il n'avait eu affaire qu'à six sections.

Les prisonniers furent d'abord enfermés dans l'église de La Bassée. Le chef de bataillon de Rochegude, grièvement blessé, était transporté à l'ambulance.

Le lendemain, ils étaient dirigés sur Lens, où les habitants, émus de leur épuisement, parvinrent à leur faire passer quelques vivres. De Lens, ils étaient conduits à Douai, où ils furent rejoints par 250 Anglais, qui avaient été capturés à Vermelles.

La brutalité des Allemands se manifestait surtout, alors, contre les Anglais. Ils avaient laissé les Français recevoir des aliments, mais défense absolue fut faite à nos soldats de les partager avec les soldats britanniques, qui mouraient de faim. Les Français, comme on pense, ne tinrent aucun compte de cette défense, malgré toutes ces menaces, et vinrent en aide à leurs camarades anglais.

Le 15, départ de la gare de Douai, dans des wagons clos par des barres de fer où 60 hommes étaient entassés, pour l'Allemagne.

Parmi ceux qui, après un voyage de soixante-quinze heures, furent débarqués au camp de Hameln-sur-Weser, dans le Hanovre, se trouvait le sergent-major Darche. Comme les autres, il avait subi, en route, pendant les arrêts, les injures et les menaces des populations. — « Coupez-leur donc le cou ! » criaient les femmes aux sentinelles.

La vie était dure au camp de Hameln. On y mourait de faim. Les Anglais et les Russes étaient surtout traités d'une façon implacable. Ces malheureux en étaient réduits à ramasser des épluchures dans les tas d'ordures. Des brutalités incessantes, toutes les misères. Elles inspiraient au sous-officier une colère qui se traduisit, l'idée s'ancrant en lui, par le désir de se soustraire à cette existence affreuse.

En avril 1915, il s'entendit avec un caporal anglais, du Dorset Regiment, qui avait formé le même rêve. Celui-ci était employé dans un dépôt d'habillements. Avec beaucoup de peines, il parvint à

mettre de côté deux vêtements civils et une carte de la région, qu'il enterra en attendant le moment de la réalisation du projet. Il avait aussi coupé des fils de fer de la clôture dans un coin habituellement caché à la vue des sentinelles par un baraquement inoccupé. Pour dissimuler cette entaille, les fils de fer avaient été rabattus.

Un sergent-fourrier du 158e, mis dans la confidence, demanda à se joindre à ses camarades, et, à lui aussi, l'Anglais lui procura un costume civil. Les trois complices obtinrent d'un Russe une boussole. Ils devaient, à la fin de mai, essayer de quitter le camp par la brèche pratiquée. Ils avaient étudié les moyens de ne pas rentrer dans leurs baraques à l'heure habituelle. La frontière hollandaise qu'il s'agissait d'atteindre, était à 150 kilomètres environ. Les colis envoyés de France que, pendant longtemps, ils n'avaient pas reçus, arrivant enfin, i s se munissaient de quelques provisions.

Ils étaient prêts quand des circonstances

imprévues renversèrent subitement leur plan. Le 10 mai, Darche et le fourrier étaient, d'une façon inopinée, désignés pour un autre camp, celui de Bohmte. Ainsi étaient-ils séparés de l'Anglais, dont ils ne devaient plus avoir de nouvelles.

A peine furent-ils arrivés au camp de Bohmte, situé plus au nord du Hanovre, au milieu des landes et des marais, que le fourrier tomba malade et fut expédié à Soltau.

Pour Darche, dont la résolution persistait, malgré ces travers, il s'occupa de prendre des renseignements, comme par pure curiosité. Il se trouvait rapproché de la frontière de Hollande, qui n'était plus qu'à une centaine de kilomètres, mais la route qui y menait était difficile, traversée de canaux et de rivières : or, il ne savait pas nager. On lui conta les mésaventures de quelques prisonniers qui, ayant essayé de fuir, avaient été repris, principalement aux abords de l'Ems, qui coule parallèlement à la frontière. Dans le moment même où il se faisait donner ces indications, il y avait, à la pri-

son du camp, des soldats qui avaient été arrêtés en tentant de fuir. La punition, extrêmement rigoureuse, qu'ils subissaient comprenait l'absurde et barbare supplice du poteau. Au demeurant, la discipline, à Bohmte, où les prisonniers étaient employés, quatorze heures par jour, au creusement d'un canal, se montrait particulièrement sévère.

Que faire? Attendre une occasion, préparer le difficile voyage pour le cas où cette occasion se présenterait. Le sergent-major n'avait plus de carte. Il finit par découvrir qu'un sous-officier belge en possédait une; il la lui emprunta et la copia, en doublant l échelle pour pouvoir la lire plus facilement. Il établit alors, spéculativement son itinéraire pour aborder la Hollande au sud de la boucle formée par la frontière, et formant un rentrant important en territoire néerlandais. C'était à la hauteur de la petite ville d'Oldenzaal.

Voici, dit-il, pour quelle raison j'avais choisi ce point. D'abord, il se trouvait directement à

l'ouest de Rheine, ville industrielle allemande située sur l'Ems, large d'une soixantaine de mètres, souvent grossi, du fait de ses rives basses, par l'abondance des eaux. Ne sachant pas nager, je ne pouvais le traverser que sur un pont : il y en avait trois à Rheine. Peut-être aurais-je la chance d'en trouver un non gardé. Sinon, au risque de rester en route six ou sept jours de plus, je remonterais le cours du fleuve jusqu'à sa source, ou, du moins, jusqu'à ce que je trouvasse un point où il fût guéable. Dans la région à traverser, les villages étaient nombreux, sans doute. Plus au nord, ils étaient plus espacés, mais le terrain était par trop marécageux. Un canal rendait aussi facile la surveillance des sentinelles.

Son plan arrêté, au moins théoriquement, le sergent-major Darche chercha un compagnon sûr, décidé, comme lui, à rompre avec cette existence odieuse. Ses camarades de chambre avaient été blessés et étaient encore peu valides. Ce fut, en fin de compte, à un ancien sergent de son régiment, avec lequel il avait jadis fait son service et

retrouvé au camp, qu'il s'adressa. Le sergent Faure, il le savait, était discret, intelligent et énergique, doué d'ailleurs de la force physique que réclamaient les épreuves à affronter. Darche se confia à lui et ses ouvertures furent d'autant mieux accueillies que Faure, de son côté, songeait à s'évader, ayant déjà, dans ce but, réservé quelques provisions. Entre eux deux, ce projet de fuite ne cessa dès lors d'être agité, mais on était en hiver. Rien ne serait possible, en raison de l'état des sentiers et du débordement des rivières, qu'à la belle saison. Un exemple confirma la nécessité de la patience. En mars 1916, quatre Français, travaillant près du village de Lingen, s'étaient échappés. Surpris par les inondations de l'Ems, ils avaient bientôt été arrêtés.

Darche et Faure purent leur parler à travers leur prison de planches, quand ils eurent été ramenés au camp. De ces conversations difficiles, par bribes, avec ces malheureux enfermés dans une étroite

cellule obscure, il fut acquis que la direction du nord était, en effet, la plus dangereuse.

Peu de temps après, l'autorité allemande décida que tout ce qui restait de prisonniers valides et encore non employés serait envoyé en « kommando ». On sait que, par ce mot, on désigne le groupement des travailleurs de fermes réunis, la nuit, dans le même local, généralement au centre d'un village sous la garde de plusieurs sentinelles. Les sous-officiers pourraient faire partie de ces détachements.

C'était, peut-être, l'occasion attendue, mais, pour Faure, le cas était délicat. Il occupait au camp un emploi qui lui assurait une relative tranquillité. Comment ne serait-il pas suspect en l'abandonnant?

Les deux amis réfléchirent, et ils se firent présenter au feldwebel Bürich, en feignant de lui accorder l'importance qu'il s'attribuait volontiers.

Ils lui déclarèrent qu'ils étaient fatigués, anémiés, qu'ils avaient besoin de grand

air et qu'ils feraient volontiers partie d'une équipe de travailleurs. Le feldwebel, bouffi de l'orgueil de son pouvoir discrétionnaire en pareil cas, daigna accepter la requête. En fait, c'étaient deux travailleurs de plus qu'il fournissait. Il laissa même aux postulants le choix de leur kommando.

Ceux-c souhaitaient, évidemment, se rapprocher de la frontière, mais ils ne voulaient pas inspirer de soupçons en indiquant un point qui en fût rapproché.

Après s'être consultés ils désignèrent Langerich, à l'ouest d'Osnabruck, en Westphalie. Là, ils seraient à 70 kilomètres de la Hollande.

Ils partirent donc le 20 mars, prenant le train à Bohmte. Ils pensaient arriver en peu de temps à destination, mais une surprise désagréable leur était réservée. Le Langerich pour lequel ils étaient embarqués n'était pas celui où ils avaient demandé d'être envoyés, mais un village du même nom, situé précisément dans la région marécageuse du nord. Leur désillusion fut

grande. Ils traversèrent Rheine, puis s'en éloignèrent. Avec quelle mélancolie avaient-ils vu, dans la gare, le train qui se dirigeait vers la Hollande !

A ce Langerich imprévu, les prisonniers furent répartis par fermes. Une école leur fut affectée comme logement.

Dans la journée, les deux camarades étaient séparés : l'un travaillait chez un certain Schmidt ; l'employeur de l'autre s'appelait Heese. Ils se retrouvaient le soir, et, malgré leur déception, reprenaient leur projet.

L'école était située au centre du bourg. entre le temple protestant et le logis d'un cordonnier. La porte d'entrée, donnant sur la place, était solidement verrouillée chaque nuit. Une autre porte ouvrait sur une petite cour, entourée de murs, renforcés par des fils de fer barbelés. Aux fenêtres, des barreaux solides.

A première vue, il semblait qu'il fut moins malaisé de s'évader pendant le travail. Mais, en réalité, il était presque impossible

à Darche et à Faure de se trouver seuls un moment, chacun de son côté, hors des gens de la ferme ou des sentinelles. Puis, même en admettant ce hasard, on s'apercevrait tout de suite de leur disparition. Malgré les obstacles, c'était donc de l'école qu'il fallait partir, après la contre-visite qui avait lieu généralement à neuf heures, en pratiquant une ouverture dans les fils de fer.

Ils se donnèrent un délai de six semaines pour se procurer les diverses choses dont ils avaient besoin : vêtements civils boussole, cordes, tenailles, tiers-point pour limer les chaînes des barques, au cas où ils auraient la chance d'en découvrir. C'eût été une vraie chance, en effet, car l'ordre avait été donné aux riverains de retirer toutes les embarcations de la rive droite de l'Ems. L'expiration de ces six semaines mettait leur départ au dimanche 7 mai, à la pleine lune. Danger, mais aide aussi, pour la marche.

Les objets nécessaires, ils se les procurèrent peu à peu, grâce à l'adresse et à la

discrétion d'un prisonnier, chargé des commissions dans les boutiques de Langerich, par une sorte d'investiture. Ils l'avaient mis dans le secret de leur dessein, et ce secret fut bien gardé par lui.

Pour la boussole, ce fut plus compliqué. En supposant qu'une des médiocres boutiques du village en disposât d'une, cette demande eût éveillé les soupçons. La boussole était pourtant indispensable. On finit par l'obtenir d'un Allemand des environs, qui venait quelquefois causer avec les prisonniers, en lui persuadant qu'elle ne devait servir que pour un jeu.

— Vous faites bien, dit-il, de ne pas songer à la fuite, car il est absolument impossible de passer la frontière.

Avait-il deviné les intentions des deux sous-officiers et craignait-il les suites de sa complaisance? Il ajouta même, de son autorité privée, que les fils de fer étaient garnis de sonnettes, mises en mouvement par le moindre contact.

On le rassura, en imaginant devant lui

un jeu, en effet, un jeu auquel il ne comprit rien, sans vouloir l'avouer.

La date du départ, alors que tout était prêt, faillit être forcément modifiée. Le fermier Heese avait demandé que Faure couchât a la ferme dans la nuit du 7 au 8 mai, en raison de travaux qui devaient commencer de très bonne heure, pour aller extraire de la tourbe à Haselünne. C'était un retard de trois ou quatre jours. Darche insista auprès de son compagnon d'aventure pour qu'on n'attendît point et on décida que la réalisation du projet aurait lieu le soir même, c'est-à-dire dans la nuit du 6 au 7.

Cette dernière journée nous parut terriblement longue, conte-t-il ; nous attendions le soir avec impatience. Après notre retour du travail, pendant que les sentinelles prenaient leur repas, nous annonçâmes ainsi notre départ aux camarades : « Qui a des commissions pour la France ? » Quelques-uns parurent surpris. D'autres pensaient bien que nous avions eu une raison, en venant pour les travaux. A l'heure

habituelle, nous nous glissâmes dans nos couvertures pour que, à la contre-visite, nos gardiens nous trouvassent couchés. Cette contre-visite, ils la prolongèrent, par hasard, d'une façon insolite. Ils se retirèrent pourtant.

A peine ont-ils tourné le dos que nous nous levons: nous réunissons nos outils; nous chargeons nos musettes de cent vingt biscuits et d'un peu de chocolat. Nous voulons prendre quelque nourriture, pour nous donner des forces, mais nous n'avons pas faim (chose rare !). Nous sommes tout de même un peu émus à la pensée que, si rien n'entrave nos dispositions, nous serons bientôt sur le chemin de la liberté.

Nous attendons que le cordonnier, notre voisin, soit couché. C'est à quoi il ne se décide pas. A onze heures et demie, il y a encore de la lumière dans sa chambre... Tant pis, il faut partir. Nous risquons peut-être d'être entendus, mais si nous différions encore, la nuit serait trop entamée.

Trois de nos camarades font le guet, et deux autres nous aident à faire une ouverture dans les fils de fer. Nous allons serrer la main à ceux que nous laissons derrière nous, à qui nous

donnons quelques boîtes de conserves, trop lourdes pour être emportées; nous prenons nos légers bagages, dont une pèlerine qui devait nous servir à tour de rôle ; nous abandonnons nos effets militaires et nous nous glissons par l'ouverture faite dans les fils de fer sur le sommet du mur. Cette ouverture, nos complices la refermeront. Nous nous laissons tomber dans la rue, par un saut un peu aventureux. Nous passons, à petits pas, devant la maison du cordonnier, puis nous nous éloignons rapidement.

Je ne puis décrire le sentiment qui nous envahit à cet instant. Il nous semblait que nous avions déjà gagné un peu de cette liberté tant désirée.

Lorsque nous fûmes sortis du village, nous le contournâmes en nous dirigeant d'abord vers l'est, puis vers le sud et le sud-ouest, de façon à rejoindre la route de Freren. Puisque l'éveil n'avait pas encore été donné, nous pouvions suivre la route pendant quelques kilomètres pour gagner du terrain.

Cette route, nous la trouvions à un carrefour. Elle était plantée de grands arbres qui la rendaient très obscure : circonstance favorable,

car, si nous étions rencontrés, nous pourrions nous dissimuler plus facilement. C'est, en effet, ce que nous eûmes bientôt à faire, car nous entendîmes des chants qui se rapprochaient. Nous nous couchâmes sur les bas-côtés jusqu'à ce que ces gêneurs eussent passé : c'étaient des permissionnaires qui avaient fêté leur permission dans un cabaret voisin, officiellement fermé à cette heure tardive, mais transgressant les règlements.

Nous nous remettons en chemin. Mais, au moment même où nous sommes devant le cabaret, la porte s'ouvre, et un soldat en sort. C'est, sur nous, un jet de lumière. Heureusement, l'homme, à moitié ivre, ne se préoccupe guère de nous. En nous voyant, il nous lance seulement un « Gùtten abend », auquel nous répondons vaguement. Les huit kilomètres qui nous séparaient de Freren sont donc parcourus sans autres incidents.

Les fugitifs entendaient non pas traverser, mais contourner Freren. Ils se lancèrent en pleins champs pour chercher, hors de la route, la voie du chemin de fer qu'ils devaient suivre quelque temps. Ils

s'assurèrent ainsi qu'ils étaient dans la bonne direction.

Cependant, l'aube commençait à blanchir l'horizon. Ils se réfugièrent dans un petit bois, où, après avoir mangé un biscuit, ils se reposèrent un peu. Ils s'aperçurent vite que l'abri était médiocre et ils s'enfoncèrent davantage dans le bois, se dissimulant dans une petite dépression de terrain, sous des branches coupées, pour dormir. Ils avaient pu, préalablement, remplir leur bidon de l'eau d'un étang.

Ils furent brusquement réveillés par des cris d'enfants qui s'approchaient d'eux. Leurs angoisses, à la pensée d'être aussi malencontreusement découverts, leur inspirèrent des résolutions extrêmes, dont ils sourirent plus tard. Ils avaient eu la tentation, non de faire quelque mal à ces enfants, mais de les attacher à des arbres et de les bâillonner. Mais ils n'eurent pas besoin de recourir à ces moyens désespérés. A quelques mètres d'eux, cette marmaille s'écarta, courut dans un autre sens. Elle

suivait simplement les bonds capricieux d'un écureuil.

Rassurés, les deux camarades firent le plan de leur marche pour la nuit. A dix heures du soir, ils se remettaient en chemin, sous la pluie qui tombait, en longeant la voie ferrée, à quelque distance. Cette pluie rendait l'obscurité complète, ils ne pouvaient s'avancer que pas à pas. Ils aperçurent soudain une petite lumière, sans doute la lanterne d'un surveillant de la voie, et ils s'arrêtèrent. Bien leur en prit, car, lorsque l'homme fut passé, ils se rendirent compte que le sentier dans lequel ils étaient engagés était coupé par un ravin à pic.

— Attention ! dit Faure à son ami.

Il avait entendu le bruit de l'eau coulant dans le ravin.

Sans cette lumière, qui les avait forcés à se terrer un instant, et, par suite, leur avait fait étudier de plus près le terrain, ils se fussent vraisemblablement cassé la tête sur les pierres amoncelées dans le lit du torrent.

Il fallait donc revenir en arrière, en tâtonnant dans la nuit noire.

— Et nous, s'écria Darche, qui avions compté sur la lune !

A la vérité, ils ne savaient plus où ils étaient. Leur but était de retrouver une direction parallèle au chemin de fer. Ils eurent la sensation de marcher au hasard pendant longtemps. Enfin, il leur sembla distinguer dans le lointain une lumière fixe. C'était, en effet, un disque éclairé, qui leur servit de point de repère.

Ils rencontrèrent un pont, sur lequel ils franchirent la voie. Mais, peu après, ils s'avisèrent qu'ils allaient droit sur une petite gare, où un train était attendu. Nouveaux détours. L'averse redoublait, ils étaient trempés, et la pèlerine pour deux qu'ils possédaient, ruisselait d'eau ; il était impossible de continuer à s'avancer sous ce déluge. Ils s'adossèrent à une haie, attendant qu'un peu de clarté se dessinât. Cette clarté leur fit voir un village, qu'il importait d'éviter. A la recherche d'un asile pro-

visoire, ils se dirigèrent vers un boqueteau, où, épuisés, ils s'endormirent.

La nuit suivante fut également très dure, fertile en dangers, en rencontres inquiétantes. Vers minuit, les premières maisons de Rheine leur apparurent. Cette ville était sur leur itinéraire. C'est là, comme on l'a dit, qu'ils espéraient passer l'Ems.

Des usines, traversées par la ligne du chemin de fer, à leur droite, étaient en pleine activité. Il s'agissait donc de s'en éloigner. Ils se portèrent vers la berge du fleuve, où ils se trouvèrent à peu près à la hauteur d'une écluse.

Ils se pensèrent d'abord favorisés par le sort.

— Voilà qui arrange tout, mon vieux! fit Darche.

Il venait d'apercevoir, contre toute attente, puisqu'il savait qu'il était interdit de laisser des embarcations sur la rive droite, un bateau amarré à un pieu par une chaîne.

Cette chaîne, ils commencèrent aussitôt à la limer. Soudain, ils entendirent un

sifflotement. Ils se dissimulèrent aussitôt dans des broussailles. A ce moment, la lune qui, la veille, leur avait tant fait défaut, se dégageait des nuages. Ils reconnurent une sentinelle. Si elle eût gardé le silence, elle surprenait les évadés.

Les choses s'étaient présentées trop favorablement. Ils devaient renoncer à ce passage facile de l'Ems. En quittant la berge, n'ignorant plus qu'elle fût gardée, ils furent, un moment, en pleine vue d'un gardien de l'écluse. Celui-ci les prit sans doute pour des gens de la famille de l'éclusier et ne leur adressa aucune question.

Mais, dans leur précipitation, alors qu'ils cherchaient le sentier par lequel ils étaient venus, ils se perdirent, et ils s'embarrassèrent dans des jardins. En voulant gagner au large, ils tombèrent, au contraire, au milieu d'un groupe de maisons. Un méchant roquet se mit à aboyer et à les poursuivre, signalant ainsi leur présence. Déjà, une fenêtre s'était ouverte, où une silhouette s'était montrée, semblant curieuse de ce

bruit. Le moment était critique. Avant tout, il était nécessaire de se cacher. Ils s'engagèrent dans une ruelle au bout de laquelle ils trouvèrent une grille. Ils n'avaient pas le choix des moyens : ils escaladèrent cette grille, mais, ce qui ne les avançait guère, en cas de recherches, ils se virent alors enfermés dans une cour, probablement la cour d'une fabrique fermée la nuit. Le chien continuait à aboyer. A l'autre extrémité de la cour était une autre porte. Nouvelle escalade. La porte donnait sur une route, et, juste en face de la fabrique, par malechance, des baraquements pour la troupe avaient été construits.

Ils n'avaient rien de mieux à faire que de courir de toutes leurs forces pour quitter ces parages périlleux. Arrivés à peu de distance de la ligne de chemin de fer, ils se réfugièrent dans des taillis pour reprendre haleine et se remettre des émotions qui ne leur avaient pas manqué.

Ils se concertèrent. Le problème était toujours de franchir le fleuve :

Nous décidons alors, puisque la ligne du chemin de fer traverse l'Ems, d'aller voir si le pont est libre. Nous nous faufilons, avec prudence, parmi des groupes de bâtiments et arrivons près du pont. Inutile d'aller plus loin. A la clarté de la lune, nous distinguons immédiatement, à une centaine de mètres devant nous, la sentinelle.

Il faut donc contourner la ville pour reconnaître l'autre pont, car il y a encore une ligne de chemin de fer au sud de Rheine. Nous n'avons d'ailleurs guère d'espoir, car il est probable que ce pont sera gardé comme l'autre.

Nous redescendons vers le sud, mais nous sommes bientôt arrêtés par une rivière, qui nous oblige à revenir vers l'est. Cette rivière était bordée par des pâturages clos de fils de fer, dans lesquels paissaient des bestiaux et des chevaux. A chaque instant, nous étions obligés de franchir des clôtures qui aboutissaient jusqu'à l'eau, et c'était une galopade des animaux effrayés. Enfin, voici un petit bois de sapins où nous nous arrêtons. Le jour était venu. Nous étions à la merci d'une rencontre. Un semblant de pont, fait de quelques planches, s'offre enfin à nous pour atteindre l'autre rive

de ce cours d'eau (hélas ! pour l'Ems, c'était bien autre chose !) et nous atteignons un plus grand bois, de chênes et de sapins, où nous nous enfonçons. Nous étions épuisés. Après toutes ces alertes, la journée se passe tranquillement. Vers le soir, comme nous allons puiser de l'eau dans la rivière, nous éprouvons une singulière surprise. A trois cents mètres de nous, nous apercevons des prisonniers français, occupés à charger une voiture de bois. Et nous qui pensions être bien à l'abri ! Nous ressentons une étrange impression de nous sentir libres (si on peut dire qu'on est libre quand on ne peut cesser de se cacher !) en pays ennemi, si près de nos pauvres camarades...

A la nuit, Darche et Faure se mettent à la recherche de l'autre pont. Comme ils l'avaient prévu, il est également gardé. Cachés derrière un mur, ils entendent les pas du factionnaire. Il n'y a donc qu'à rebrousser chemin. Nul moyen d'éviter des maisons. Ils font le moins de bruit qu'ils peuvent, et, au bout de quelque temps, ils se trouvent dans une prairie au bord du

fleuve. Ils ont perdu, inutilement, des heures précieuses. C'est un supplice de Tantale que de voir, en face d'eux, la rive qu'ils ne peuvent atteindre, au delà de laquelle, avec quelque sourire de la chance, serait le chemin de la liberté. Faudra-t-il donc remonter le fleuve jusqu'à sa source? C'est la seule solution qui leur apparaît. Mais quel prolongement du dangereux voyage!

Cette nuit ne les a donc aucunement avancés. Il est quatre heures du matin. Il est nécessaire de se dissimuler de nouveau. Mais il n'y a ni accident de terrain, ni bois. Ils ne rencontrent qu'une maison en construction. Ce serait folie que de s'y installer, car, sans doute, les ouvriers, quelques heures plus tard, viendront reprendre leur travail.

Ils marchent encore. Le seul refuge possible est un bosquet étroit, d'une largeur de quelque cinq mètres, servant de limite entre un pré et un champ. Ils coupent des broussailles et les disposent autour d'eux pour épaissir le rideau qui les cache. La

pluie, qui tombe bientôt, leur semble un événement heureux.

Cette pluie, cependant, n'empêche pas un cultivateur de venir labourer son champ. Les deux camarades, fort alarmés, se couvrent de feuilles et restent immobiles. Le chien du laboureur vient les flairer, mais, par bonheur, n'aboie pas.

Le laboureur se retire à midi, mais revient bientôt. Et, autre sujet d'inquiétude, un berger apparaît dans le pré, faisant paître son troupeau. Entre ces deux ennemis, l'après-midi fut long.

Quand ils furent seuls, Darche et Faure se communiquèrent une idée hardie, qui leur était venue en même temps. Cette idée était extrêmement téméraire, en effet. Mais la nécessité ne pouvait suggérer que des moyens aventureux.

— Ni pont ni barque, dit l'un d'eux... Eh bien, si nous construisions...

— Un radeau ?

— C'est cela... Assurément, ce ne sera pas très facile, mais vois-tu autre chose à faire ?

— Non. C'est notre dernière ressource.

— Alors, essayons. La maison qu'on est en train de bâtir nous fournira les matériaux.

— Improvisons-nous donc charpentiers et navigateurs !

Ils commencèrent par couper, avec la lime, quelques fils de fer de la clôture du pré. Ces fils de fer serviraient à attacher les planches les unes aux autres. Puis ils s'enquirent d'un « port d'embarquement ». La berge surmontait l'Ems de quelque six mètres, mais, à un coude du fleuve, ils découvrirent un étroit banc de sable.

Il n'y avait plus qu'à travailler en hâte, car le temps était limité par la nuit, courte à cette époque de l'année. Ils transportèrent en premier lieu à leur « port » six grands poteaux de sapin, puis quatre grands plateaux de chêne, utilisés pour monter les échafaudages et enfin trois traverses carrées pour lier ensemble les plateaux et poteaux.

Ils étaient neufs dans ce métier, mais le

rêve de la liberté stimulait leur ingéniosité. Ils disposèrent les poteaux parallèlement, puis placèrent les traverses par-dessus. Pendant que Darche coupait les fils de fer en morceaux d'une longueur convenable, Faure liait chaque poteau aux traverses. Puis ils posèrent sur les traverses les plateaux, également liés avec le reste.

Cette besogne malaisée et fatigante avait été menée si rapidement, pourtant, que, un peu après minuit, elle était terminée.

Il s'agissait maintenant de faire descendre le radeau dans l'eau. Cette opération était très difficile, car l'engin que nous avions fabriqué était fort lourd. Un des poteaux, beaucoup plus long que les autres, s'accrocha dans les branches d'un arbre sous lequel nous avions travaillé, et il fallut le couper.

Nous réussissons enfin à faire basculer le radeau dans l'eau et nous le maintenons auprès du bord au moyen d'une corde. Nous le chargeons de notre léger bagage et nous prenons place sur notre esquif. Faure s'embarque le premier et prend place à l'avant, tandis que, à

l'arrière, j'essaye d'activer la marche du radeau avec une perche de cinq à six mètres. Mais, bientôt, je ne peux plus m'en servir : le fleuve est trop profond. Nous remplaçons la perche par deux petites branches, qui nous servent de rames. Nous nous appliquons à faire le moins de mouvements possible ; notre radeau était très étroit (à peine 80 centimètres) et un geste un peu brusque l'eût fait chavirer. Aussi, nous nous mettons à genoux pour resserrer nos évolutions. Debout, nous avons de l'eau jusqu'au-dessus des chevilles, car le bois que nous avions employé était très lourd, et notre poids contribuait à le faire enfoncer davantage.

J'avais donc mis le radeau en route avec la perche, mais, à cause du peu de courant à cet endroit, nous ne bougions guère. « Mais, me dit Faure, nous n'avançons pas ! « C'est alors que nous prîmes les rames de fortune. Seulement, marins novices, nous ramions, chacun de notre côté, un peu au hasard, et ce manque d'ensemble imprima à notre embarcation un mouvement de rotation. Nous tournâmes ainsi deux ou trois fois sur nous-mêmes.

Nous n'avions guère le temps de nous égayer de notre maladresse. Au reste, s'il n'y avait

pas de courant près des bords du fleuve, en son milieu, où nous étions parvenus tant bien que mal, le courant était fort, au contraire. L'expérience s'acquiert vite, en certaines circonstances. Nous arrivâmes à manœuvrer sans nous contrarier. Il était temps ; ce diable de courant nous entraînait. Il fallut redoubler d'efforts pour nous diriger vers la rive que nous souhaitions tant d'atteindre.

Enfin, ils en approchaient. Mais le débarquement était peu commode. La berge était à pic sur l'eau. Les fugitifs ne trouvèrent que quelques broussailles qui les aidèrent à l'escalader. Ils effacèrent les traces de leur passage, et, avec la perche, renvoyèrent le radeau dans le fleuve. Quand ils se furent assurés qu'il suivait le courant et que, par conséquent, rien ne signalerait l'endroit où ils avaient atterri, ils partirent dans la direction de l'ouest. La satisfaction d'avoir triomphé d'un obstacle capital leur mettait de l'espoir au cœur.

— Eh bien, on s'en est tiré !

— Et on se tirera bien du reste !

— C'est qu'il ne s'agit pas de se faire reprendre, maintenant?

— On pourrait payer cher le bois de l'échafaudage.

— Bah ! j'ai confiance.

— Moi aussi... seulement, je suis éreinté.

— Me crois-tu moins las que toi? On se reposera au petit jour.

— Nous aurons bien mérité un repas de deux biscuits au lieu d'un?

— Sybarite !

— En route, en attendant !

Au bout de peu de temps, ils s'enfonçaient dans une forêt, en suivant un sentier qui, parfois, se perdait dans des marécages, et ce n'était pas, dans la nuit, une chose simple que de le retrouver. Vers deux heures et demie, ils traversaient la ligne Rheine-Münster, puis, une heure plus tard, la ligne Rheine-Bürg-Steinfurt-Hollande. Ils étaient donc dans la bonne voie. Mais peu après avoir franchi cette dernière ligne, ils se heurtaient presque à de grands

baraquements éclairés. C'était encore un camp de prisonniers. Ils s'en éloignèrent rapidement. Une troisième voie ferrée (la ligne Rheine-Gronau) s'offrit à eux.

Le jour s'était levé; le moment était venu de s'arrêter pour se cacher. Mais ils n'avaient devant eux, à perte de vue, que des champs cultivés. En ce terrain plat, nul abri. Que faire? Continuer encore la marche, bien que le soleil se montrât déjà. Mais la situation était périlleuse. Il leur sembla distinguer, au loin, une tache sombre formée par un bouquet d'arbres. C'est de ce côté qu'ils se dirigèrent, tout en constatant, non sans émotion, qu'il leur fallait absolument passer devant une ferme.

Or, dans la cour de cette ferme, ils apercevaient des gens occupés à atteler un cheval. Comment espérer échapper à leur attention? L'imprévu était là cruel. Qu'ils restassent où ils étaient ou qu'ils avançassent, les risques étaient les mêmes. Il n'y avait pour eux qu'à se fier à leur bonne étoile. Ils se décidèrent. Par fortune, ces

fermiers avaient affaire à un cheval vif ou vicieux, et se donnant quelque peine pour le faire entrer dans les brancards, ils tournaient le dos. Le bruit qu'ils faisaient eux-mêmes les empêcha d'entendre le bruit des pas des deux Français. Ceux-ci se hâtèrent de prendre de la distance.

Il était près de sept heures du matin quand ils pénétrèrent dans le petit bois qu'ils avaient eu tant de peine à atteindre. Ils avaient bien gagné un peu de repos.

La nuit suivante se déroula sans autres incidents que la difficulté de la marche et que l'aggravation qu'y apportait la pluie. Plus ils accentuaient leur direction vers l'ouest, plus le terrain était mauvais. Il était formé de hautes bruyères et de vastes marais dans lesquels ils s'enfonçaient jusqu'à mi-jambe. Puis ils abordèrent une forêt qui avait été incendiée quelque temps auparavant, une forêt spectrale sous la lune, où ils s'entravaient aux grandes branches épargnées, où ils glissaient sur le sol poudré de débris. Leurs vêtements, déjà

déchirés aux clôtures de fils de fer, n'étaient plus que des loques. Les averses fréquentes ne leur avaient d'ailleurs jamais donné le temps de se sécher, et, malgré l'été, ils avaient très froid. Au matin, les traces du feu qui avaient dévoré ces bois cessant, ils purent se blottir dans des fourrés. Ils firent alors le point, pour savoir où ils se trouvaient exactement. Au nord et au sud, ils entendaient, au loin, des sons de cloches et le bruit du passage de trains. Ils se rendirent compte qu'ils devaient être entre Bentheim et Ochtrüp, c'est-à-dire à neuf kilomètres environ de la frontière hollandaise, à vol d'oiseau. A l'ouest, ils rencontreraient une route à peu près parallèle à cette frontière, mais elle était évidemment gardée. Il valait donc mieux marcher vers le nord-ouest, et couper la route à un endroit où elle se rapprocherait particulièrement de la terre libératrice...

Était-ce la dernière nuit? Les évadés touchaient-ils au but? Ce fut avec émotion que, vers dix heures du soir, ils se remirent

en chemin. Cette nuit était sombre. Ils parcouraient une région de tourbières et ils étaient obligés de vérifier constamment leur direction à l'aide de la boussole. Ils s'inquiétaient du retard que leur imposaient ces obstacles. Vers une heure du matin, la route cherchée leur apparut. L'oreille au guet, avec mille précautions, ils observèrent autour d'eux. Puis, en courant, ils franchirent la route. Ils retombaient, après l'avoir pour ainsi dire sautée, dans des landes et des marais. De petits sapins leur servaient, de temps en temps, d'abri pour vérifier si rien de suspect ne pouvait les inquiéter.

Ils n'avaient pas aperçu, cependant, une cahute, qui était un refuge de douaniers, et ils s'y cognèrent presque. Moment angoissant ! D'autant qu'il leur sembla entendre quelque mouvement à l'intérieur. Ils firent un bond de côté. Par chance, le sol était mou, leurs pas s'y enfoncèrent et l'éveil ne fut pas donné. Ils enjambèrent ensuite un fossé, mais, de nouveau, ce

furent des marécages et l'eau clapotait sous leurs pieds.

Ce bruit attira l'attention des sentinelles, qu'ils savaient proches. Des coups de feu retentirent, mais, heureusement, dans cette obscurité, ils ne pouvaient être tirés qu'au hasard. Darche et Faure entendirent les balles siffler : ils précipitèrent leur course. Ils étaient sortis des marais et les bruyères étouffaient le résonnement du galop dont ils faisaient leur suprême ressource. La fusillade cessa.

Maintenant, c'est une petite rivière qu'ils ont devant eux. Est-elle profonde? Ils la sondent avec un bâton qui s'abîme dans la vase. Ils tâtent un autre endroit, en s'engageant eux-mêmes dans le lit de la rivière. Ils s'y sentent enlisés.

Quoi ! si près du terme d'un tel voyage, faudrait-il être arrêté là? Les épreuves s'étaient si souvent renouvelées pendant leurs étapes qu'ils n'eussent point douté de venir à bout de cette autre difficulté, mais ce qui était grave, en de telles conditions,

c'était du temps perdu à chercher un moyen de passer, alors que, d'une minute à l'autre, après l'alerte des sentinelles, ils pouvaient être poursuivis et découverts. Hallucination ou réalité, il leur paraissait que, à peu de distance d'eux, on fouillait le terrain. Il y avait plus de vraisemblance, en effet, à ce que ce fut une réalité et non une sensation imaginaire.

Leur parti fut vite pris. Darche attacha sous les aisselles de Faure, plus grand que lui, la corde dont ils disposaient, et Faure s'engagea dans la rivière, ainsi soutenu.

— Le milieu est solide ! dit-il.

La vase ne s'était accumulée que sur les bords. Il atteignit l'autre rive, et, à son tour, il aida son camarade.

La rivière dépassée, étaient-ils en Hollande? Délimitait-elle la frontière? Ne fallait-il pas se défier de ses méandres? S'ils avaient véritablement quitté le sol allemand, avec quelle vigilance il fallait éviter de courir le risque d'y rentrer ! On conçoit leur anxiété, qui ne leur permettait

pas encore de croire tout à fait à la réussite de leur évasion. Au demeurant, il n'y avait, où ils étaient parvenus, aucune amorce de route. C'est à travers des bruyères qu'ils s'avancèrent, et ce ne fut qu'après longtemps qu'ils aperçurent un chemin, aux premières lueurs de l'aube. Ce chemin les mena vers un village, où, au milieu de la chaussée de la grande rue, se dessinaient les rails d'un chemin de fer vicinal. Les maisons étaient propres et coquettes; d'un aspect différent de celui des villages allemands.

— Nous sommes au bout de nos peines !...

— En Hollande !... Enfin !

Les deux compagnons de cette rude aventure avaient besoin de se persuader l'un l'autre qu'ils fussent arrivés au but. Ce n'était pas, tout d'abord, de la joie qu'ils éprouvaient. C'était encore, quelque patiente énergie qu'ils eussent déployée, de la surprise, un sentiment presque indéfinissable où il y avait de l'hésitation devant l'acceptation définitive de leur succès,

comme s'il eût été trop beau, après tout ce qu'ils avaient souffert. Ils gardaient le cœur serré. Ce ne fut que peu à peu que cette sorte de perplexité se fondit en allégresse.

Ils étaient là, dans la rue, embarrassés d'eux-mêmes, quand ils virent venir un passant matinal. Bien qu'ils ne doutassent plus de leur arrivée en terre amie, ils ne purent s'empêcher de le questionner, de se faire confirmer qu'ils fussent bien en Hollande.

Le passant, après les avoir examinés curieusement, leur demanda qui ils étaient. Lorsqu'ils eurent répondu qu'ils étaient des prisonniers français évadés, il leur serra les mains avec cordialité et voulut les emmener chez lui. Il réveilla toute la maison, et les braves gens qui l'habitaient s'empressèrent auprès des fugitifs libérés. Après qu'on les eut séchés et restaurés, ils furent conduits à Oldenzaal, où le commandant militaire de la gare ne leur fit pas moins bon accueil, leur demandant s'ils voulaient être internés ou renvoyés en France.

C'est la France qu'ils désiraient revoir, et le plus tôt possible. On leur proposa de téléphoner à notre consul de Rotterdam. Mais un train partait à midi. Ils avaient encore quelque argent, et ils s'embarquèrent sans délai, escortés par un sous-officier hollandais. C'est pendant ce trajet qu'ils sentirent se dissiper, comme par enchantement, tous leurs mauvais souvenirs. Le ravissement qu'ils éprouvaient compensait tous les risques auxquels ils s'étaient exposés, toutes les fatigues qu'ils avaient supportées.

De Rotterdam, ils firent la traversée pour l'Angleterre sur un paquebot hollandais, le *Batavier II*, où ils se rencontrèrent avec dix-sept Français, vingt-quatre Russes et un Serbe, échappés, comme eux, des geôles allemandes.

Le 18 mai 1916, ils passaient d'Angleterre en France.

Le sergent-major Darche est aujourd'hui sous-lieutenant au 2e tirailleurs, au Maroc.

VI

LE SERGENT LUCAS

C'est un Vendéen, né paysan, Henri Lucas, sergent au 69e régiment d'infanterie. Blessé au-dessus de l'œil gauche par une balle et, au bras, par un coup de baïonnette, à Mouchy-au-Bois, à la fin de 1914, il tomba entre les mains de l'ennemi. Quand, bien que très faible encore, il fut considéré comme guéri par les médecins allemands, on l'envoya travailler aux mines de charbon, près de Dusseldorf. Besogne particulièrement dure pour ùn homme habitué à l'air libre. On descendait au fond de la mine à six heures du matin et on en remontait à six heures du soir.

Pendant la nuit, l'équipe dont Henri Lucas faisait partie logeait au troisième étage d'un bâtiment très élevé. Chaque étage était gardé par des sentinelles, qui veillaient aussi à toutes les issues. Les plus rigoureuses précautions avaient été prises par un officier soupçonneux. Cependant, le jeune sergent ne songeait qu'à s'évader. Mais comment, par quels moyens? C'était chose impossible pendant qu'on se rendait au travail, et le casernement était à une telle hauteur du sol qu'il n'y avait pas à tenter de descendre par les fenêtres, d'ailleurs solidement grillées. Henri Lucas roulait vainement dans sa tête des projets dont l'exécution lui apparaissait bientôt irréalisable. Il n'y avait qu'une chose certaine : c'est que cette captivité lui était insupportable et que, coûte que coûte, il voulait fuir, essayer de retrouver la France.

Un jour, des électriciens vinrent faire quelques réparations, et, ne les ayant pas achevées, ils laissèrent une échelle, que Lucas aperçut en rentrant de la mine. Il vit

dans cette circonstance une occasion unique de salut, et il forma instantanément son plan, pour aventureux qu'il fût. Il s'en ouvrit à ses camarades, qui voulurent le dissuader de se jeter dans une entreprise leur semblant folle. Mais il s'était décidé. Il leur demanda seulement d'occuper, par une apparence de querelle, la sentinelle la plus proche. Il les embrassa, et, à l'aide de l'échelle, il gagna le toit, d'où il étudia la situation. Il était alors onze heures du soir. La nuit était assez claire : avantage pour observer les saillies du bâtiment, mais aussi risque d'être aperçu. En admettant qu'il pût arriver jusqu'en bas, il s'agissait d'éviter les factionnaires.

En envisageant les divers aspects du problème, il conclut qu'il y avait beaucoup de probabilités pour qu'il se rompît le cou ou qu'il fût repris avant d'avoir été loin. Si déterminé qu'il fût, il conçut toutes les difficultés auxquelles il devait se heurter. Ce qui se présentait, c'était une descente vertigineuse, et ses fatigues et ses souf-

frances ne lui avaient pas laissé toute sa souplesse d'autrefois. Mais il s'était trop avancé vis-à-vis de lui-même pour reculer. Il se confia à sa destinée.

C'était une série de tours de force à accomplir. En prenant un point d'appui sur les corniches, en s'aidant des barreaux des fenêtres, il parvint à toucher terre. Lentement, en évitant de faire le moindre bruit, s'arrêtant, puis se portant de nouveau en avant, il se mit à ramper jusqu'à ce qu'il eût atteint la campagne. Il fallait alors s'orienter ; il n'avait ni carte, ni boussole, mais il avait quelque peu braconné, jadis, et ses instincts de paysan le servirent. Il se guida d'après les étoiles et prit la direction du Nord. Il ne possédait que de médiocres connaissances géographiques, mais il savait que le Rhin traversait la Hollande : son plan était donc de suivre le cours du Rhin jusqu'à ce qu'il le menât à la frontière néerlandaise.

Quand le jour parut, il se jeta dans un bois et s'y tapit. A la nuit, il se remit en

route. Il évitait les grands chemins, de peur d'une rencontre, mais, en raison même de ses détours, il s'égarait souvent et avait grand'peine à retrouver la bonne direction. La troisième nuit, il arriva au bord de la Lippe, qu'il fallait traverser. — « Je m'en suis fait du chagrin, a-t-il dit, de n'avoir pas appris à nager ! » Il espérait trouver une barque : il eût beau longer la rivière pendant quatre heures, il n'en découvrit pas une. Exaspéré de cette malchance, il eut, ses allées et venues l'ayant amené près d'une ferme, une idée aventureuse. Il était à un de ces moments où on est prêt à tout tenter. Il avait aperçu, sous un hangar, un baquet à laver. Il le roula, aussi doucement qu'il put, jusqu'au bord de l'eau, et il s'embarqua dans cet étrange esquif, se servant d'un piquet comme d'une rame. Mais le baquet, qui eût malaisément supporté le poids d'un homme, était en mauvais état, fuyait de toutes parts. A peine Lucas s'était-il confié à cette nacelle de fortune qu'elle s'emplissait et sombrait.

L'évadé faillit devenir un noyé. Il eut beaucoup de peine à revenir à la berge. C'était aussi une catastrophe parce que ses dernières provisions qu'il avait si parcimonieusement économisées, étaient perdues. Enfin, ce naufrage avait fait quelque bruit, dont le fermier, réveillé, avait eu la curiosité de connaître la cause, et il s'était levé. Lucas, se dissimulant sous les herbes, se mit, peu à peu, hors de sa portée. Mais il était trempé, il grelottait et il n'était pas plus avancé. Le jour allait poindre : il découvrit enfin une barque amarrée à un pieu. Avec un bout de fil de fer, patiemment, il ouvrit une maille de la chaîne, put détacher le bateau et passa sur l'autre rive. En ces recherches pour l'aborder, il s'était fort éloigné de son chemin.

Il lui fut difficile, au soleil levant, de trouver un abri, bien que la fatigue de cette nuit agitée le lui fît particulièrement désirer. Des gens commençaient à se montrer, qu'il fallait éviter à tout prix. Il n'eut d'autre ressource que de se jeter dans un

fossé, en se recouvrant, autant qu'il le pouvait, de petites mottes de terre. Ce fut une mauvaise journée : il n'arrivait pas à se sécher, il souffrait de la faim et, se sentant si peu en sûreté, il n'osait fermer les yeux. On traversait parfois, en effet, le champ où il s'était réfugié. Il attendait impatiemment le soir pour sortir de sa cachette.

Une longue marche nocturne le conduisit dans une région boisée, en se dirigeant vers le nord-ouest. Il n'avait trouvé, pour s'alimenter, que de l'oseille sauvage. Lucas ne se rappelle plus lui-même par quel miracle il parvint à subsister en mangeant des choses invraisemblables, qui n'étaient pas pour raviver ses forces. Quand il se rapprochait d'endroits habités, il cherchait sa vie dans des détritus qu'il allait fouiller, mais la pénurie alimentaire de l'Allemagne n'y laissait guère de débris qui fussent vaguement comestibles. Une fois, pendant quelques heures, il put se croire véritablement empoisonné et pensa qu'il

allait mourir dans un coin du sol ennemi, où il pourrirait obscurément. Mais cette vision le révolta et, les souffrances aiguës s'étant un peu apaisées, sa volonté d'arriver au but fut plus ardente que jamais.

Au matin de la septième nuit, il se trouva dans une grande plaine. Nouvelle difficulté de se cacher : il se tapit dans un champ de seigle qui commençait à être en épis. Il s'endormit.

Le soleil était déjà haut quand il fut réveillé brusquement à coups de botte par un grand diable d'Allemand en uniforme. Celui-ci avait aperçu Lucas, flairé en lui un prisonnier français et il le faisait lever par ces moyens violents. A peine Lucas fut-il debout que, d'un mouvement rapide, il lui enlevait la ceinture qui retenait son pantalon, dont il arrachait les boutons. C'est un procédé simple, mais éprouvé, pour empêcher un homme de courir, par conséquent de fuir.

L'Allemand grogna des mots que son captif ne comprit pas, mais il lui mit une

énorme main sur l'épaule, ce qui, joint à la première précaution, était parfaitement significatif.

— Ça, pensa Lucas, c'est embêtant... J'aurais été repris tout de suite, je me serais fait une raison... mais, maintenant...

Et, tout en marchant difficilement, car le pantalon tombait jusqu'à ses pieds, il examinait l'homme — sans doute un vaguemestre — qui n'avait pour arme que sa baïonnette, mais qui, à la façon dont il tenait son prisonnier, paraissait robuste.

Lucas, comme il l'a dit depuis, prit d'abord le parti de « filer doux », en feignant un grand abattement. Cette attitude avait chance de faire peu à peu desserrer l'étreinte ; elle lui permettait aussi de réfléchir, et, sans en avoir l'air, de regarder autour de lui. Ses réflexions aboutirent à ceci : tout à coup, il se dégagea et sauta à la gorge de l'Allemand. Mais, bien que surpris par cette attaque, celui-ci se ressaisit vite et il se défendit vigoureusement. Ce fut une lutte très rude : le Boche était

plus fort, mais le Français, malgré les épreuves qu'il avait subies, était plus souple. Lucas finit par terrasser son adversaire, et, quand il l'eut renversé sur le dos, il lui martela la tête de coups de poing, pour l'étourdir. Il reconquit alors sa ceinture, se rajusta et gagna promptement du terrain. Il avait bien choisi son moment : une minute plus tard, il eût croisé des passants, qu'il aperçut de loin, et ils eussent prêté main-forte à l'ennemi. Puis, il reconnut qu'il était à très peu de distance d'un poste militaire.

C'était la proximité de la frontière hollandaise. Mais comment la franchir? Il s'engagea dans un bois, où l'on avait pratiqué des coupes récentes. Il trouva à terre un journal, daté de l'avant-veille, qui n'était pas un journal allemand. Lui, qui avait supporté si énergiquement tant d'heures cruelles, il fut pris d'une émotion violente. Un hasard favorable l'avait-il conduit, plus tôt qu'il ne l'eût supposé, sur la terre de délivrance? Avait-il échappé à

la vigilance des sentinelles détachées du poste? Mais ne s'abusait-il pas? Le périlleux voyage n'était pas fini, sans doute : on devait guetter, autour de lui... il allait se heurter à des défenses, à des réseaux de fils de fer... Il eût été trop beau qu'il eût, par fortune, trouvé le seul passage possible. N'était-ce pas le moment, pour cette dernière phase de l'évasion, de ramasser toute son énergie?

Après tant de péripéties, après tant d'obstacles dressés contre lui, il avait été servi par la chance, cependant. Un poteau indicateur, sur la route qu'il longeait, lui prouva qu'il était bien en Hollande. C'était le salut ! Il était payé de ses peines et de ses souffrances. Par une impulsion instinctive, il se hâta de mettre de la distance entre l'Allemagne et lui, et ce fut en courant qu'il fit quelques centaines de mètres, jusqu'à ce qu'il arrivât devant une ferme... Maintenant, quelque dépense qu'il eût faite de sang-froid et de résolution, il se sentait presque timide, il hésitait à se présenter. Il

pensait aussi à son accoutrement loqueteux, dont il avait une sorte de pudeur. Mais il était à bout de forces, il mourait de faim. Il frappa doucement à un volet; une fenêtre s'ouvrit. Il était tombé chez de braves gens qui l'accueillirent et le secoururent. C'était le 18 mai 1915, à Winjkerwik. Onze jours auparavant, ses hôtes avaient déjà reçu amicalement un officier français, le lieutenant Moffroy, le lieutenant même de Henri Lucas, dont il apprit ainsi avec joie l'évasion. Sur le sol libérateur, une bonne nouvelle le saluait.

Ce village hollandais de Winjkerwik devait voir arriver plusieurs prisonniers échappés des camps allemands. Ce furent, entre autres, le caporal Jannin, du 73e régiment territorial, le caporal Hischmann, et le soldat Louis Palier, du 155e d'infanterie. Tous trois attestèrent leur forte volonté.

Le caporal Jannin, capturé à Steenstraete, après avoir été intoxiqué par les gaz lancés pour la première fois par les Allemands en avril 1915, avait, après un séjour au camp

de représailles de Wasilewski, en Pologne, et des mois de misère matérielle et morale, été dirigé sur la manufacture de Bochum, dans la région d'Essen. Là, décidé à tout pour recouvrer sa liberté, il se concerta avec un compagnon de captivité, le caporal Hischmann, exerçant, dans la vie civile, la profession d'ingénieur-électricien. Hischmann se chargea de fabriquer une boussole et d'établir une carte. Le 30 novembre 1916, Jannin, qui travaillait au déchargement des wagons, trouva le moyen de jeter sur ses effets de prisonnier le manteau soustrait à une sentinelle. Son camarade le rejoignit. Ce furent six nuits employées à marcher dans la direction de la Hollande, avec des précautions sans cesse renouvelées, à travers des pays habités, au milieu d'alertes épuisantes, l'impossibilité du repos pendant le jour, mais la pensée du but à atteindre soutenant l'énergie des évadés.

Le soldat Louis Palier avait été fait prisonnier en juin 1915 en Argonne. Le travail dans la mine de charbon de Morten

lui avait été imposé. Il ne rêvait que d'une évasion. Il parvint, contre deux boîtes de conserves, à obtenir d'un civil allemand affamé, une carte cycliste et une boussole. Décidé à partir, il souleva une planche de la baraque où il couchait et démolit une partie des soubassements. Pendant qu'il escaladait les fils de fer barbelés de la clôture, l'éveil fut donné, et des coups de feu furent tirés dans sa direction. N'ayant pas été blessé, par bonheur, il gagna la campagne. On se mit à sa poursuite, et ce fut une chasse à l'homme obstinée; pendant laquelle il faillit plusieurs fois être atteint. Il était signalé partout, il se sentait traqué, et il lui fallut user de ruses incessantes. Évadé dans la nuit du 9 au 10 juillet 1916, il arrivait, le 17, dans un lamentable état d'épuisement, à Winjkerwik.

VII

SOUS L'UNIFORME ALLEMAND

Ce sont trois officiers, prisonniers au camp de Crefeld, en Prusse rhénane, les lieutenants Robert, Pobel et Albertini. Ce camp dépendait, au début de la guerre, du trop fameux général von Bissing, gouverneur de la province, avant d'être le bourreau de la Belgique. Ce tortionnaire se plut à y établir des règlements particulièrement vigoureux. Il entendit que ce centre de détention fut « le mieux tenu » de l'Allemagne, et on imagine ce que ces mots pouvaient signifier dans sa pensée.

Des officiers français, anglais et russes sont réunis dans cette ancienne caserne de

hussards. Ils ne peuvent prendre l'air que dans une cour, qu'ils ont tôt arpentée. Ils doivent répondre journellement à trois appels. Une étroite surveillance est assurée par deux compagnies d'infanterie, qui ont des postes rapprochés l'un de l'autre, aux différentes enceintes. Des rondes sont faites presque continuellement dans les sous-sols et dans les chambres. Des microphones sont installés pour donner immédiatement l'éveil, au cas d'une tentative de creusement d'une galerie souterraine. Cette dernière mesure a été prise à la suite de la découverte d'un tunnel laborieusement percé et qui — il n'y avait plus qu'un mètre à dégager ! — eût été une issue vers la liberté. Les punitions sont exemplaires et, au delà de la cellule, c'est sans cesse la menace de l'envoi au camp « spécial » d'Ingolstadt, et ce camp de discipline, ce n'est plus qu'une geôle. L'hypocrisie allemande se révèle en ce qui concerne les projets d'évasion, ou les actes interprétés comme tels. Selon la convention de Genève,

l'évasion manquée n'est pas passible du Conseil de guerre; mais il y a des moyens de tourner cette convention : il y a, notamment, l'inculpation, toujours facile à prétexter, de rébellion et de mutinerie. Il y a celle de dégradation du matériel. Un sous-lieutenant de chasseurs, surpris comme il déplaçait une planche de la palissade, fut condamné par le Conseil de guerre de Münster à six mois de forteresse. Il y a un certain article du code militaire qui punit des travaux forcés toute atteinte à « la majesté de l'empire allemand. »

Les trois lieutenants s'étaient confié leur désir d'échapper à cette existence misérable. Mais ils s'étaient rendu compte des difficultés de la fuite, que les précautions accumulées avaient rendue presque impossible. C'est de quoi deux d'entre eux avaient déjà fait la pénible épreuve. Leur échec, cependant, ne leur avait pas apporté la résignation. Ces compagnons de captivité ne cessaient d'agiter des projets qu'ils devaient, après examen, reconnaître comme irréalisables.

— Eh bien, dit l'un d'eux, par une matinée de décembre 1916, une matinée semblant encore plus sinistre que les autres, où tout disparaissait sous une brume glacée, puisqu'il n'est guère de moyen de quitter clandestinement ce camp, si on s'en allait simplement par la porte?

Et il rappela l'aventure légendaire du pseudo-capitaine von Kopenick qui, sous un uniforme d'officier, s'était fait prendre au sérieux, en abusant toute une garnison.

L'idée ne laissa pas que de paraître d'abord paradoxale, en dépit de l'exemple fameux invoqué. On y revint cependant. On la remua, ne fût-ce que par passe-temps ; on la suivit dans ses développements éventuels. Puis elle se dessina avec une force impérieuse, comme l'unique chance de salut, malgré tout ce qu'elle présentait de hasardeux. Elle devint l'aliment de toutes les conversations. Trois jeunes hommes ardents et décidés, que ronge l'amertume de l'exil, que passionne le désir de servir encore leur pays, sont bien près d'accepter les concep-

tions les plus téméraires. Bref, cette idée, analysée, creusée, étudiée de toutes les façons et sous tous ses aspects, finit par être adoptée. On songea dès lors aux possibilités de sa réalisation. Il avait été résolu qu'on tâcherait de sortir du camp sous l'uniforme allemand. Le premier point était donc de s'occuper de la question du costume.

Une pensée fortement arrêtée inspire une manière de génie. Il en fallut pour se procurer trois vieilles capotes, deux noires et une « feldgrau » loques auxquelles, avec des soins infinis, on rendit une apparence de correction. Dès lors, on travailla activement, non sans de grandes précautions, à la mise en scène d'une comédie qui pouvait soudain se changer en drame.

Les rôles avaient été distribués. Le lieutenant Robert, qui parlait parfaitement l'allemand, feindrait d'être un officier, suivi de deux hommes. On fabriqua tout ce qui était nécessaire pour donner l'illusion de la vérité. On simula des pattes d'é-

paule d'argent sur la capote feldgrau, des croix métalliques sur la casquette des landsturm männer ; les sabres et les baïonnettes furent de bois noirci, les équipements de carton. A la condition de ne pas être en pleine lumière, et que l'attention n'eût pas de raison d'être éveillée, ces semblants pouvaient tromper.

Tout étant aussi prêt que possible, le départ fut fixé au soir du 16 janvier 1917. Des camarades aidèrent les fugitifs, qui allaient se jeter dans cette grande aventure, à se grimer et masquèrent leur mouvement de sortie.

Les trois complices se rendirent d'abord dans le vestibule de la cantine, faiblement éclairé. De là, en formation de patrouille, ils se dirigèrent vers la porte centrale du grillage séparant les prisonniers de guerre du casernement des soldats allemands. C'était la première difficulté : il y avait là quelque cent vingt mètres à franchir et, dans cet espace, l'électricité avait été récemment renforcée : telle rencontre qui

pouvait tout perdre, au début même de l'entreprise, ne se produisit pas. Le lieutenant Robert se présenta résolument à la porte, et, par signe, donna l'ordre au factionnaire de l'ouvrir. Celui-ci rendit les honneurs et obéit. La patrouille passa et s'engagea dans le chemin de ronde pour atteindre une seconde porte, près de laquelle se trouvait un corps de garde. Cette fois, le lieutenant Robert interpella assez rudement la sentinelle, comme si elle tardait à se rendre à son injonction. Mais, dans cette sorte de citadelle, cette seconde porte ne conduisait pas dehors. Elle s'ouvrait sur une cour d'exercice, entourée de murs, qui, à cette heure de la soirée, n'était pas encore déserte. Des militaires saluèrent le prétendu officier, qui cherchait le point où la lumière était le plus faiblement distribuée. Il s'agissait, maintenant, d'escalader le mur. A peine les évadés s'étaient-ils hissés sur sa crête qu'ils devaient rapidement battre en retraite : des passants longeaient l'enceinte de la caserne. Enfin, les trois

Français franchissaient ce dernier obstacle et se trouvaient dans les champs que la neige fondue transformait en cloaques. On imagine qu'ils se hâtèrent de mettre de la distance entre eux et le camp, puis, ayant contourné le village de Saint-Ponis, ils prirent délibérément la grand'route, dans la direction de Kempen. Si leur absence n'avait pas encore été constatée, c'était là, en somme, qu'ils pouvaient paraître le moins suspects, au cas où ils se seraient croisés avec des habitants regagnant leur logis. Ils savaient qu'ils avaient à ménager leurs forces pour des moments difficiles. D'ailleurs, il était tard, déjà.

Ils étaient à une douzaine de kilomètres de leur prison, quand ils atteignirent la voie ferrée de Kempen-Vanlo. Ils suivirent cette voie avec prudence, se dissimulant au passage des trains, faisant des détours pour éviter les postes de gardes-barrière et les gares. Ils se heurtèrent pourtant à un veilleur de nuit, mais celui-ci ne s'occupa pas d'eux. Il en alla autrement lorsqu'ils

furent à proximité de la gare de Löbberich, vers une heure du matin. Des voyageurs étaient descendus du train, et ce fut la nécessité de se terrer rapidement. Mais un sérieux péril se présenta soudain par l'approche d'une patrouille cycliste, munie de projecteurs avec lesquels elle fouillait la route et la campagne. L'apparition de cette patrouille avait été subite. Comme devant les lignes, à l'illumination d'une fusée, les fugitifs se plaquèrent sur le sol.

L'alerte passée, ils se remirent en marche, et atteignirent les marais s'étendant sur un vaste espace, et qui sont d'une redoutable traîtrise. Si on s'enfonce le plus souvent jusqu'aux genoux dans leur eau boueuse, il y a des trous profonds, cachés par les roseaux. Le lieutenant Pobel, qu'une tentative précédente de fuite avait conduit jusque dans cette région, se mit en tête de la petite caravane, reconnaissant les passages, écartant les broussailles, sondant le terrain, frayant le chemin à ses camarades. Cette traversée des marais recouverts de

neige, dans la nuit glacée, avec des chutes continuelles, avec des enlisements, malgré les précautions de l'officier qui servait de guide, fut extrêmement laborieuse, eut des moments critiques qui eussent été décourageants, si la pensée de la liberté à conquérir n'eût soutenu les cœurs. Une des moindres souffrances n'était pas celle de la suffocation par les miasmes qui se dégageaient de cette fange remuée, qui pénétraient les vêtements trempés. Il fallait se hâter, pourtant. L'espoir du salut était au prix de cette rapidité d'action.

A l'extrémité de ces interminables marais, ce fut une rivière à franchir, avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Il était déjà quatre heures du matin lorsqu'on arriva à un bois de sapins qu'on franchit en rampant, car on savait qu'il avait des parties gardées. A la sortie du bois, une grande plaine où la neige s'était durcie. Là, nouveaux dangers, cette plaine étant parfaitement unie, et n'offrant, en cas d'alerte, aucun moyen de se cacher. On s'y engagea résolument. Au

loin, des lueurs s'apercevaient. Signalaient-elle Venlo, la Hollande, le terme des épreuves? Ce fut vers ces lueurs qu'on se dirigea. Mais, au bout d'une grande heure, on découvrit des éléments de tranchées, des commencements d'installation de fils de fer barbelés. Si les évadés ne s'étaient opportunément arrêtés, ils couraient droit sur un important poste allemand. Ils obliquèrent aussitôt vers le nord, puis, après ce détour, vers l'ouest. Ils trouvèrent un passage à niveau, puis une briqueterie. Il importait de savoir exactement où on était. Le lieutenant Robert, comptant sur l'obscurité pour que le désordre de sa tenue ne fût pas remarquée, interrogea le veilleur, qui lui indiqua qu'un autre poste allemand, celui de Caldenshausen, était à une cinquantaine de mètres. Indication précieuse... pour en prendre le contraire.

On était tout près du but, la terre de liberté était proche. Mais que de difficultés encore pour l'atteindre, parmi les embûches dressées de toutes parts ! La moindre

erreur de direction, et on serait perdu, au moment d'arriver au port.

Les trois officiers, se défiant de tout, tiennent conseil, à voix basse. Ils s'avancent lentement, malgré leur impatience, à travers champs. Soudain, avec quelque attention qu'ils observent le terrain, ils sont surpris par une rencontre. Deux femmes, qui portent des ballots sur leur dos : elles aussi, elles ont un mouvement d'émoi, et les uniformes qu'elles distinguent vaguement les inquiètent. Les deux groupes s'arrêtent, se regardent avec une anxiété réciproque, puis, n'éprouvant aucun besoin de lier conversation, passent. Ces femmes sont des contrebandières, venant de Hollande. Si les fugitifs ont pu s'alarmer un moment, cette rencontre va être pour eux une chance peut-être décisive : en suivant les pas de ces voyageuses clandestines, qui ont dû chercher des voies détournées, ils gagneront la frontière dans les conditions les moins hasardeuses. Ce raisonnement leur donne de l'espoir.

Mais les traces les conduisent à une grande route, et ils aperçoivent les sentinelles allemandes qui la gardent, rapprochées les unes des autres. Cette route doit séparer les deux pays. De l'autre côté, c'est la délivrance. Comment forcer ce cordon serré, cependant? Et, si on hésite, si on tâtonne, si on s'attarde même à réfléchir, ce sera le petit jour qui va poindre.

Les trois amis sentent leur cœur battre très fort. Mais ils sont arrivés à la minute suprême. Ils ont été, jusque-là, servis par leur détermination même : ils prennent le seul parti qui s'offre à eux, et ils se glissent silencieusement entre les factionnaires; espacés de quelques mètres.

La route est franchie. Ils aperçoivent; à leur gauche, deux petits bâtiments éclairés, dont l'un doit être le dernier poste allemand et l'autre, la douane hollandaise. Le plus sage, toutefois, est de ne pas risquer de les confondre, et ils ne sont pas certains encore d'être tout à fait en sûreté. Le territoire néerlandais ne dessine-t-il pas quelque

crochet? Ils poursuivent leur chemin. Enfin, dans l'aube grise, ils aperçoivent une maison qui porte cette enseigne : « Café-restaurant ». Restaurant — et non « restauration ». Ils frappent à la porte. Un vieil homme vient ouvrir, avec quelque défiance. Des déserteurs prussiens? On a des ennuis, avec eux. Cependant, il leur dit : « Hier Nederland. »

En Hollande ! Les évadés sont bien en Hollande. Le succès a couronné leur aventureuse entreprise ! Ils s'embrassent, ils se livrent, malgré leur fatigue, à de telles démonstrations de joie que le bonhomme reste étonné. Il finit par comprendre que ceux-là qu'il a devant lui sont des officiers français ingénieusement travestis. Alors, son accueil est cordial : il les fait asseoir près du poêle, il leur prépare du café. Puis, lorsqu'ils sont à peu près réchauffés, il les conduit au poste hollandais, où ils expliquent leur cas, qui provoque une curiosité sympathique. Quand ils ont dévoilé leur identité, les soldats se mettent

au « garde-à-vous ». Un officier, prévenu, leur offre courtoisement une hospitalité provisoire à la caserne de la ville de Vanlo, dont les habitants, bientôt instruits de cette audacieuse évasion, leur font fête. Ce sont, toute la matinée, des démonstrations amicales. Dans la journée, les autorités désignent un affable lieutenant pour escorter les fugitifs, enfin libérés, avec des égards dont ils avaient été longtemps privés, jusqu'à Rotterdam, où ils se présenteront au consulat général de France.

Des moyens romanesques, et spirituellement romanesques, dans leur exécution initiale, avaient, joints à une forte volonté, triomphé des rigueurs allemandes.

VIII

UN TIRAILLEUR

Le lieutenant Carré était, en 1914, sergent à la 22e compagnie du 2e tirailleurs. Blessé à la jambe, le 5 octobre, au village de Bailleul, entre Saint-Pol et Arras, il fut ramassé par l'ennemi et transporté à Cambrai. Douloureuse traversée des pays français occupés par les Allemands ! De braves gens ne retenaient pas leurs larmes en voyant défiler les charrettes où étaient entassés, sur de la paille rougie par le sang, nos malheureux blessés, devenus des captifs.

A Cambrai, ceux-ci devaient être hospitalisés, mais si urgents que fussent les

soins que réclamait leur état, un major allemand refusa de les recevoir. Des heures de tergiversations, pendant lesquelles s'aggravaient les souffrances de nos soldats. Sans que leur pansement fût même renouvelé, ils furent embarqués dans des wagons sordides. Passant par Bruxelles, Liége, Verviers, ils entrèrent en Allemagne le 9, accueillis par des quolibets et des injures.

— *Turkos, Wilden* ! Turcos, bêtes sauvages ! criait-on, en les apercevant passer dans les gares d'Aix-la-Chapelle, de Dusseldorf, de Cologne.

Le sergent était épuisé par ce long trajet, qui n'en était pas encore à sa fin, car les prisonniers devaient être dirigés sur Hanovre. Un sous-officier allemand, moins brutal, par hasard, que les autres, fit descendre le blessé à Münster, en même temps que deux tirailleurs qui risquaient de mourir en route. Au buffet de la gare, on s'occupa d'eux sommairement. On venait d'apprendre la prise d'Anvers, et cet événement causait une vive joie. Une infirmière alle-

mande s'étonna même, par une singulière aberration, que cette joie ne fût pas partagée par les blessés français.

Parlant allemand, le sergent Carré fut, du moins, l'objet de quelques égards. Il fut conduit à l'hôpital, où il resta un mois.

Brusquement, sans être guéri, le 10 novembre, on le fit monter dans une carriole servant au transport des betteraves, et cette carriole le déposa à l'entrée du camp de l'Haus-Spital, où avaient été précédemment parqués quelque dix-sept mille hommes, prisonniers de Maubeuge. Cette entrée du camp était un véritable lac de boue. Il fallait franchir un vaste espace, devenu un cloaque, pour arriver à l'infirmerie. Ne pouvant encore marcher qu'avec beaucoup de peine, Carré se fût enlizé dans cette fange, si un camarade, le voyant en détresse, ne fût venu à son secours et ne l'eût porté sur ses épaules.

Le surlendemain, ce camp était évacué. Un autre, à quelque distance, avait été désigné. Le sergent, en boitant, forcé, à

chaque minute, de s'arrêter, dut faire la route à pied.

L'Allemagne, à cette époque, ne souffrait pas encore de la gêne alimentaire. Mais c'était au détriment des prisonniers qu'elle faisait ses premières économies. Le régime auquel elle les soumettait était terriblement parcimonieux, et la nourriture se composait d'un assez répugnant brouet, chichement mesuré. En ce temps-là, on pouvait encore acheter quelques vivres, à une cantine, mais le jeune sergent n'avait qu'une très petite somme d'argent, qui fut vite dépensée. Ce ne fut qu'à la Noël qu'il put entrer en correspondance avec sa famille et recevoir quelques colis de provisions indispensables.

Il ne pouvait alors songer qu'à se guérir. Mais les brutalités dont il fut le témoin, les rigueurs sans excuses, les coups de crosse amplement distribués aux prisonniers, le spectacle des recrues qu'on faisait passer intentionnellement, en chantant, devant le camp, lui faisaient sentir avec plus

d'amertume encore la misère de sa captivité, et éveillèrent en lui la pensée de la fuite.

A la fin de février 1915, cette pensée, il s'appliqua à la réaliser, bien qu'il ne marchât encore que péniblement. Un de ses compagnons d'infortune, un secrétaire d'ambassade dont la guerre avait fait un soldat, avait été repris, après une tentative d'évasion. Dans ses conversations avec lui, le sergent Carré, pensant être plus heureux, recueillit des indications utiles sur la route à suivre pour gagner la Hollande.

Il avait remarqué que la corvée qui allait du camp à Nieuberg — à quelque six kilomètres — pour des travaux, rentrait le soir assez tard, et que, à la faveur de l'obscurité, il devait être assez facile de s'écarter des rangs et de se dissimuler d'abord derrière un arbre. Il se fit inscrire, comme interprète, pour cette corvée.

Un jour, ayant établi son itinéraire, ayant réuni quelques vivres, il se résolut à partir, au moment du retour de la corvée.

Un hasard fit qu'elle rentra plus tôt, avant la nuit. Il était donc impossible d'exécuter la plan qu'il avait conçu.

En réalité, ce hasard le préserva d'un échec certain. Cette hâte, dans la préparation, très incomplète, de sa fuite, ne lui eût pas permis d'aller loin. Puis il boitait encore, et il n'eût pu surmonter la fatigue.

Il attendit jusqu'aux derniers jours de mars. Cette fois, il se lança dans l'aventure. Il possédait une carte d'état-major, copiée par un dessinateur. Sur ce décalque, les chemins à suivre étaient tracés en rouge. Mais des circonstances l'arrêtèrent dès le début.

« Je devais partir du camp, raconte-t-il, ce qui me donnait l'avantage d'emporter le plus de provisions possible.

« Un fossé, longeant un des carrés qui formaient les baraquements d'habitation, allait aboutir dans la plaine, passant sous les trois rangées de fils de fer d'enceinte. Je savais que celle du milieu était électrisée à 5 000 volts de tension.

« Entre les deux blocs, était une allée où les prisonniers pouvaient se promener jusqu'à sept heures du soir. A ce moment, la promenade devait être évacuée.

« Avant la rentrée de mes camarades, je profitai d'un instant d'inattention du personnel de garde pour me cacher dans la baraque servant à l'épluchage des pommes de terre. Ce bâtiment se trouvait entre les fils de fer et des carrés d'habitation, à proximité du fossé qui m'intéressait.

« A huit heures, j'entendis les clairons allemands sonner leur lugubre extinction des feux. Je me préparai alors à sortir de ma cachette.

« Le pourtour du camp était éclairé de grosses lampes à arc de chantier. Pour aller vite, je traversai un terrain crûment éclairé, debout, au pas. Je me vois encore atteignant le fossé. J'avais apprécié la profondeur de l'eau qui y coulait à une trentaine de centimètres. Malgré les bottes que j'avais achetées à un Russe, j'avais de la peine à me mouvoir dans ce fossé, dont les bords étaient de glaise durcie par le gel, s'effritant facilement et tombant dans l'eau avec un bruit qui me paraissait inquiétant.

« Je fis une centaine de mètres. J'arrivai alors

derrière les latrines, à l'endroit où le fossé passait sous les fils de fer, j'enlevai une palissade assez peu solide ; je passai le ventre dans l'eau sous les fils électrisés et j'atteignis les fils de fer extérieurs. Mais, chose imprévue, le fossé s'arrêtait là. J'essayai bien, avec un morceau de bois, de travailler pour passer sous ces fils de fer, mais ils s'enfonçaient profondément en terre, ce que j'ignorais, n'ayant pas assisté à la construction du nouveau camp. Ce travail, qui devait être stérile, je ne pouvais même le poursuivre que malaisément, une sentinelle ayant sa guérite à une quarantaine de mètres de là. J'étais forcé de surveiller ses allées et venues. Je n'étais favorisé que par ce fait que le mouvement était presque incessant dans les latrines. Le bruit des galoches sur le bois du baraquement masquait celui que faisaient les mottes gelées tombant dans l'eau.

« Comprenant qu'il était inutile d'insister, je me décidai à refaire, dans le fossé, le chemin en sens inverse, et à retourner à la baraque d'où j'étais parti.

« J'attendis là, grelottant, que le jour se levât. Par le premier prisonnier aperçu, je demandai des vêtements dans ma chambre,

où je repris ma place sans avoir éveillé les soupçons des Allemands. »

C'était manqué ! L'espoir de la liberté était retardé. Cette tentative, forcément connue des camarades, avait été discutée par eux. Quelques-uns l'avaient estimée absurde. D'autres s'accrochaient à l'illusion que la guerre ne pourrait pas durer longtemps encore. Le sergent Carré, impressionné par sa malechance, essaya de se résigner. Mais l'évasion heureuse d'un belge de sa « korporalschaft », un étudiant de Liége, raviva en lui la pensée de la fuite. Il comprit toutefois, qu'il devait réduire le plus possible, la part du hasard. Puis, il importait que, par la réflexion, par une volonté toujours tendue, il se mît dans l'état d'esprit nécessaire à la réussite. La mésaventure lui avait valu quelques sarcasmes. On avait, au camp, trouvé un mot pour désigner ceux qui n'avaient eu que des velléités de brusque départ : on les appelait « les faux-fuyants ». Il s'appliqua à ne

rien laisser deviner de ses projets, tout en ne cessant de les agiter, en se représentant fortement sa situation, une fois qu'il aurait franchi l'enceinte de fils de fer.

« Je pensai que, à ce moment, il me faudrait prendre la mentalité d'un patrouilleur ayant à remplir une mission en pays inconnu et présumé ennemi. « Lorsque je serai seul enpleine campagne allemande, me disais-je, il faudra bien que je me débrouille...»

Ainsi, par avance, imaginait-il tous les cas qui se pouvaient présenter. Puis, si rude que fût la vie qu'il menait en cette accablante détention, il s'habituait à s'endurcir encore contre toutes ces misères, à se tremper le cœur. « Il ne s'agit pas, se répétait-il, d'avoir une âme de vaincu ». Il pensait à ceux des siens qui se trouvaient encore parmi les combattants.

A la copie de la carte d'état-major qu'il possédait, il avait joint une petite boussole de porte-carte, qui lui avait été donnée par un adjudant. Il avait calculé que, pour

atteindre la frontière hollandaise il lui faudrait cinq jours au plus. Avec les provisions dont il disposait, quinze galettes de pain de guerre, provenant des colis envoyés par sa famille, cinq boîtes de conserves, trois boîtes de chocolat, une fiole d'alcool de menthe, il pourrait tenir ces cinq jours. De Münster à la frontière hollandaise, il y avait 60 kilomètres environ. En somme, selon ses provisions, le plan de son évasion présentait 50 p. 100 de chances au départ, 90 p. 100 pendant la route et 30 p. 100 au passage de la frontière. On voit que c'était bien froidement, maintenant, qu'il envisageait les périls à affronter.

Il n'ignorait pas, d'ailleurs, que le passage en Hollande serait rendu particulièrement difficile, du fait qu'il faudrait s'avancer au milieu des marais, car il n'y avait pas à songer, à ces heures décisives (s'il n'était pas arrêté au par avant) à prendre une route les traversant. Ce serait s'exposer à recevoir un coup de fusil. Mais on était au mois de juin ; les marais, peut-être, commence-

raient à s'assécher. Enfin, il s'inspirerait des circonstances. Un souvenir de ses lectures lui revenait à l'esprit, aussi. Il se rappelait le conte d'Edgard Poë, la *Lettre volée.* Les gens d'intelligence moyenne portent surtout leurs recherches sur les points difficiles à explorer, tandis qu'ils négligent les plus apparents. Qui sait si certaines éventualités ne se présenteraient pas où, d'après ce principe, il dérouterait mieux ceux qui le poursuivraient, en se cachant peu?

Une corvée travaillait au cimetière municipal de Münster. Il n'en était pas l'interprète titulaire, mais il lui arrivait de le remplacer. Ce tour de remplacement étant revenu, le sergent Carré décida de ne pas perdre l'occasion. C'était le 22 juin.

La matinée se passa sans incident. L'après-midi, la corvée se séparait en deux : des hommes allaient à la pépinière ; les autres arrosaient les pelouses du nouveau cimetière. C'était là ce qu'il fallait éviter, car il n'y aurait eu aucun moyen, en ce

terrain plat, d'échapper à une constante surveillance. Le sergent trouva un prétexte pour rester du côté de la pépinière.

Le sous-officier allemand de garde se préoccupait fort du passage de quelques jeunes femmes sur la route. En veine de confidences, ce lourd bellâtre confia même au prisonnier français qu'il attendait l'une d'elles : confidences reçues, comme on l'imagine, avec des semblants de compliments sur le pouvoir de séduction de ce conquérant.

A trois heures, Carré annonça à ses compagnons de la corvée qu'il allait gagner le large. Il était forcé de révéler au dernier moment, son projet, car il avait besoin qu'on fît le guet pour lui. Il se dirigea vers les feuillées, parmi les bosquets, et fit ses derniers préparatifs, arrachant le liséré jaune du pantalon de soldat belge, presque neuf, qu'il avait récemment « touché », abandonnant sa chéchia pour une casquette civile dont il s'était assuré la possession ; quant aux boutons de métal de sa veste,

il les avait déjà remplacés par des boutons d'os. Il n'était pas, assurément, en très brillant équipage, mais il n'avait plus, à première vue, une apparence militaire.

Au moment où il allait sauter par-dessus la clôture, il fut aperçu par un prisonnier. Celui-ci, extrêmement déprimé, laissa percer quelque aigreur :

— Si tu te sauves, dit-il au sergent, tu vas nous faire punir.

— Mon vieux, lui répondit le fugitif, si c'était toi qui fus à ma place, je t'assure que je me moquerais bien de la punition !

En de tels instants, il n'était pas disposé à la patience. Il passa outre à ces objections, mais cette sorte d'altercation eut des suites fâcheuses pour lui : elle lui fit oublier deux objets qui devaient lui être précieux, sa montre et une boîte d'allumettes.

Il se trouva en face d'un sentier encaissé entre le mur du cimetière et un champ de seigles très hauts. Il marcha jusqu'au bout du chemin, où il fut arrêté par le grillage du nouveau cimetière. Il chercha un passage, et en trouva un, mais il s'aperçut

bientôt qu'il allait du côté où ses camarades travaillaient à l'arrosage de la pelouse. Il ne put même les éviter. Quelques-uns le reconnurent, mais eurent la présence d'esprit de réprimer tout signe d'étonnement et de paraître absorbés dans leur tâche. La sentinelle le regarda bien d'une façon assez inquiétante, mais il eut raison de sa défiance en la saluant d'un « Mahlzeit », prononcé avec un accent de « platt deutsch » auquel il s'appliqua.

« Mon idée, dit-il, était de gagner du chemin le plus rapidement possible. Je croyais sortir du nouveau cimetière, mais l'allée tournait, et je tombai, à cent mètres de ma première rencontre, sur un groupe de marbriers posant une pierre tombale. Je répondis à quelques mots qu'ils m'adressèrent d'une façon un peu bourrue, pour les détourner de leurs velléités de sociabilité. Ce chemin conduisait à l'extrémité du cimetière. Heureusement, il y avait là des cyprès. Je me cachai derrière l'un d'eux, je me couchai à terre et je cherchai, de nouveau, une brèche. Finalement, je profitai

d'une dépression du terrain pour passer mes pieds sous le grillage, et je fis sauter ses attaches, en m'arc-boutant du dos et des talons. Je repris le paquet de mes provisions, enveloppés dans un numéro de *Münsterischer-Anzeiger*, et je me brossai autant que je le pus. Je suis blond, j'ai les yeux clairs ; je portais la moustache coupée à l'américaine, genre très répandu en Allemagne. Peut-être mon allure générale ne devait-elle pas trop attirer l'attention.

Au bout d'un kilomètre, sur une route dans la banlieue de Münster, ayant croisé quelques cyclistes et quelques piétons, j'avisai devant moi deux soldats qui se promenaient avec une Gretchen. Je ralentis ma marche, mais je les aurais forcément rattrapés si je n'eusse trouvé un chemin, sur ma droite; je le pris, je me heurtai bientôt à un vieux paysan qui m'interpella en patois du pays.

A la réflexion, je distinguai le sens de ses paroles :

« Tu vas à la maison? Il n'y a personne! » Ce chemin n'aboutissait donc qu'à une ferme. Je me glissai le long d'une haie et, passant de prairie en prairie sans rencontre, j'arrivai jusqu'à une nouvelle route. Je la suivis pen-

dant quelque temps. Mais j'avais compté qu'une heure se passerait avant que ma fuite fût signalée. J'imaginais la scène de la pépinière. D'abord, le sous-officier revenant de son rendez-vous, prêt à de nouvelles confidences... Ne m'apercevant pas, mon Westphalien s'enquérait de moi... On lui disait que j'étais aux feuillées... Au bout d'un quart d'heure, ne me voyant pas revenir, il me cherchait — et ne me trouvait pas... L'idée que j'aurais bien pu m'évader lui venait alors à l'esprit, et, très inquiet à la pensée des trois mois de prison qui l'attendraient, en ce cas, il se livrait à de plus sérieuses investigations... Fort penaud, il se décidait alors à rassembler les travailleurs et à courir prévenir le poste le plus voisin. Oui, tout ceci demanderait bien une heure, et cette heure était écoulée. Il était temps de se cacher dans les seigles. A peine y avais-je trouvé un abri provisoire que j'entendais, en effet, les sirènes des trois camps de Münster, donnant l'alarme. De ma cachette, je guettais la route : il me sembla qu'elle s'animait, et j'y vis passer des cyclistes et même des automobiles.

Au coucher du soleil, alors qu'une pluie fine tombait, je quittai les seigles pour gagner

un bois voisin. Puis, à la nuit, je me mis en marche. Je faillis, tout d'abord, tomber sur un soldat en patrouille, monté sur une bicyclette. Je demeurai immobile, et il passa sans m'apercevoir. Je pris soin, alors, de ne suivre que les bas-côtés de la route. J'arrivai jusqu'à un pont, sur une rivière assez importante — l'Ems, probablement — et, promptement, je me jetai encore dans les seigles, au bas de ce pont.

La pluie avait cessé. C'était une belle nuit d'été, tiède et parfumée, invitant les gens des fermes environnantes à sortir. Je les entendais causer entre eux, rire, chanter. Ma crainte était qu'il n'y eût un poste placé sur ce pont. Quand, après une attente qui me parut bien longue, le silence se fut fait, je grimpai sur la berge avec précaution, et je me livrai à une inspection minutieuse des environs... Le pont, décidément, n'était pas gardé...

Il ne le traversa, toutefois, qu'en étouffant ses pas, puis il accéléra son allure. A sa droite, dans le lointain, il apercevait encore les lumières du camp qu'il avait quitté. Il fit, cette nuit-là, une dizaine de kilomètres, en suivant la direction de

l'ouest. L'aube pointait quand il se trouva à la hauteur d'un des villages indiqués sur la carte. Il le dépassa, puis chercha un gîte dans les champs. Il s'y dissimula et s'y endormit vite, malgré l'humidité du sol.

Quand il se réveilla, il pouvait être neuf heures, à en juger par la position du soleil. Les champs fumaient, une buée s'élevait. La chaleur était étouffante. Il fut obligé de quitter son coin pour se réfugier dans un bois, où il ne put retrouver le sommeil. A peu de distance de lui, il entendait des jeunes gens, revenant probablement d'un conseil de révision, entonner à tue-tête le *Deutschland über alles*.

Ce jour-là, il déjeuna d'un biscuit, se nourrit, un peu plus tard, d'une boîte de conserves, garda un autre biscuit pour le soir. Mais la soif le torturait. N'ayant aucun récipient pour l'eau, il devait en être réduit, pendant ses étapes, à boire dans les fossés, dans les mares, et même dans les creux faits par les pas des chevaux.

Il recommençait à marcher le soir, vers

dix heures. Sa boussole s'était désorientée pendant un violent orage, et il se guidait sur l'étoile polaire. Aux premières lueurs de l'aurore, il cherchait une cachette. Il méditait les enseignements pratiques de la journée et étudiait sa carte. Puis il tâchait de dormir. Une fois, il eut une sorte d'hallucination ; un merle sifflait. Il lui semblait que ce qu'il sifflait, c'était : « Le Français est ici... on va le prendre?... »

Il se perdait fréquemment. Il lui fallait alors retourner en arrière, retrouver la bonne route, ne s'arrêter, au matin, que lorsqu'il était dans la bonne direction :

Dans cette période de ma vie, il me semble que j'ai été un somnambule, avec quelques éclairs de souvenirs nets, pourtant. Par exemple, je me rappelle avoir traversé une propriété, où les grands tilleuls embaumaient, après la pluie, où les sapins, également, sentaient la sève, et où je me suis dit : « Malgré tout, si je ne réussis pas, j'aurai fait de belles promenades nocturnes, dans l'impression de la liberté après l'esclavage.

Une nuit, il s'était engagé dans le village de Kœsfeld. Il y trouva soudain de l'animation ; on y fêtait la Saint-Jean, et, avant d'avoir pu l'éviter, il se rencontra face à face avec un feldwebel, qui portait sur les bras un enfant. La mise de l'évadé, après son séjour dans les seigles, était forcément assez désordonnée. Le feldwebel le regarda d'un œil soupçonneux, mais le sergent Carré s'appliqua à ne donner aucun signe d'émoi, il se hâta d'enfiler seulement une rue qui se présentait à sa droite. Continuant à marcher, il rejoignit une route sur laquelle il fit quelques kilomètres, mais il reconnut alors qu'elle le menait dans la direction nord. Cette nuit était à peu près perdue pour le rapprocher de son but.

Cependant, ces étapes, accomplies sans entraînement, le fatiguaient beaucoup. Ses souliers, durcis par l'eau, le blessaient. Ils s'étaient même déchirés, et il avait dû les réparer sommairement en se servant du poinçon de son couteau pour faire des trous où il passa ses lacets comme fils poissés.

Il avait pris, maintenant, un chemin forestier, indiqué sur sa carte, qui lui semblait interminable, dont il désespérait de voir la fin. Il pleuvait, ses vêtements étaient mouillés. Cet épuisement amenait chez lui de la surexcitation. Des légendes fantastiques lui revenaient à l'esprit. Il croyait voir des formes d'elfes, de lutins, de rois des aulnes se mouvoir dans les vagues du brouillard déplacées par le vent, et, tout en se rendant compte de l'absurdité de ces fantasmagories, il se sentait secoué par un frisson de terreur superstitieuse. Il lui paraissait qu'il n'atteindrait jamais le bout de cette immense allée, qui s'ouvrait devant lui pour se refermer derrière ses pas et que la terre même de l'Allemagne lui était ennemie et s'ingéniait à le tromper. D'autres fois, c'étaient les transes que lui causaient, alors qu'il se réfugiait dans les fourrés, des enfants, accompagnés de chiens.

Dans un village qu'il traversait, il se croisa avec un garde de nuit, qui fit le

geste de détacher de l'épaule le fusil porté à la bretelle, et qui l'interpella :

— Où allez-vous ? demanda le garde.

— Travailler, répondit laconiquement le sergent Carré.

Il se promit bien, après cette alerte, de contourner les localités habitées, mais les fermes étaient nombreuses, et il était bien forcé de les longer, à peu de distance, poursuivi par les aboiements des chiens.

La cinquième nuit de marche, il atteignit enfin Sudlohn. Sudlohn et Stadflohn sont deux villages, distants l'un de l'autre de quatre kilomètres sur une route parallèle à la frontière. Il trouva le sentier marqué sur sa carte. Il réfléchit. Il fallait d'abord reconnaître le poste de douaniers, évidemment voisin de l'endroit où il était arrivé, se renseigner sur l'emplacement des sentinelles. Puis il se décida, s'il n'y avait pas moyen d'agir autrement, à traverser la frontière, en plein midi, sans se hâter. Ce serait sans doute le meilleur moyen de se garer d'un coup de fusil, car, aperçu, il

pourrait être pris pour un Allemand. Sans doute, le passage était interdit, à moins de minutieuses formalités. On lui intimerait l'ordre de s'arrêter. Mais, à ce moment, il aurait gagné du temps et il n'aurait peut-être plus que quelques pas à faire. Il se pouvait, toutefois, en vertu d'instructions plus sévères, qu'on tirât sur lui sans avertissement. C'était un risque à courir.

Les circonstances le firent agir autrement.

Au fur et à mesure qu'il s'avançait, il vérifiait l'exactitude du détail des sentiers de sa carte. Une ferme, indiquée à mi-chemin entre la frontière et la route Stadflohn-Sudlohn, existait bien réellement. De là, il n'était plus qu'à deux kilomètres de la Hollande.

Mais, en ces parages, le territoire hollandais fait un saillant dont les trois directions sont O.-E., N.-S. et ensuite E.-O. Le danger était donc d'aborder un des flancs du saillant et de suivre la ligne sinueuse de la frontière, en risquant de sortir d'Allemagne et d'y rentrer plusieurs fois.

« Assez indécis, pris entre le désir d'une réussite immédiate et la crainte d'échouer, en m'écartant de mon plan, je marchai à pas lents à travers les marécages à demi asséchés, dont le sol élastique feutrait mes pas. J'entendais, sur la gauche, dans la direction sud-ouest, des aboiements de chiens qui s'éloignaient. J'arrivai ainsi jusqu'à une maison forestière, au delà de laquelle je suivis un sentier, qui me parut bientôt se diriger trop au nord. Je revins en arrière et pris un autre sentier me menant à travers bois. Je traversai une clairière : des abatis de grosses branches, barrant le chemin, me faisaient réfléchir. Quelqu'un guettait, sans doute. Un bruit soudain dans le feuillage m'immobilisa : ce n'était qu'un lapin déboulant.

Évaluant ma vitesse de marche et le temps écoulé depuis que je m'étais approché de la ferme, je pensai être bien près de la frontière. Toute ma décision me reprit. Ce sera l'affaire d'une demi-heure, me dis-je ; alors, je serai libre, ou tué. A un moment donné, je vis, coupant mon chemin, une barrière en fil de fer, puis, de nouveau, des abatis de branchages, puis un fossé se prolongeant dans le bois ;

derrière le fossé, encore des branchages accumulés et une barrière.

Assurément, une sentinelle allait surgir. Par quel hasard merveilleux, l'attention des gardes forestiers, qui devaient être tout proches, ne fut-elle pas éveillée ? A ce moment, le cœur du fugitif battait à tout rompre. Tant qu'il se fût promis de n'aller qu'à pas lents, une impulsion le fit courir de toutes ses forces, et il sauta par-dessus divers obstacles, dont un fossé boueux.

C'est alors qu'il aperçut, cachée à demi par la végétation, une borne sur laquelle se dessinaient les deux lions d'Orange, encadrant un écusson, portant un N. (Nederland) et une date, 1648. Il eut un instant de vertige. Était-il possible qu'il eût atteint le terme de son dur voyage? Il ne pouvait croire encore à ce bonheur, et, d'un pas précipité, il continua sa route. Mais c'était toujours la crainte de retomber sur le sol allemand.

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'il rencontra un hameau, aux maisons proprettes, et qu'une enseigne d'auberge, qui n'était plus en allemand, lui confirma qu'il avait réussi à gagner un sol hospitalier.

Il jeta un coup d'œil, par les fenêtres, dans l'intérieur de l'auberge : il aperçut une pièce dont les meubles étaient de bois rouge, luisants à force d'avoir été frottés, sur un carrelage soigneusement entretenu. Au mur était accroché un portrait de la reine Wilhelmine.

L'évadé fut saisi alors d'une telle émotion qu'il se sentit incapable de parler avant d'être un peu remis. Il se répétait seulement à lui-même, comme si toute autre pensée lui eût été fermée : — « Ça y est, mon vieux, ça y est ! » Il s'était assis sur un banc, devant l'auberge. La fenêtre, formant glace, lui renvoyait l'image d'un vagabond hâve et sordide, mais dont le visage rayonnait. Soulevant sa casquette, il s'amusa à saluer cette image.

Cependant, il éprouvait quelque honte de son accoutrement, se demandant quel accueil il pouvait espérer dans un tel costume, sur lequel s'était collée la boue, et il hésitait à se présenter. Deux cyclistes passèrent, qui, en l'apercevant, descendirent de leur machine et s'approchèrent de lui, l'interrogeant en hollandais.

— Je ne parle qu'allemand, répondit le sergent.

— Êtes-vous donc Allemand? reprit un des deux passants.

La liberté était chose trop nouvelle pour celui qui venait d'échapper à la plus pénible détention, pour qu'il n'eût pas encore un peu de défiance.

Il ne répondit pas.

L'homme qui venait de lui parler eut alors un sourire.

— Français?

— Oui, fit le sergent Carré, ne pouvant plus garder le silence.

— Oh !... ami !...

Les deux Hollandais lui témoignèrent

aussitôt une cordialité dont il fut singulièrement touché, lui qui, pendant des mois, n'avait entendu que des menaces. Ils le firent entrer à l'auberge, où il fit, dit-il, « le plus fier repas de sa vie ». Puis, après l'avoir forcé à accepter d'autres chaussures, on lui prêta une bicyclette pour se rendre à Winterswjyok. Les cyclistes le guidèrent et l'accompagnèrent jusqu'à la petite ville. C'était un dimanche. Bientôt, on sut qui il était, et il fut escorté d'un cortège sympathique. A Winterswjyck, il apprit que trois camarades s'étaient évadés en même temps que lui, mais étaient arrivés en Hollande en l'abordant plus au sud. Il les rencontra au bout de quelques instants, et c'est avec eux qu'il partit, — plein de gratitude pour l'accueil qui lui avait été fait, — par le train se d rigeant vers Rotterdam.

Après avoir été habillé et pourvu de ce qui lui manquait — c'est-à-dire de tout — par les soins du consul de France, il s'embarqua à Flessingue, le 30 juin. Le lendemain soir, il était en Angleterre, à Tilbury,

d'où il gagnait Folkestone. Le 2 juillet, avec une grande émotion, il mettait, à Boulogne, le pied sur le sol français.

— Je fus heureux, dit en souriant le sergent, devenu lieutenant, servant aujourd'hui au Maroc, de constater que rien n'était changé dans la meilleure des administrations, car, à Boulogne, on ne sut ce qu'on devait faire de moi. L'éloignement des dépôts de tirailleurs paraissait faire hésiter les autorités.

A tout hasard, il demanda à être expédié au dépôt des zouaves de Saint-Denis, et la solution qu'il proposait fut accueillie avec une sorte de soulagement, comme si une grosse difficulté venait d'être tranchée. A Paris, il se rendit à la Place, et, pendant la permission qui lui était due, alla donner à leurs parents des nouvelles de quelques-uns de ses compagnons de captivité. Puis il rejoignit Mostaganem. Il y avait un an qu'il en était parti. En cette année, que de péripéties il avait traversées !

IX

L'ASPIRANT SARION

Blessé à Cumières le 29 mai 1916, l'aspirant Léon Sarion, du 155e régiment d'infanterie, tomba entre les mains de l'ennemi. Il fut envoyé à Ittligen, près d'Heidelberg, A peine rétabli, il ne rêva plus que d'une évasion.

Les prisonniers étaient logés dans une ancienne école, transformée en une sorte de forteresse, hérissée de défenses extérieures. A la vérité, ils n'étaient pas traités en soldats victimes de la fortune des armes, mais en détenus, soumis aux plus brutales rigueurs.

L'aspirant Sarion employa un mois à

préparer sa fuite, recueillant tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles, se privant pour mettre de côté quelques provisions, dressant lui-même une carte qui lui faisait constater à quelle longue distance il était de la frontière suisse. Il ne s'agissait guère moins, en effet, de 200 kilomètres. Il n'hésitait pas, cependant, à courir sa chance.

Dans la nuit du 23 au 24 août, il chercha à mettre son projet à exécution. Il parvint à descendre de l'étage où il couchait sans être aperçu, et il s'attaqua à la serrure d'une lourde porte, pour la forcer. Une ronde inopinée le dérangea dans son travail, qu'il avait d'ailleurs reconnu impossible à mener à bien, avec les faibles moyens dont il disposait. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'il évita d'être surpris.

Ce premier échec ne le découragea pas. Dans son désir exaspéré de fuir, ce fut dès le lendemain même qu'il renouvela sa tentative, d'une façon hasardeuse. Il s'était ouvert de son dessein à un autre prison-

nier. Les portes, étant décidément trop solidement verrouillées, tous deux descendirent du toit, auquel ils avaient accédé en pratiquant une brèche, en se servant d'une corde. Puis, trompant la surveillance des sentinelles, escaladant les murs, ils purent gagner la campagne.

Ils respirèrent. Mais quelle liberté préca're c'était encore ! Et, de quelque détermination qu'ils fussent animés, ils ne pouvaient pas ne pas songer à l'éloignement du pays où était le salut.

Ils avaient établi leur itinéraire, qui devait longer les limites du grand-duché de Bade et du Wurtemberg. Il leur fallait se diriger vers Sensheim, Epingen, tourner la ville industrielle de Pforzeim, baignée par ses trois rivières, puis, de là, s'aiguiller sur Frendenstatt, en plein massif montagneux, sur Villinger, Loffinger, Boundorf et, en appuyant plus à l'est encore, sur Stuhangen. C'était, dans une partie de la route, une contrée très peuplée et il importait d'éviter les agglomérations. Après,

c'était la Forêt Noire, les obstacles de nombreux cours d'eau dont on ne pouvait aborder les ponts, un terrain très accidenté.

Dès leurs premiers pas dans la nuit, la pluie se mit à tomber violemment. Elle ne devait guère cesser pendant le rude voyage de l'aspirant Sarion.

Dès le 28, en effet, il le continua seul. Le 27, malgré les précautions qu'ils employaient, les deux Français furent aperçus. L'alarme fut donnée, et, le lendemain, à Herren-Alle, ils étaient arrêtés par les soldats lancés à leur poursuite. Le camarade de Sarion ne put leur échapper et fut repris. L'aspirant parvint à se dégager, par une manœuvre hardie et se jeta dans la forêt, où il réussit à se cacher.

Mais il était signalé, et des forces policières avaient été mises en mouvement pour le retrouver. Ainsi n'avait-il pas seulement à lutter contre les difficultés du chemin, dans les conditions où il accomplissait ses étapes ; il était littéralement traqué, et, bien qu'il fût accablé de

fatigue, il n'osait prendre un instant de repos. Pendant quatre jours il fut ainsi suivi de près, harcelé, pourchassé et, de quelques stratagèmes qu'il usât, faisant de longs détours qui l'écartaient de son but, rejoint, quelquefois. C'était alors par des courses désespérées, par des bonds audacieux sur des rochers ou des torrents qu'il parvenait à se soustraire à ses adversaires. Ce fut une lutte où il montra une rare énergie, une extraordinaire constance.

Mais il était épuisé, et le problème de son alimentation devenait de plus en plus angoissant, dans cette nécessité où il était de s'engager dans des régions désertes. Il y avait longtemps qu'il n'avait plus rien du peu qu'il avait emporté. L'aspirant Sarion se demande aujourd'hui comment il a vécu pendant cette période et par quelles étranges nourritures il essaya d'apaiser sa faim.

Le 5 septembre, il était à bout de forces et, grelottant de fièvre, il s'était étendu sur le sol. Sa volonté ne l'avait pas aban-

donné, mais c'était une lassitude telle qu'il ne pouvait plus faire un pas.

Soudain, il vit trois hommes qui venaient de son côté. Il se redressa, par un effort nerveux. Mais les hommes, qui l'avaient aperçu, parurent eux-mêmes inquiets de cette rencontre... Cependant, après s'être consultés, ils se dirigèrent vers lui... C'étaient trois évadés de Fribourg-en-Brisgau.

Ils avaient eu moins de vicissitudes que lui. Ils possédaient encore quelques vivres, qu'ils partagèrent avec ce compatriote que le sort mettait sur le même chemin qu'eux. Ils le ranimèrent, et ils reconnurent bientôt que ses avis devaient être précieux. Sarion fit, en effet, prévaloir celui qui consistait à trouver et à suivre, à distance, la ligne de chemin de fer longeant la Witach, rivière torrentueuse qui, pendant quelques kilomètres, établit la frontière entre le grand-duché de Bade et la Suisse. Mais il fallait redoubler de prudence, aux approches de cette frontière, bien gardée.

Après deux nuits encore de marche, pen-

dant lesquelles on ne s'était avancé que lentement, pour éviter tous les pièges, on allait l'atteindre. Une circonstance malencontreuse faillit, au dernier moment, faire avorter tant d'efforts. En franchissant le talus de la voie, un des fugitifs, un chasseur à pied du 4e bataillon, heurta des fils de fer, qu'il n'avait pu remarquer. Ces fils de fer étaient garnis de sonnettes. L'éveil était donné. Des postes allemands, dissimulés, des soldats surgirent promptement. Des fusées éclairantes s'élevèrent, des coups de feu retentirent.

— Au petit bonheur! dit l'aspirant à ses camarades, il vaut mieux se noyer que de retomber dans les mains des Boches.

Et, donnant l'exemple, il se jeta dans le torrent de la Witach. En courant de nouveaux dangers, tous parvinrent à mettre le pied sur la rive suisse, se hâtant encore de gagner au large. Ils arrivèrent à Schaffouse, où ils furent amicalement recueillis.

Le périlleux voyage de l'aspirant Sarion avait duré quatorze jours.

X

DE L'AISNE A LA HOLLANDE

Le caporal-brancardier Joseph Cormégan, du 205e régiment d'infanterie, se trouva cerné, le 1er septembre 1914, à Bruyères-Montbérault, dans l'Aisne. Conduit à Laon, il fut employé à soigner des blessés. Le 25, il fut brusquement retiré des ambulances et mêlé à des prisonniers contraints à charger des obus dans des wagons.

Cormégan protesta, puisqu'il appartenait au service sanitaire. Il fut éconduit rudement. Quelques jours plus tard, les circonstances firent, cependant, qu'on eut besoin de lui. Il fut envoyé à Bruyères pour y aller chercher des blessés français.

Il avait vu le cas que faisait l'ennemi des conventions internationales. Il douta de son rapatriement et il estima qu'il valait mieux qu'il tentât par lui-même de recouvrer sa liberté.

Il trouva le moyen de fausser compagnie aux soldats qui l'escortaient, et il se cacha dans les bois, où il resta deux jours.

Il se dirigea enfin vers un village dont il a gardé un mauvais et un bon souvenir.

— Tout le long de mon dur voyage, dit-il, il en a été de même. Je n'ai pas toujours été bien reçu par ceux à qui je demandais quelques secours. Par contre, d'autres se sont courageusement exposés pour moi. Pour certains, en ma qualité d'évadé, j'étais quelque chose comme un pestiféré... Les règlements militaires allemands, en pays envahi, sont implacables... On n'a pas affaire qu'à des héros... Tout compte fait, cependant, ce sont des braves gens qui dominent.

Le mauvais souvenir, ce fut le refus du premier habitant auquel il s'adressa de lui procurer des vêtements civils. L'homme

ne tenait pas à se compromettre éventuellement.

Mais une femme, dont le mari était soldat, n'hésita pas, elle, à venir en aide à ce compatriote en danger. Elle l'assista de tout son pouvoir. Elle lui fit don d'un costume en velours à côtes, et elle s'employa elle-même à détruire l'uniforme et à en cacher les lambeaux. Après l'avoir réconforté, elle lui indiqua les chemins qui avaient chance d'être les plus sûrs.

Cormégan gagna Marle. Là, il reçut l'hospitalité dans une ferme, chez de bons Français. A la vérité, il s'était sauvé sans avoir un plan arrêté. Il fallait maintenant étudier les possibilités de salut. Un examen attentif de sa situation lui montra les obstacles auxquels il allait se heurter. Si longue que fût la distance et si téméraire que fût ce projet, il n'y avait pas d'autre moyen de revenir en France que d'atteindre d'abord la Hollande. Mais passer à travers les Allemands, occupant notre Nord et la Belgique, était une entreprise qui ressem-

blait à un défi. Il était certain de rencontres périlleuses. Mais que faire, à présent, sinon tenter l'aventure?

De Marle, il alla, avec mille précautions, à La Capelle, où il fut encore hébergé. Cependant, les mesures prises par les envahisseurs se manifestaient de plus en plus rigoureuses. Cormégan ne voulut pas que son hôte expiât sa générosité. Bien qu'on cherchât à le retenir, ce fut de lui-même qu'il partit.

Il se rendit à La Bouteille, à six kilomètres de Vervins. Mais il n'y put rester longtemps; sa présence n'était pas passée inaperçue. Le maire de ce bourg vint le trouver, et non sans quelque embarras, avec quelques circonlocutions d'abord, lui représenta que si les Allemands apprenaient qu'on le cachait, ils ne manqueraient pas de punir durement la commune... C'était sans doute une chose bien triste que de ne pouvoir lui offrir un abri.... Cormégan devait comprendre, toutefois, que l'intérêt général devait primer un intérêt particulier.

— C'est-à-dire, fit Cormégan, que vous aimez mieux que j'aille me faire pendre ailleurs, et sans désagrément pour vous... C'est bien, je ne prétends pas m'imposer.

Ce refuge provisoire qui ne lui avait pas été accordé à La Capelle, il le chercha au Nouvion.

— Les bonnes surprises suivaient les autres, conte-t-il, en évoquant son odyssée.

Au Nouvion, il trouva assistance, bien qu'il eût révélé son identité véritable. Une autre étape le mena au Cateau. Il espérait se perdre plus facilement au milieu de cette ville d'une dizaine de mille d'habitants, mais l'autorité militaire allemande y était particulièrement vigilante. Un méticuleux espionnage y était exercé. Cormégan jugea prudent, ayant constaté qu'il avait déjà été remarqué, de battre en retraite sur Le Nouvion.

Il y put demeurer vingt-cinq jours, s'employant à des travaux, réunissant quelques ressources pour continuer sa marche hasardeuse.

— Ça allait trop bien, dit-il... Je ne veux pas savoir par qui... à quoi bon?... le fait est que je fus dénoncé à la mairie... Que voulez-vous ! Le joug boche est terrible à subir... Il faut comprendre l'état d'esprit de quelques-uns de ceux qui vivent sous un régime de terreur. Comme le maire de La Bouteille, celui du Nouvion m'admonesta, parlant des représailles qui pouvaient menacer ses administrés. Bref, il m'invita nettement à quitter au plus vite le pays... Soit ! Mais où aller?... C'est encore une femme, plus brave que d'autres, qui me tira d'embarras, trouvant, par son exemple, d'heureuses complicités... Quand je vous assure qu'il y a toujours de bonnes gens partout !... « On ne peut pourtant pas le laisser prendre, » fit-elle... Et elle s'entendit avec un habitant, réquisitionné pour conduire cinq voitures à Valenciennes... Je fus désigné comme le convoyeur de l'une d'elles, muni, par les soins de mon « patron », d'un laissez-passer allemand... Ça, par exemple, c'était plus que je n'eusse osé espérer ! Je pouvais

marcher la tête haute... Je n'avais plus besoin de me terrer à la moindre alerte... Il fallut bien subir, en chemin, la grossièreté des Allemands qui vérifiaient nos papiers, mais nous étions en règle, et j'avais fait provision de patience.

On arrive à Valenciennes. Cormégan en attendant qu'il puisse aller plus avant, trouve un gîte chez un serrurier, ayant deviné à qui il a affaire. Il se confie peu à peu à lui, et quand il lui révèle sa situation, le serrurier lui répond simplement :

— Je me doutais bien de quelque chose comme cela... Restez ici aussi longtemps que vous voudrez...

Mais la kommandantur ordonne, sous le prétexte d'une visite médicale, le rassemblement de tous les habitants, quartier par quartier, à des heures déterminées pour chacun de ces groupements. C'est à la cathédrale qu'ils doivent se rendre. Des précautions sont prises pour que personne n'échappe à ce contrôle. Cormégan doit donc se présenter, lui aussi. Il prend le nom

de Léon Cossard et se donne comme employé de chemin de fer, expliquant la perte de ses papiers par les circonstances. Il conte avec assurance l'histoire qu'il a forgée ; il donne des détails, qui ont un semblant de précision, sur les raisons prétendues de sa présence à Valenciennes. Il va passer, quand ses réponses aux dernières questions qui lui sont posées (il ignore, naturellement, tout ce qui se déroule dans les régions dont il dit être venu) le rendent suspèct au commissaire allemand.

Il est arrêté, sous le prétexte de la nécessité de vérifier ses déclarations et envoyé, entre deux gendarmes, à Bruxelles, où il est emprisonné. Ce à quoi il pense, malgré tout, c'est que les Allemands, par deux fois (bien que pour la seconde, les conditions aient été assez désagréables) l'ont rapproché de son but. Il aurait difficilement atteint Bruxelles, et l'y voici. Il est vrai qu'il y est entre quatre murs, et que, présentement, il ne paraît pas beaucoup

plus avancé. Mais ne faut-il pas compter sur un heureux hasard?

Cet heureux hasard se produit au bout de deux mois. Un ordre arrive, un jour : le soi-disant Léon Cossard, doit être reconduit à Valenciennes. Au moment où, ayant feint la plus grande docilité, il arrive à la gare, il parvient à détourner l'attention de ses gardiens et profite de cet instant pour s'échapper. C'est un acte d'audace qui a peu de chances de le mener loin. Cormégan réussit pourtant, son sang-froid aidant, à se tirer d'affaire. En prison, il a recueilli certaines indications précieuses sur l'assistance donnée à des prisonniers français évadés par des Belges particulièrement courageux.

Jouant le tout pour le tout (car il se peut, depuis le temps que cet espoir lui a été donné, que la police allemande ait été prévenue et ait sévi) il se dirige vers la maison où il attend du secours. Des preuves de ce qu'il confie, il n'en peut pas offrir, mais sa véracité, dans le récit qu'il fait de ses aventures,

paraît certaine. On le cache, d'abord ; on facilite son passage dans la province du Limbourg, où on le met en rapport avec des guides sûrs. Cette dernière partie du voyage comporte de nombreux incidents, des heures dramatiques, où il semble que la partie soit perdue. Dix fois, il est sur le point d'être repris. Pourtant, il échappe à tous les pièges..

En mars 1915, il atteint enfin le sol hollandais. Il est libre.

XI

LES SOUVENIRS DU SERGENT FORETS

Cernée, après avoir épuisé toutes ses munitions, dans une défense désespérée, une section (ou, plutôt, ce qui restait de cette section) du 5e régiment d'infanterie, auquel appartenait le sergent Forets, tomba entre les mains de l'ennemi. Les prisonniers furent dirigés sur le fort de Douaumont. C'était le 1er juin 1916, en une période critique de la résistance de Verdun. La rage dans le cœur, ils purent voir se poursuivre l'attaque allemande.

— Eh bien ! dit au sergent un de ses camarades, en pansant sommairement une blessure, nous voilà « faits » !... C'était bien

la peine de se battre pendant dix heures !

— Oui, répliqua Forets, nous sommes pris, mais qui sait si c'est pour longtemps ?...

Dès ce premier moment, il avait rêvé de s'échapper, de tenter de rejoindre les lignes françaises, dans le temps même que les captifs seraient envoyés à l'arrière. Il avait compté sur quelque confusion. Mais il y avait à traverser une zone battue par les obus, et l'ordre fut donné aux Français de quitter le fort par groupes de dix, pour se grouper ensuite en un seul détachement. La fuite était impossible.

— Eh bien ! grommela Forets, quand il fut arrivé à Juberey, ce sera pour plus tard !

De Juberey, le détachement fut expédié à Stenay, où il y avait encore quelques civils. Ceux-ci, trouvant le moyen de s'approcher des prisonniers, les interrogeaient anxieusement. Douloureux échange de paroles entre compatriotes, les uns séparés depuis deux ans de la patrie, les autres allant vers l'exil !

A Stenay, où ils furent logés dans une caserne, Forets et ses compagnons rencontrèrent des Russes, employés par les Allemands à des travaux.

Puis ce fut le départ pour l'Allemagne, un voyage de quatre jours dans des wagons à bestiaux, presque sans nourriture, et l'installation au camp de Darmstadt.

— Vous n'avez pas de chance, firent les occupants du camp en voyant débarquer ces nouveaux camarades. C'est, ici, la pire des misères !

Ils n'exagéraient pas. La ruée des gamelles, pour obtenir une soupe parcimonieusement faite d'orge, de maïs et de betteraves dont on avait déjà extrait le suc, attestaient la faim, la faim lancinante, la faim perpétuelle.

Les caractères se ressentaient de ces privations. Le « cafard » régnait au camp de Darmstadt. Les visages se creusaient. Les conversations étaient rares ou mornes et se résumaient par cette expression mélancoliquement pittoresque : « Ce qu'on se la

pile ! » L'ennui, la tristesse, l'épuisement avaient métamorphosé ces hommes jeunes, naguère vigoureux et déterminés, contraints, maintenant, à d'abrutissants travaux.

Le sergent Forets essayait de réagir contre ce découragement, mais il le subissait. Ce fut ce qui aurait pu lui ôter tout espoir, cependant, qui lui rendit sa force de volonté.

Des prisonniers avaient cherché à s'évader, en septembre, et ils venaient d'être ramenés au camp, après de cruelles mésaventures, dont ils firent le récit.

— Qui sait, si, en m'y prenant mieux qu'eux, pensa Forets, je ne serais pas plus heureux?

Peu de temps après, il fut transféré au camp de Tauberbis-Schofsheim, établi sur une colline, et dont l'aspect lui parut un peu moins rébarbatif que celui de Darmstadt. Là, du moins, les yeux pouvaient se porter sur un assez large horizon. Puis quelques vivres arrivèrent de France. Mais

la discipline demeurait brutale et humiliante, et c'était toujours la captivité.

Octobre était venu. La saison était trop avancée pour qu'une tentative de fuite eût alors quelques chances de succès. Forets résolut de faire ses préparatifs pendant l'hiver, pour partir au printemps. Il s'agissait, d'ailleurs, pour lui, de se procurer des objets indispensables.

En d'autres camps, des prisonniers étaient parvenus à avoir une carte de la région, ou en copier une. Là, il n'y en avait point de cachée. Eh bien, le jeune sergent en ferait venir une. Mais comment?

Il se souvint que, dans le tiroir d'une commode, chez ses parents, se trouvait, dans une chemise de carton rouge, une carte semblable à celle dont il avait besoin. Il s'ingénia à la demander de façon à ce que la censure allemande ne vit rien de suspect dans son désir.

Il écrivit pour qu'on lui envoyât « la photographie » laissée par lui dans un carton rouge, en spécifiant minutieusement

l'endroit où on la rencontrerait. Il priait en même temps qu'on lui expédiât les engins nécessaires pour l'agrandissement de cette photographie : ce serait, disait-il, une distraction pour lui.

Il ne doutait pas qu'on ne comprît ce qu'il réclamait. Mais il fallait encore indiquer les moyens de lui faire parvenir la carte. Alors, il exprima, en même temps, un autre désir : il voulait des pantoufles. « Seulement, ajoutait-il, en feignant un grand souci d'économie, le feutre étant cher, il me semble que vous pourriez employer du carton ; cela reviendrait à peu près au même. Du carton rouge, de préférence. »

Les parents apprirent ainsi les projets d'évasion de leur fils. Ils s'appliquèrent à insérer les fragments utiles de la carte entre deux feuilles de carton. Bien qu'un peu effrayés des dangers que Pierre Forets s'apprêtait à affronter, ils avaient suivi ses instructions.

Au bout de quelque temps, les pantoufles

truquées arrivèrent. Le feldwebel qui examina les colis retourna celui-là en tous sens, l'approcha même de son oreille, mais le papier qui en faisait l'intérêt était bien fixé, et rien d'insolite ne fut remarqué.

Quant à la boussole, implicitement sollicitée, les expéditeurs n'avaient pas trouvé de moyen de la dissimuler suffisamment. Mais un hasard permit au prisonnier d'en faire acheter une, avec les précautions requises.

Les visites dans les bagages étaient fréquentes; ces brusques investigations avaient fait imaginer des cachettes : dans la toiture, sous les planches, voire dans un paquet de riz. Ce fut dans une des planches de soutien d'une mallette, habilement creusée, que Forets céla la carte et la boussole. Il y joignit quelques billets de monnaie allemande.

Il possédait donc le principal. Maintenant, il songeait à s'associer un camarade, décidé comme lui. Il tâta un compagnon de captivité, qu'il savait d'humeur résolue.

Celui-ci accepta de courir tous les risques, et il désigna un autre candidat à la liberté, dont il était sûr.

Tous les trois, remuant dès lors une foule d'idées qui, souvent, à la réflexion, leur apparaissaient peu pratiques, mais ne cessant de combiner des plans, ils ne s'entretenaient plus que de l'heureuse occasion à faire naître. En tout cas, ils commençaient à réserver des provisions. Ils avaient dressé une liste de tout ce qui leur serait nécessaire. Cette liste, qui prévoyait de l'alcool solidifié, du fil, des aiguilles, des lacets, de la teinture d'iode, un paquet de pansement, des chaussures de rechange, une lampe électrique dut, quand l'heure vint de la réalisation du projet, être bien réduite.

Le départ du camp présentait des difficultés insurmontables. Forets et ses amis s'avisèrent de se faire envoyer en équipe agricole dans un village voisin. Ils savaient que les travailleurs étaient logés au rez-de-chaussée d'une maison. Cela ne signifiait

pas, sans doute, qu'il n'y eût qu'à ouvrir la porte pour s'en aller, mais ce pouvait être un obstacle de moins.

Leur requête fut admise. Au moment de la visite des bagages, ils avaient glissé la carte dans l'intérieur d'une glace et la boussole dans un morceau de lard...

Mêlés à l'équipe, ils laissèrent percer leurs intentions, qui furent accueillies assez ironiquement. Combien d'autres avaient fait ce même rêve, et avaient dû y renoncer! La distance était trop grande pour qu'on pût atteindre la frontière suisse... S'ils parvenaient à fausser compagnie à ceux qui formaient le kommando, on les verrait bientôt revenir penauds, pour subir de dures punitions... Mais ce tableau des déceptions qui lèur étaient prédites ne les découragea pas. Au demeurant, un autre camarade qui ne partageait point ce pessimisme, leur demanda de se joindre à eux.

Ils étaient donc quatre, désormais, Forets, le sergent Bereni, Leyre et Dupré.

Mais des précautions sévères étaient prises contre les velléités de fuite des prisonniers. On allait jusqu'à leur retirer, le soir, leur pantalon et leurs souliers. Il leur fallut donc, tout d'abord, ruser pour dissimuler leurs vêtements de rechange, enfouis sous le plancher. Ils avaient fixé leur départ à la première quinzaine d'avril 1917, car ils avaient été prévenus que, après le 15, les envois de colis cesseraient pendant trois semaines. Mais Bereni, qui marchait presque nu-pieds, attendait des chaussures. Elles tardaient à venir. La période de suppression des colis arriva. Force fut donc de remettre la tentative. Un des inconvénients de ce délai fut la nécessité d'avoir recours aux vivres réservés pour le voyage.

On était maintenant au 20 mai. Bereni était toujours sans souliers et se désolait. On ne pouvait plus guère différer, cependant, en raison du moment favorable. Dans un sentiment de solidarité remarquable en de telles circonstances, les quatre prison-

niers convinrent que, tout étant mis en commun, le sort indiquerait celui qui ne partirait pas. Cette résolution fut rendue inutile, cependant. Le 21 mai, Bereni recevait ses souliers, et, le soir venu, le sous-officier allemand ne les lui retirait pas, lui permettant de les essayer.

— Eh bien ! ne tardons plus ! dit Forets.

Et l'évasion fut décidée pour la nuit même. Elle avait été préparée dans ses détails, depuis longtemps. Le seul moyen auquel on avait pu songer avait été de se glisser au dehors par l'étroite lucarne des latrines, dont les barreaux avaient été préalablement ébranlés. Une dernière pression suffirait à les faire tomber. Cette lucarne donnait sur un petit jardin soigneusement clôturé.

Les associés dans la difficile entreprise qui allait être tentée, retirèrent de la cachette où ils les avaient serrés, les vêtements et les chaussures qu'ils s'étaient procurés, s'habillèrent, puis, s'enroulant dans une couverture, feignirent de dormir au-

moment de la contre-visite habituelle.

— Au travail ! firent-ils, quand elle eut été passée.

Les barreaux cédèrent moins vite qu'ils n'avaient pensé, et ils s'inquiétèrent du bruit qu'ils étaient obligés de faire. Mais il n'y eut pas, de ce fait, d'incident et ils purent, en s'aplatissant, franchir successivement cette même ouverture. La barrière de fils de fer, qu'ils n'avaient jamais pu voir de près, plus haute qu'il ne semblait, fut aussi malaisée à escalader.

Enfin, après quelques détours, ils se trouvaient dans la campagne. Ils descendaient un ravin planté de vignes et gagnaient une route qui les menait au village de Möckmull, cherchaient assez longtemps un pont pour franchir la rivière qui alimentait des moulins, traversaient une ligne de chemin de fer et piquaient vers le sud. Ils s'arrêtaient le matin dans un petit bois. Marcher la nuit, se cacher le jour, c'est le système de tous les évadés.

Cette première nuit s'était bien passée.

Elle leur donnait bon espoir. Le soir, à dix heures, après que chacun d'eux se fut coupé dans le bois un solide bâton, ils se remettaient en chemin. Ils rencontraient bientôt un village où quelques maisons étaient encore éclairées. Ils se firent aussi silencieux que possible, en s'espaçant, se regroupant à l'entrée d'un petit pont. Ils allaient s'y engager quand ils aperçurent un homme, assis sur une pierre, qui fumait sa pipe. Il se leva à leur approche et les interpella. Les fugitifs étaient trop avancés pour prendre un autre parti que de se risquer sur ce pont, en courant. Ils entendirent des appels : l'homme, évidemment, donnait l'alarme. Mais, en précipitant leur allure, ils se pensèrent hors d'atteinte.

Le petit jour les trouva en pays de plaine. Pas de bois à l'horizon. Il leur fallut donc poursuivre leur chemin en pleine lumière, à la recherche de quelque accident de terrain qui leur offrirait un abri. Ce fut une matinée d'anxiété. Leur uniforme, qu'ils n'avaient guère pu modifier, les eût

de suite trahis. Ils ne découvrirent, à la fin, qu'un mince bouquet d'arbres sous lesquels ils se blottirent, alarmés, fréquemment, par des allées et venues de paysans. Il leur fut impossible de se reposer un instant. D'ailleurs, ils souffraient de la soif, qui fut, pendant tout leur voyage, leur tourment.

C'était, maintenant, la troisième nuit de marche. La boussole était un article de camelote allemande, un jouet plus qu'un instrument, et on ne pouvait s'y fier. Ils ne se guidaient qu'aux étoiles. Ils avaient projeté de contourner Veinsberg, mais ils furent obligés de se faufiler le long des maisons. Des habitants attardés, étonnés de leur manœuvre, voulurent leur barrer la rue. Là encore, ils forcèrent le passage avec une décision qui était leur seul moyen de salut.

Arrivés à trois kilomètres de Mundelsheim, ils trouvèrent, cette fois, un bois épais où ils purent dormir avec moins de risques d'être inquiétés. Forets y cueillit

des muguets qu'il plaça entre deux feuilles d'un carnet avec cette mention : « Cueilli le 25 mai, en liberté provisoire ».

La nuit suivante fut dure, à travers un terrain accidenté, occasionnant des chutes perpétuelles, et c'était toujours la soif, insuffisamment assouvie par un peu d'eau de pluie. Un accident arriva, qui devait être sensible aux évadés. En tombant, le sergent Bereni cassa sa montre.

— Ça va bien ! s'écrièrent-ils avec dépit, après la boussole, la montre ! Et quoi, maintenant ?

L'accident fut, il est vrai, compensé par une trouvaille, celle d'une bouteille, qui devait être particulièrement précieuse pour pouvoir emporter une provision d'eau.

Vingt-quatre heures assez calmes. Mais, dans la nuit du 26 au 27 mai, les rencontres se succèdent. Les quatre camarades doivent s'éparpiller, se perdent, ne se retrouvent que difficilement, et quand le jour vient, aucun abri. Ils en sont réduits à se coucher dans un champ de groseilliers. Chacun

d'eux doit veiller à son tour. Vers neuf heures du matin, Dupré cherche à réveiller ses compagnons. Ceux-ci sont si las qu'il a toutes les peines du monde à les tirer de leur torpeur : un danger presse, cependant. Un civil a aperçu les Français, a examiné leur pitoyable costume, dont les loques rappellent pourtant un uniforme et s'est éloigné en hâte dans la direction du village.

— Il va revenir avec du renfort. Il faut filer !

— C'est commode ! lui répond-on. Nous sommes en terrain plat !

— Nous n'avons pas de temps à perdre en discussion, insiste Forets. On verra après ce qu'il faudra faire. Mais il n'y a, tout d'abord, qu'à déguerpir.

Les fugitifs se jettent sur une route, dans une direction opposée à celle qu'a pris l'homme et courent devant eux jusqu'à l'essoufflement. Ils se dissimulent alors dans des taillis, puisqu'ils ne rencontrent pas un meilleur asile. Ils s'aperçoivent que, en quittant le champ de groseilliers, ils ont

oublié quelques objets dont la perte va être grave pour eux, mais que faire?

Ils se pensent cachés, malgré tout, lorsque, au bout de quelques deux heures, ils entendent près d'eux des coups de sifflet. Ce sont des enfants, ayant pris part à la chasse à l'homme qui s'est poursuivie, après que l'alerte a été donnée. Ils avertissent qu'ils sont sur la bonne piste.

Il faut donc encore une fois se sauver. Ils se précipitent à travers des vignes, s'y enchevêtrent, et ne peuvent user de vitesse que lorsqu'ils aperçoivent un petit chemin, où ils s'engagent éperdument Des coups de feu sont tirés sur eux. Des balles sifflent à leurs oreilles, mais ne les atteignent pas.

Enfin, voici un bois, s'offrant comme un refuge. Ils s'y enfoncent et tombent sur la terre à bout de souffle. Moins d'une heure plus tard, de nouveaux coups de sifflet. A-t-on pu suivre leurs traces? Mais ils sont à ce point épuisés que, cette fois, ils se résolvent à ne pas bouger. Au demeurant, parviendraient-ils, une troisième fois, à

s'échapper? Ils se tiennentimmobiles, serrés les uns contre les autres sous les branchages dont ils se sont recouverts.

C'est le dimanche de la Pentecôte. Il a rendu libres plus de gens pour essayer de les traquer. Ce sont, tout près d'eux, des allées et venues. A chaque instant, ils se croient perdus, tant ils se sentent frôlés. Cependant, les bruits s'éloignent, puis s'apaisent. Mais la journée a été fertile en péripéties.

Ils s'orientent. Le village d'où on s'est mis à leur recherche doit être le village d'Enderback. Il leur faudra traverser bientôt le Neckar, à Plochingen. La nécessité leur inspire, quand ils sont arrivés là, une détermination hardie : ils franchissent la rivière sur le pont du chemin de fer, gardé, cependant. L'attention de la sentinelle, par un hasard heureux, n'a pas été éveillée. Ils suivent un moment encore la voie. Dans l'obscurité, Dupré tombe, roule jusqu'au bas d'un talus, et ce sont d'autres inquiétudes du bruit qu'on fait en venant à son aide.

Le 31 mai, les fugitifs sont dans le Jura de Souabe. Ils ont gravi un pic couronné de quelques maigres sapins où ils tâchent de trouver leur abri de la journée. Au-dessous d'eux, un berger garde un troupeau, et des enfants du village d'Eningen passent fréquemment. Les vivres sont épuisés. C'est, constamment, la faim.

— Je ne sais pas comment je suis, note Forets, ce jour-là, mais mes camarades, pâles, décharnés, les yeux luisants de fièvre, me font peur... Nous sommes exténués. Je me demande si nous aurons la force d'aller jusqu'au bout !

Cette force, il fallait la retrouver, cependant. Mais pour combien de jours? On avançait, sans doute, mais si lentement !

Des oignons arrachés d'un champ sont maintenant la seule nourriture à laquelle on puisse prétendre, et avec quelle économie il faut user de cette mince provision ! Mais l'eau est rare, et la soif est torturante.

Une fois, une fâcheuse aventure encore. Pour ne pas traverser un village, ces

malheureux escaladent un plateau rocailleux qui le domine. Avec quelques précautions qu'ils marchent, ils déplacent des pierres qui vont rouler sur la toiture des maisons. Cette manière d'avalanche, qu'ils ont déterminée, fait sortir de chez eux des habitants, qui s'étonnent et s'inquiètent. Quelques-uns d'entre eux gravissent à leur tour le plateau. Pour échapper à leur curiosité, c'est de nouveau une fuite à travers les rochers. Forets glisse dans un creux, et il lui faut beaucoup d'efforts pour s'en retirer.

Voici déjà quinze jours que se poursuit les voyages des évadés, dans des conditions de plus en plus rudes, alors que leurs forces déclinent, qu'ils ne peuvent plus espérer du hasard que des aliments dérisoires, qu'à ces misères, arrivées à un point extrême, se joint le supplice des piqûres de moustiques, qui pullulent. Pourtant, ils ont encore bien des étapes à accomplir.

Le 7 juin, au matin, ils sont aperçus par une sentinelle. Ils se trouvent près

d'un camp d'aviation. Ils sont incapables de courir, désormais. Ils se terrent dans des champs avec fatalisme. La sentinelle n'a pu, de loin, les définir et les indications qu'elle a données ont dû être vagues. Les recherches ne se poursuivent que peu de temps.

Le 9, ils aperçoivent le village de Nordhalten. D'après les renseignenents qu'ils ont recueillis, il y a autour de ce village une ligne de postes, incessamment reliés les uns aux autres.

— Dans quelques heures, dit Forets à ses camarades, nous serons libres... ou nous serons perdus. Moi, je sais que j'aimerais mieux recevoir une balle que de retourner en captivité... Allons ! du courage ! Jusqu'ici, si nous avons souffert, nous nous sommes tirés de tous les écueils.

Ils décident de s'espacer et de ramper lentement, lentement (car c'est maintenant qu'il ne faut pas se montrer impatient), jusqu'au sommet d'une colline d'où ils doivent reconnaître une maison au toit

rouge devant laquelle sont plantés deux arbres. Ils auront soin de l'éviter, mais elle leur annoncera la frontière, enfin toute proche.

Ils s'appliquent à s'avancer en observant un tel silence, en gardant de si longs temps d'arrêt, qu'ils passent, inaperçus, à travers les cordons de sentinelles. Ils ont un peu plus loin, à recommencer cette manœuvre. D'après les annotations de leur carte, signalant certaines particularités, ils pensent être arrivés en Suisse. Bien que timidement encore, ils cessent de parler à voix basse, et ils se relèvent. L'un d'eux a même cru distinguer un poteau frontière, qu'ils ont dépassé.

Soudain, un cri retentit : « Halt ! Verda ! » (1) Quelle déception ! Ils sont

(1) Même aventure arriva au zouave Alexis Michaux et à son camarade Baptiste Dournes, du 259e d'infanterie. Ils pensaient avoir atteint la Suisse, lorsque des soldats allemands bondirent sur eux, et les conduisirent à un poste voisin. L'un et l'autre firent mine de se résigner, puis, soudain prirent leur course et, par un galop effréné, réussirent à gagner, cette fois, avec certitude, le sol helvétique. Michaux et Dournes étaient partis de Wilbald-Calmbach (Wurtémberg) et avaient marché pendant neuf nuits.

encore en Allemagne, et ils voient des soldats se hâter de leur côté. Quel que soit leur épuisement, ils retrouvent, dans ce péril, si près de la liberté, de la vivacité et de la souplesse. C'est une course frénétique qu'ils reprennent. On fait feu sur eux, les balles les poursuivent. Mais cette frontière, sur laquelle ils s'étaient abusés, ils la franchissent, enfin. Ils sont au but de leurs épreuves ; ils ont atteint l'hospitalier territoire suisse.

XII

LES FOSSES

Fait prisonnier avec sa section, le 28 décembre 1916, le sergent Edmond Magnan, de la 30e compagnie du 52e régiment d'infanterie, fut envoyé au camp de Mannheim. Sa première question, en retrouvant, en captivité, un ami qui avait eu la même mauvaise chance que lui, fut : — Y a-t-il moyen de s'évader d'ici ? — Oh ! impossible ! lui répondit son camarade, une surveillance très active aux abords du camp, et la distance jusqu'à la frontière ! — C'est bon, répliqua Magnan, il faudra donc aviser à se rapprocher de la Suisse. — Et comment ? — Oh ! quand on ne pense qu'à une chose !..,

L'occasion se présenta, en effet, au bout de quelque temps, par la formation d'une équipe agricole, pour le village de Belling. Ses galons de sous-officier exemptaient Magnan de travail, mais il demanda et il obtint de faire partie de cette équipe.

A Belling, il n'y eut pas de travailleur plus soumis que lui. Cette soumission et ce zèle dont il faisait preuve entraient dans le plan qu'il avait conçu. En se rendant au travail, il étudiait le pays, se renseignait peu à peu. Il lui fallait d'ailleurs se faire envoyer de France des provisions et quelques objets indispensables.

Au mois de juillet 1917, il lui parut que ses préparatifs d'une fuite à laquelle il n'avait pas cessé de songer un instant étaient achevés. Son camarade, qui l'avait rejoint, partageait ses intentions. Ils caressaient le rêve d'être libres le 14 juillet, mais une série d'orages les força à différer leur projet.

Le 16, à bout de patience, ils creusèrent deux fosses dans la vigne où ils travail-

laient. Le lendemain, ils furent employés à sulfater le vignoble. A cinq heures, leur gardien leur donna l'ordre de rentrer et continua son chemin pour rassembler des prisonniers russes.

Au lieu de prendre le chemin du village, Magnan et son ami se dirigèrent vers les fosses où ils se tapirent. Un soldat russe, leur complice, cacha successivement les deux trous avec des échalas et un peu de terre. Puis il se hâta de regagner le cantonnement.

A huit heures, la disparition des deux Français fut signalée. L'alarme fut donnée et des recherches commencèrent. L'idée de ne pas s'éloigner immédiatement était bonne. Si les fugitifs eussent cherché tout de suite à gagner du terrain, ils eussent été infailliblement repris. Ils entendirent passer, à côté d'eux, les soldats, ne pouvant soupçonner leur présence aussi près. Vers dix heures, le calme se rétablit.

— Filons maintenant ! dit Magnan.

Ils possédait une boussole et une carte,

qu'il s'accuse, en souriant, d'avoir dérobée au propriétaire des vignes, le comte von Andelauw.

Les évadés marchèrent cinq heures, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'orée d'un grand bois. Ils s'y cachèrent et s'endormirent. Ils furent promptement réveillés. A leur insu, ils avaient bien mal choisi leur abri ! A côté de ce bois se trouvait un camp d'instruction allemand, et le bois lui-même servait à des exercices. Ainsi, terrés autant qu'ils pouvaient l'être, craignant à chaque instant d'être découverts, furent-ils contraints d'assister aux évolutions des recrues. Leur retraite devint tout à fait dangereuse quand les jeunes soldats en vinrent au lancement des grenades et au tir au fusil. Des balles sifflèrent autour d'eux. On imagine combien cette journée leur sembla longue. Les manœuvres se prolongèrent d'ailleurs fort tard.

La nuit vint enfin, et ils purent sortir de leur très aléatoire cachette. Ils prirent la direction du sud-est, pour pouvoir tra-

verser une rivière, au village de Volback. La recherche d'un pont fut laborieuse. Ils se hasardèrent à passer l'eau sur la digue d'une minoterie, mais ils avaient été aperçus et ils durent prendre leur course pour se perdre dans des bois.

Le soir, ils repartirent dans la même direction pour trouver la ville de Lorack. Mais ils s'étaient égarés, ils avaient perdu du temps, et le jour naissait quand ils arrivèrent en vue de la ville. Ils furent forcés de s'arrêter et d'attendre que la nuit fût de nouveau tombée. Il leur était impossible d'éviter Lorack. Ce fut en se glissant le long des maisons qu'ils s'y aventurèrent. Mais il était nécessaire de franchir un canal. Comment y parvenir? A mesure qu'ils s'avançaient, une grande lueur, qu'ils avaient aperçue de loin, devenait plus intense? Ils s'en éloignèrent : les détours d'un chemin qu'ils avaient pris les y ramenèrent. Cette lueur venait de l'éclairage d'une usine de guerre, en pleine activité.

Que faire? Le seul pont qu'ils eussent

trouvé sur le canal y conduisait. Une route là contournait ensuite.

— Il paraît bien difficile de ne pas rencontrer des ouvriers ou des surveillants, dit au sergent Magnan son camarade.

— Et ce sera la même chose, maintenant, répliqua Magnan, si nous retournons en arrière.

— Alors?

— Jouons le tout pour le tout. Mais je t'avertis que je ne veux pas être repris : tant pis, j'ouvre mon couteau.

Ce fut par le plus heureux des hasards que les ouvriers qu'ils croisèrent, en effet, ne s'occupèrent pas d'eux. Ils atteignirent la voie ferrée qui, d'un côté, bordait l'usine, et, là encore, par les précautions qu'ils prirent, ils n'éveillèrent pas l'atention. Mais, ayant marché très vite pour mettre de la distance entre eux et cet endroit dangereux, ils constatèrent qu'ils s'étaient écartés de leur route. Après avoir pris un peu de repos dans la journée, ils s'orientèrent et refirent leur itinéraire.

C'était, maintenant, la cinquième nuit de leur voyage. La frontière suisse n'était plus bien éloignée, mais des récits de camarades, repris au dernier moment, leur avaient fourni l'indication que cette frontière, au delà de la route Lorack-Eiffeld, affectait la forme d'un doigt. En traversant cette bande de terrain, on risquait de retomber en Allemagne : c'est de cette mésaventure qu'avaient été victimes les évadés dont ils avaient retenu les avis. Aussi, pour eux, leur parut-il sage, bien que leurs provisions fussent épuisées, d'attendre encore un jour, pour étudier le terrain et former un plan qui ne les exposât pas à ce danger.

Ils projetèrent donc de tourner le « doigt » et de passer la frontière au village d'Obert. Ils se trouvèrent aux alentours de ce village vers minuit et ils le dépassèrent au sud par un petit bois. Au moment de sortir de ce bois, ils entendirent parler : ils écoutèrent. A moins de trente mètres d'eux se faisait une relève de sentinelles.

Ils s'immobilisèrent longtemps — jusqu'à ce qu'ils fussent fixés sur le champ d'action des soldats qui venaient prendre leur poste. Les sentinelles s'espaçaient de soixante en soixante mètres. La seule chose à tenter était de passer entre deux d'entre elles, en rampant. Tous les évadés ont ainsi, au dernier moment, rasé la terre, anxieusement. Magnan et son camarade devaient mettre deux heures et demie pour franchir un étroit espace. Un des hommes de garde avait-il eu quelque soupçon, cependant? Il avait, soudain, manœuvré la culasse de son fusil.

Les fugitifs parvinrent enfin à un petit bois, où ils attendirent les premières clartés du matin. Peu de temps après, ils se présentaient au poste suisse de Crechonia, d'où, en sûreté désormais, ils étaient conduits au consulat français de Bâle. Là on prenait soin d'eux et on les rhabillait. Le soir, ils étaient à Berne, et le lendemain, à Pontarlier, ils revoyaient la France.

XIII

LE ROBINSON DE LA MONTAGNE

C'est un sous-officier d'infanterie, dont il y a des raisons de ne donner que l'initiale, le sergent A. Il était prisonnier depuis le premier mois de la guerre. A la suite d'un très rude combat, à Signeul-Baranzy, en Belgique, les débris de sa section, qui avait reçu l'ordre de se porter en avant, se trouvèrent isolés. Il ne restait que six hommes. Cette poignée de braves, n'acceptant pas la fatalité de se rendre, résista aux forces qui l'entouraient et ne leur permettaient plus de se replier.

A la nuit, le sergent, avec les derniers survivants, se cacha dans un trou rempli

d'eau, guettant le moment de s'échapper des lignes allemandes qui occupaient maintenant le terrain. Ce ne pouvait être qu'un fragile espoir : il fut déçu. Quatre heures plus tard, ces soldats, qui avaient fait, largement leur devoir, jusqu'au bout, étaient découverts.

Le sergent A. fut envoyé dans un camp de Bavière. L'idée d'une évasion ne tarda pas à germer en lui. « La tentation », selon un mot célèbre, « est, à sa naissance, une fourmi qui chatouille, et, à sa fin, c'est un lion qui dévore ». Il était hanté, jusqu'à l'exaspération, de cette pensée de fuite. Il sut pourtant attendre dix longs mois avant que l'occasion, si périlleuse qu'elle fût, se présentât.

Il pensa l'avoir trouvée, un jour. Échappant un moment à la surveillance, il put, en effet, se tapir dans un trou qu'il avait creusé. Mais à peine avait-il quitté sa retraite pour se lancer dans la campagne qu'il était poursuivi et traqué par les chiens dressés à la chasse à l'homme. Il n'évita d'être repris qu'en se jetant dans une

rivière. Il marcha à travers des bois, ayant vite épuisé les maigres provisions qu'il avait emportées. Mourant de soif, il essaya de se glisser jusqu'à une fontaine. Il fut malencontreusement aperçu et une nouvelle poursuite commença. Il put grimper sur un arbre et se réfugier dans son feuillage épais.

Il avait projeté de traverser la frontière autrichienne et de gagner la Suisse, en l'abordant par le canton de Saint-Gall. Comme guide, il n'avait qu'une carte d'Europe, provenant d'un cahier d'écolier et qui, dans de telles circonstances, était dérisoire. Ses observations suppléaient à ce manque d'indications. Se nourrissant de choses invraisemblables, que la faim lui faisait accepter, il mit longtemps à atteindre la Lech, le torrentueux cours d'eau qui sépare la Bavière de l'Autriche, et il faillit s'y noyer. Mais il était loin encore du but. Se blottissant, le jour, dans quelque abri, il continuait sa route la nuit.

Un matin, n'ayant trouvé aucun aliment depuis quarante-huit heures, il se

hasarda dans un village. Il avait calculé qu'il lui fallait encore deux jours de ces dures étapes pour arriver à leur terme. Il était épuisé : s'il ne pouvait reprendre quelques forces, il était perdu. Des gens, sur le pas de leur porte, lui semblèrent avoir l'air assez débonnaire. Il se risqua, en montrant quelque argent, car il ne savait pas un mot d'allemand.

Ce vagabond, qui portait sur son visage la trace de toutes les misères, parut suspect. A la sortie du village, dans le temps même qu'il se félicitait d'avoir rencontré quelque pitié peut-être, il reconnut son illusion. Il avait été dénoncé, et il était arrêté par des soldats autrichiens.

Tant d'efforts, tant de peines, tant de souffrances restaient stériles. Et sa déception était d'autant plus cruelle qu'il apprenait que, s'étant trompé dans ses conjectures, il n'était plus qu'à huit kilomètres de la Suisse. Il échouait au port.

Traité d'abord, comme un espion au service de l'Italie, avant que son identité fût

reconnue, il était emprisonné à Feldkirch, puis livré à l'Allemagne. Pendant les deux jours qu'il avait passés à Feldkirch, il avait encore cherché à s'évader. Au moment où il allait quitter sa prison, à la minute même où il pouvait croire au succès de sa tentative, l'alarme était donnée. Décidément, la mauvaise chance s'acharnait contre lui.

Il était transféré à Bayreuth. Cour martiale, condamnation, nouvelles épreuves, d'implacables rigueurs subies, les tortures de la faim, les privations ayant raison d'un robuste tempérament. Cependant, son double échec n'avait pas pu décourager le sergent A. Ce qui l'avait soutenu, pendant ses cinq mois d'une détention atroce, c'était la pensée d'une fuite, mieux préparée, du camp où il serait interné.

Son étroite captivité, son séjour à l'hôpital, son rétablissement d'un état d'extrême dépression physique avaient occupé une année. En juillet 1916, bien qu'instruit par l'expérience de difficultés presque insurmontables, il reprenait un projet d'évasion.

Du camp d'I..., où il se trouvait, à la frontière suisse, la distance était encore plus considérable que celle qu'il avait eue à franchir la première fois, et, partant, il devait se heurter à plus de dangers. N'importe! il était à bout de résignation : il tenterait l'aventure.

Il parvenait à se procurer, à force de volonté et d'ingéniosité dans les moyens, une boussole, une petite lampe électrique, un poignard et il putcopier une carte, en ses tracés essentiels. Il avait mis de côté quelques vivres. Un de ses camarades lui avait donné une arme qui ne pouvait servir, le cas échéant, que pour un effet d'intimidation, car elle était fort inoffensive. C'était un pistolet en bois.

Il obtint d'être employé à des travaux agricoles chez un fermier, particulièrement indifférent aux tiraillements d'estomac des prisonniers qui lui avaient été attribués.

Il attendit quelque temps. Une nuit, il se cacha dans un grenier à foin, d'où il fallait faire, sur la route, un terrible saut. Il en

resta un moment étourdi. En revenant à lui, il s'avisa d'une perte qui devait lui être très sensible, celle de sa lanterne de poche.

Qu'on imagine la fermeté d'âme dont il avait besoin ! Cinq cents kilomètres à parcourir, en pays hostile, en ayant à se défier de tout, en n'attendant de ressources que du hasard... Et le souvenir de mille supplices qui allaient fatalement recommencer, souvenir auquel se pouvait joindre, sans qu'il fût superstitieux, l'inquiétude de la persistance de la fortune contraire.

Il avait établi un itinéraire qui l'écarta des lieux habités, à travers les montagnes du Tyrol. Il fut une manière de Robinson, mais contraint d'être plus industrieux que Robinson qui, de son naufrage, avait sauvé des outils et des armes. Le sergent A... était dépourvu de tout, et le problème de la vie se représentait aussi angoissant chaque jour. Une aubaine était, pour lui, de découvrir un hérisson engourdi. Alors, il le dépouillait, et il ne le faisait cuire qu'après avoir creusé un grand trou dans le sol,

pour que la fumée ne trahît pas sa présence ; car, bien qu'il se fût engagé dans une région solitaire, il rencontrait parfois des bûcherons. Un après-midi, il se trouva en face d'un inspecteur des forêts qui se disposa à l'arrêter. Le fugitif se souvint de son pistolet de bois et en menaça l'inspecteur qui battit en retraite, mais pour appeler du renfort et pour diriger une poursuite d'autant plus redoutable qu'il connaissait tous les sentiers. A... roula dans un ravin, et cette chute égara les recherches. La Providence se décidait à se déclarer, d'une façon encore très relative, en sa faveur. Il aurait dû se tuer ; il n'était que blessé. Dans son état, sortir de ce précipice fut une opération laborieuse. La détermination dont il était animé le fit, après un peu de repos, se remettre en route, en cherchant plus que jamais les chemins déserts.

Cette lutte de tous les instants était pleine d'accidents. Il faillit être enseveli sous la neige. Tout semblait s'être conjuré contre lui. Il n'était plus qu'une sorte de spectre,

allant toujours. Une fatigue inouïe le faisait quelquefois délirer. Le voisinage de la frontière suisse se révéla à lui par des postes de soldats autrichiens. Il n'était rien qui ne lui parût préférable à l'éventualité d'être, de nouveau, prisonnier. Au risque d'être brisé sur les rochers, il se jeta dans les eaux écumantes d'un torrent. Mais on l'avait aperçu, et les balles sifflèrent autour de lui. L'autre rive atteinte, c'était une espèce de chaos qui le laissait hésitant sur la direction à prendre, car, cette frontière tant attendue, comment se délimitait-elle exactement, quels détours suivait-elle ? Sa carte, trop sommaire, ne le renseignait qu'imparfaitement. Il franchit encore une montagne... Enfin, il était en Suisse, il foulait la terre libératrice...

Il y avait *quarante jours* qu'il marchait ; il fit ce compte plus tard, car, alors, il avait perdu la notion du temps. C'était, en cet extraordinaire voyage, la victoire de la volonté sur toutes les forces ennemies, celles des hommes et celle des éléments...

XIV

DANS LA TEMPÊTE

Les Allemands n'eurent aucune gloire à faire des prisonniers après leurs attaques du 22 avril 1915 à Langemark. Pour la première fois, ils venaient d'employer les gaz asphyxiants. Ceux des nôtres qui n'avaient pas succombé aux effets de cette abominable chimie, déshonorant la guerre, étaient restés inanimés sur le terrain. C'était le cas du sergent-major Fédelich, du 1er Tirailleurs. Mais la mauvaise chance s'était acharnée contre lui ; au moment où il fut surpris par les gaz, il venait d'être, à la tête de sa section, blessé par une grenade à la tête et aux bras.

Quand, dans son lamentable état, quelque sentiment lui revint, il s'aperçut qu'il avait été jeté, au milieu d'un tas de blessés, auxquels, dans l'église où on les avait rassemblés, on ne donnait aucuns soins. Une odeur affreuse se dégageait de cette sorte de charnier, et des morts, en effet, qu'on n'avait pas pris la peine d'enlever, étaient étendus parmi ces malheureux, livrés à toutes les souffrances.

Ce ne fut que le surlendemain que les Allemands s'occupèrent de ces quelque quatre cents prisonniers français qui avaient été réunis là. Ils s'en occupèrent en les faisant lever à coups de pied, et les infirmiers se signalèrent en ces brutalités, pour les forcer à se tenir debout. Dans quelles conditions les asphyxiés, dont plusieurs devaient succomber peu de temps après, contraints à marcher, malgré leur faiblesse, furent-ils conduits à Roulers !

A Roulers, nos soldats furent embarqués, soixante par wagon à bestiaux. Trois jours de voyage, par Bruxelles et Cologne. Pour

toute nourriture, un bol de café de glands, distribué le matin, accompagné d'une dérisoire tranche de pain noir. Dans les gares où on s'arrêtait, l'eau était impitoyablement refusée à ces blessés, qui mouraient de soif.

Quand on eut atteint le territoire allemand, il y eut une exhibition des prisonniers. On les fit descendre du train et ils furent dirigés dans des baraquements où, pour montrer la « merveilleuse organisation allemande », chacun d'eux trouva une assiette et un couvert. Seulement, quand des hommes de corvée, armés d'une louche et puisant dans une marmite, remplirent l'assiette, ce n'était que d'eau chaude claire.

Le sergent-major Fédelich, fut d'abord envoyé au camp de Meschede. Nulle différence de traitement entre les blessés et les valides, qui étaient déjà les hôtes de ce séjour de misère. Dès la première semaine, une soixantaine de territoriaux des 73e et 74e régiments agonisaient, les poumons desséchés par les gaz. Un médecin français

prisonnier, essayait de les soigner : on ne lui accordait aucun remède. L'inhumanité la plus complète. En revanche, un feldwebel venait lire à ces moribonds, chaque jour, un règlement draconien, auquel l'approche de leur suprême délivrance donnait une tragique ironie.

De Meschede, Fédelich fut transféré à Hamberg, dans le Wurtemberg.

Le camp était formé d'une cinquantaine de baraques, placées sur six rangs parallèles, entourées de fils de fer barbelés. A chaque angle du camp, une mitrailleuse. Des tourelles d'une quinzaine de mètres, avec sentinelles doubles, assuraient la surveillance la plus étroite. La nuit, c'était un éclairage électrique constitué par une ampoule tous les quinze mètres, et, par conséquent implacable. Le commandant du camp qui disposait, en plus, de quatre chiens-loups, se flattait d'avoir pris toutes les précautions possibles pour empêcher une évasion. C'est à quoi songeait Fédelich, cependant, et il avait fait part de ses inten-

tions à un autre sergent-major, Rougeot, du 371e régiment d'infanterie depuis un an prisonnier, prêt, à tout tenter, lui aussi, pour conquérir sa liberté.

Mais ils devaient, l'un et l'autre, reconnaître que les difficultés étaient presque insurmontables. Il ne fallait compter, pour déjouer l'efficacité de tant de mesures sévères, que sur un hasard.

— Ce hasard viendra peut-être, dit Fédelich à son camarade, soyons prêts à en profiter.

Ils s'occupèrent, en effet, de mettre de côté quelques vivres. Ils s'appliquèrent aussi à donner par d'ingénieux artifices, une apparence civile à des vêtements militaires usés. Ils s'étaient procuré tous les deux une casquette qui devait remplacer leur képi. Ils avaient minutieusement reconnu toutes les particularités du camp. Enfin, au cas où ils pourraient quitter leur prison, ils avaient établi leur itinéraire. Ils devaient une boussole à une amicale complicité.

Une fois sur les routes, ils savaient quel parti ils prendraient. Mais, pour sortir d'une enceinte aussi bien gardée, de tous les côtés, quel plan était-il possible de former? La moindre circonstance imprévue l'eût fait s'effondrer. Il n'y avait donc qu'à attendre, si longue et si pénible que fût cette attente d'une occasion qui ne cessait de se dérober.

Elle vint, toutefois, le 26 juin 1915. Vers dix heures, une pluie diluvienne commença à tomber. Il semblait que, sous ses rafales; le camp dut être noyé. Les sentinelles se couvraient la tête sous leur manteau ruisselant ; les chiens se mettaient à l'abri des cuisines. C'étaient de tels torrents d'eau qu'ils aveuglaient la lumière des lampes électriques. Un vent violent soufflait, augmentant l'impossibilité pour les hommes de garde de tenir sous ces cataractes célestes. Le temps le plus affreux qui se pût imaginer, un déchaînement de la nature. Le sol s'était rapidement transformé en une manière de lac.

— C'est le moment, ou jamais ! dit Fédelich à Rougeot.

— Eh bien, en route ! répondit celui-ci.

Ils s'attachèrent sur le dos, avec des ficelles, le sac qui contenait leurs maigres provisions, et, sans hésiter, ils se jetèrent au milieu de cette tempête. Le bruit qu'ils pouvaient faire devait être couvert par les sifflements de la bourrasque. Ils longèrent les baraques et, plongeant dans la boue, passèrent à plat ventre sous la première clôture de fils de fer. Puis ils grimpèrent aux poteaux, d'une hauteur de deux mètres cinquante, qui maintenaient les barbelés de la deuxième clôture. Ils n'étaient qu'à quelques pas des sentinelles, mais celles-ci, affolées par cette fureur des éléments et luttant contre eux, ne les aperçurent point.

Sous cette tourmente, qui les favorisait d'une façon inespérée (car, même avec une vocation de geôlier, qui eût pu supposer que cette trombe serait mise à profit ?), les prisonniers, insoucieux d'être trempés, leurs vêtements inondés leur collant sur le corps,

gagnèrent la campagne dans la direction du sud-ouest. Ils étaient à ce point mouillés qu'ils ne pouvaient marcher que difficilement. Mais ils avaient vraisemblablement, dans les conditions où ils étaient partis, une nuit devant eux avant qu'on s'aperçut de leur fuite. Coûte que coûte, il fallait donc user de cet avantage et faire le plus de chemin possible.

La pluie ne cessait pas. L'obscurité était profonde, ne permettait pas de regarder la boussole. Au petit jour, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient pas suivi la direction qu'ils avaient cru prendre. Ils ne s'étaient pas éloignés du camp autant qu'ils l'avaient pensé.

Comme tous les autres évadés, ils cherchèrent, dans la journée, l'abri des bois. Leurs provisions avaient été transpercées, et, à l'exception de deux boîtes de conserves, ne formaient plus qu'une bouillie.

— Diable ! dirent-ils, nous serons forcés d'être économes !

Les difficultés, les dangers, les rencontres

fâcheuses; nécessitant des courses éperdues, les privations, le froid que leur communiquaient leurs habits ne séchant point, ils connurent toutes ces épreuves pendant les cent kilomètres qu'ils parcoururent dans la vallée du Danube. Ils arrivèrent près d'Immenlengen. Là, ils étaient obligés de traverser le fleuve. Les ponts étaient gardés. Dans la nuit, se déshabillant, suspendant leurs effets à leur cou, ils se jetèrent à la nage, et ils atteignirent l'autre rive Cachés dans la forêt, ils se sentaient tellement glacés que, contre toute prudence, ils songèrent à allumer du feu, mais ils ne purent y parvenir.

Ils calculèrent, le lendemain, qu'il ne leur faudrait plus guère qu'une douzaine d'heures pour arriver à Schaffouse. Mais il était nécessaire d'étudier la surveillance des sentinelles, et, quelle que fut leur fatigue, ils décidèrent de consacrer encore une nuit à ces observations d'une importance capitale. Elles leur servirent à s'avancer sans être inquiétés. Ils se trouvèrent au

milieu d'une coupe de bois avec des piquetages pour lesquels on avait utilisé des morceaux de journaux, et ces journaux semblaient bien être des journaux suisses. Où étaient-ils donc? Mais quelques précautions qu'ils eussent prises, comment avaient-ils pu passer au milieu du réseau des mailles allemandes?

Cependant, au bout d'une heure de marche, ils apercevaient, dans un bas-fond, les lumières de Schaffouse. Il était trois heures du matin. Ils avaient trop souffert pour ne pas garder quelque défiance. On ne perd pas en un instant l'habitude acquise, en de telles circonstances, de redouter tous les pièges. Puis ils se demandaient si, même en étant certains d'être en territoire suisse, il serait prudent de se faire connaître. Leur long isolement les avait laissés ignorer ce qu'était le sort des évadés, une fois hors d'Allemagne. Les internerait-on? Dans ce doute, ils traversèrent hâtivement Schaffouse. Peu de temps après avoir quitté les faubourgs de

la ville, ils s'arrêtaient brusquement devant un poteau-frontière : il était temps, ils allaient rentrer chez l'ennemi.

Ils étaient hantés de cette crainte de ne pouvoir garder la liberté enfin conquise. A la vérité, c'est en escaladant les clôtures de villas pour éviter la rencontre d'un douanier de la Confédération qu'ils eussent risqué d'être arrêtés, pris pour des malfaiteurs. Leur lamentable costume, qui n'avait jamais séché, aurait eu besoin d'être expliqué.

Ils mirent deux jours pour arriver près de Zurich, et ils passèrent la nuit dans les champs, à portée de la ville. Ils avaient quelque argent, mais non de monnaie. Un hasard heureux leur fit trouver sur une route une pièce d'un franc. Ils entrèrent dans un cabaret, et une tasse de café chaud leur parut une merveille. A la gare de Zurich, ils se décidèrent, en changeant un billet de 50 francs, à prendre un train en partance. Ce train allait à Bâle. Ils s'avisèrent, en cours de route, que cette direction pouvait

être dangereuse pour eux, et ils sautèrent dans un autre train, pour Neufchâtel. Mais, avec leurs allures suspectes, ils avaient été signalés. A Neufchâtel, à leur descente du wagon, ils furent « cueillis » par le chef de la Sûreté, qui les interrogea. Toujours dans l'inquiétude d'un internement, ils prétendirent être des ouvriers maçons.

Le chef de la Sûreté, M. Tournevisier, souleva à l'identité qu'ils prenaient, des objections qui leur firent avouer la vérité.

— Que ne disiez-vous plus tôt qui vous êtes, mes pauvres amis ! s'écria M. Tournevisier, vous auriez tout de suite éprouvé notre sympathie...

De fait, leur ayant demandé le récit de leur aventure, il les combla de prévenances, d'attentions cordiales, s'occupa de les réconforter et de les vêtir.

— Mais vous avez hâte de revoir la France, leur dit-il et la meilleure hospitalité ne vaudrait pas, pour vous, la joie de fouler le sol de la patrie...

Et il assura leur départ pour Pontarlier,

où ils se présentèrent au commissaire de la gare. C'est alors que, sûrs d'être arrivés au but de leurs dures étapes, ils eurent en se retrouvant « chez nous », un éblouissement.

— Vous n'entendez donc pas les questions que je vous pose? leur dit assez rudement l'officier?

Non, ils n'entendaient pas; ils étaient hors d'eux-mêmes; ils goûtaient infiniment la joie de la patrie retrouvée.

XV

EN CHEMIN DE FER

Le capitaine du génie Nicollas, dès les premiers temps de son internement, au camp de Reisen-in-Rosen, avait songé à s'évader. Avec l'aide de quelques camarades, déterminés comme lui, à la fuite, il avait creusé une galerie, dont le travail fut découvert avant son achèvement. Transféré à Hulow, en Poméranie, il recommença, par les mêmes moyens, à tenter la délivrance. Cette fois, la galerie souterraine put être terminée, et, quelle que fut l'énorme distance à franchir avant d'arriver à franchir la frontière, il se lança dans l'aventure, au bout de laquelle était l'espoir de la liberté. Parti des environs de Posen, le 16 octobre 1917, il fut arrêté à Lühne, en

Westphalie, à une centaine de kilomètres de son but.

C'est alors qu'il fut envoyé au camp de représailles de Bütow-in-Pommern.

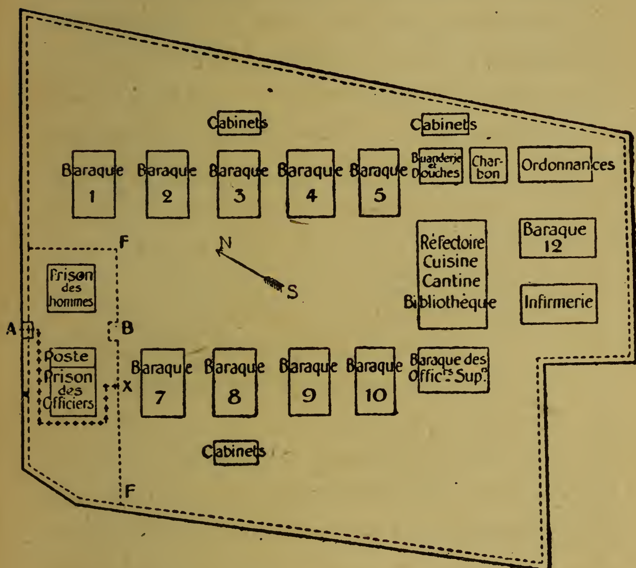
Son échec ne l'avait pas découragé. Il avait seulement acquis l'expérience des difficultés, plus grandes encore qu'il ne les avait connues. Décidé, plus que jamais, à essayer de revoir la France, il avait seulement réfléchi aux nouveaux moyens à employer.

Une idée audacieuse se présenta à lui. De ce camp de Poméranie à la Hollande, la distance était telle qu'il ne pouvait espérer la parcourir impunément à pied. Eh bien ! c'est en chemin de fer qu'il se risquerait à traverser la plus grande partie de l'Allemagne. Il faudrait, sans doute, compter sur beaucoup de chance. Mais, enfin, d'heureux hasards pouvaient le servir. Un acte, même téméraire, lui semblait préférable à l'acceptation passive de l'insupportable captivité.

C'est ici, directement, le sobre et émouvant récit du capitaine Nicollas.

« Comme l'indique le croquis ci-après, le camp de Bütow-in-Pommern est constitué

par une série de baraques entourées d'un fil de fer doublé d'une palissade. Les pri-



sons sont isolées et séparées des baraques par un autre fil de fer.

Les civils qui entrent au camp (fournisseurs, horloger, dentiste, etc...), se présentent d'abord à la sentinelle, qui leur indique le poste de police et les regarde y pénétrer. De ce poste, se détache alors un homme de

garde, qui les accompagne pendant toute la durée de leur séjour au camp, et ne les quitte qu'au moment où ils en sortent, après leur avoir fait franchir la porte B et les avoir suivis du regard, du poste à la porte A.

Conclusion : — Un civil qui se présente à la porte A sans avoir été vu par personne, n'est nullement inquiété par la sentinelle A extérieure, qui s'imagine que ce civil est passé, accompagné, par la porte B et le poste.

A 17 h. 50, le 17 décembre 1917, le capitaine Duval (9e zouaves), et moi, franchissions le fil de fer FF, en X, tournions la prison des officiers et allions sortir par la porte A, tous deux en civil, et saluant la sentinelle d'un : « Bonsoir ! » amical.

M'étant, l'avant-veille, déguisé en ordonnance, pour aller reconnaître la gare au cours d'une corvée de colis, je prenais, une demi-heure après, deux billets de 3e classe, pour Schlawe, et, à 18 h. 47, nous quittions la gare de Bütow pour arriver à Schlawe deux heures plus tard.

Après un voyage sans incident notable, de Schlawe à Münster, par Stettin, Hambourg, Bremen, voyage effectué en 2e classe et en train omnibus, nous arrivâmes à Münster le 19 décembre, vers 17 heures. J'y pris deux billets (aller et retour) pour Ahaus, par Cœsfeld, où nous étions obligés de changer de train. Arrivés à Cœsfeld vers 20 heures, nous retournions à la gare à 21 h. 50, après nous être promenés deux heures durant à travers le village et sur les routes avoisinantes. Le train déjà en gare partait à 21 h. 55.

En arrivant à la gare de Cœsfeld, le capitaine Duval, coiffé d'une casquette, attire l'attention d'un civil, vraisemblablement un agent de la Sûreté, qui s'avance vers lui, et lui demande des papiers d'identité. Mon camarade ne peut en montrer, et répond, comme il avait été convenu entre nous : « Je suis sourd. Adressez-vous à mon camarade ». Mais devant son air embarrassé, et le train pour Ahaus étant prêt à partir, le civil requiert immédiate-

ment quatre sentinelles, qui montent dans notre train, deux dans chacun des compartiments immédiatement voisins de celui dans lequel mon camarade et moi avions pris place.

Jugeant évidemment la partie perdue, puisqu'on allait nous interroger, à notre arrivée à Ahaus, nous convînmes d'agir chacun de notre côté, pour essayer de nous en tirer coûte que coûte.

Trois minutes avant l'arrivée à Ahaus, j'entrai aux cabinets, décidé à sauter du train en marche. Est-ce hasard? Toujours est-il que je trouvai la fenêtre close, et la courroie coupée à ras, — ce qui en rendait impossible le rabattement. Briser la fenêtre? L'idée m'en vint un moment, — mais le bris de vitres serait entendu des compartiments voisins, où les sentinelles veillaient sans aucun doute, et je renonçai à ce moyen, dressant immédiatement un autre plan.

Je descendis à Ahaus, le train arrêté, et notai immédiatement la présence de quatre

sentinelles S encadrant l'employé de gare E qui demandait les billets à la sortie et examinait les papiers des voyageurs.

Je sortis alors mon billet, pris dans ma poche un papier quelconque que je joignis à mon billet, et, passant franchement entre les deux premières sentinelles (sans doute trompées par mon air assuré), je remis le tout au contrôleur.

Aussitôt, je fonçai entre les deux dernières sentinelles, en écartant les bras, et eus tôt fait de dépasser les quelques voyageurs déjà sortis. N'écoutant évidemment pas les cris poussés par les sentinelles, j'allai droit devant moi, courant à perdre haleine, jusqu'au moment où je n'entendis plus aucun bruit derrière moi. Je me déchaussai alors rapidement, traversai le village nu-pieds jusqu'à un boqueteau, où je me rechaussai, m'orientai, grâce à l'étoile polaire, et repris immédiatement ma marche à travers champs, dans la direction nord-ouest.

A minuit, je distinguai enfin les premières maisons d'un village, que je supposai être Vessum, et m'engageai sur une route que je supposai être la route indiquée sur ma carte : Ahaus-Vessum-Alstätte. La première maison était éclairée, et j'entendis le pas de la sentinelle devant les armes, pas caractéristique de l'homme qui tape fortement des pieds pour se réchauffer (température probable : 5 à 7 au dessous de 0). Je me tapis derrière un tas de bois, compris, sans la voir, que la sentinelle venait jusqu'à ma hauteur, et examinait d'un œil soupçonneux s'il n'y avait personne autour d'elle, car elle avait, sans aucun doute, entendu quelque bruit, et je me redressai enfin, dès qu'elle eut fait demi-tour et se fut éloignée.

Je tournai le village par le sud, et retrouvai, au delà de la dernière maison (aussi éclairée), la route Ahaus-Alstätte. Un poteau indicateur auquel je grimpai, m'assura que je venais de passer Vessum, et je continuai mon chemin, prenant résolument la route

d'Alstätte, à l'allure de 2 kilomètres à l'heure (marchant sur le bas-côté, très vite, pendant une cinquantaine de mètres, m'arrêtant quelques secondes, écoutant, et repartant aussitôt).

A 2 h. 30, j'aperçus un groupe de maisons ; un poteau indicateur, auquel je grimpai encore, me confirma que j'arrivais à Alstätte. Une maison éclairée, à l'entrée du village, me fit soupçonner la présence d'un corps de garde. Je décidai de tourner Alstätte comme j'avais tourné Vessum, comptant trouver glacée la rivière qu'indiquait ma carte. Malheureusement, il n'en était rien, et de l''endroit où je me trouvais, je distinguais des terrains très bas et très marécageux, aux abords immédiats de la rivière. Je retournai alors sur mes pas, jusqu'au poteau indicateur, me déchaussai, et décidai d'aller, à travers le village, reconnaître le pont marqué sur la carte. J'arrivai, nu-pieds, jusqu'à une maison qui, comme celle signalée à l'entrée du village, était éclairée et

occupée par un poste. D'ailleurs, de l'endroit où j'avais été arrêté par la rivière, j'avais aperçu cette maison éclairée, et vu briller deux ou trois fois de suite (comme s'il s'agissait de signaux optiques), la lueur d'une lampe électrique. Bref, aucune sentinelle ne se trouvant devant la porte, je passai très silencieusement, et arrivai à une dizaine de mètres du pont, dont j'aperçus les piliers faisant tache plus sombre dans l'obscurité de la nuit. Je me mis à plat ventre, rampai très prudemment, n'aperçus rien de suspect, et passai vivement de l'autre côté de la rivière. Il ne s'agissait plus, pour moi, que de traverser la ligne des sentinelles de la frontière.

Je quittai la route, à partir de ce moment, continuai à marcher nu-pieds dans un chemin de terre à environ 200 mètres du pont et de direction est-ouest (2 kilomètres environ de longueur). A l'issue de ce chemin; se présentaient des marais franchissables ; je me rechaussai alors, et m'engageai dans ces marais, coupés tous les 50 mètres de

ruisseaux non gelés, d'environ 50 centimètres de largeur, bordés d'espace en espace de fils de fer barbelés.

Vers 5 heures, le 20 décembre, persuadé que j'étais en Hollande, et le ciel s'étant couvert de nuages qui m'empêchaient de voir l'étoile polaire, je m'arrêtai dans un boqueteau, décidé à attendre le lever du soleil pour ne pas me tromper de direction dans mes recherches, en vue de trouver Enschede.

Une heure durant, j'essayai de lutter contre le froid et le sommeil, mais, comprenant que je ne pourrais résister davantage si je demeurais stationnaire, craignant de m'endormir pour ne plus me réveiller, je décidai de prendre un chemin de terre, en lisière du boqueteau, boqueteau d'ailleurs très touffu, dans lequel il était impossible de circuler librement. Ce chemin avait une direction vraisemblablement sud-nord, qui, me disais-je, me conduira à la voie ferrée Gronau-Enschede, voie ferrée que je suivrai alors jusqu'à Enschede, en tournant vers l'ouest. Deux cents mètres plus

loin, ce chemin se perdait dans des marais très touffus, dans lesquels je m'engageai, toujours poursuivi par cette idée fixe qu'il ne fallait m'arrêter à aucun prix, bien qu'ayant les pieds en sang.

Un quart d'heure après, j'avais perdu toute notion de direction, et je sentis que la glace cédait sous moi. J'enfonçai jusqu'à mi-jambe, et pataugeai un peu précipitamment de tous côtés. J'eus, l'avouerai-je? un moment d'affolement et de profond désespoir.

De plus, en plus, je me sentais saisi par le froid, des herbes suffisamment hautes me cachaient les moindres accidents de terrain, et, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je devinais des marais tous semblables à celui où je m'enlisais toujours davantage. J'eus nettement l'impression que j'étais perdu, que cette région resterait peut-être plusieurs mois durant sans être parcourue par un être humain, et que j'allais demeurer là, complètement abandonné.

Dans un dernier sursaut d'énergie, je

résolus de lutter encore et m'élançai en avant, complètement à l'aventure.

Après bien des péripéties, j'atteignis une petite digue non recouverte d'eau, et m'y soulevai, complètement rendu.

Un quart d'heure plus tard, commençant à sentir de cuisantes douleurs aux pieds, je me remis en marche, sur cette digue, et arrivai sur un chemin de terre carrossable. L'intensité de l'aurore, plus forte dans une certaine partie du ciel, me laissait vaguement soupçonner l'est, et me permettait de supposer que ce chemin, découvert par hasard, avait une direction sud-nord. Je m'y engageai donc, mais fus brusquement arrêté à un tournant par deux militaires, marchant côte à côte, l'arme à la bretelle. Je n'avais plus la force de courir pour échapper à ces sentinelles, que je croyais allemandes et, à l'interrogatoire que me posa l'une d'elle, en allemand : « Que faites-vous là ? » Je répondis : « Je suis contrebandier allemand, je viens de Vessum, et vais à Enschede faire des provisions pour

« la Noël. C'est bien là la route, n'est-ce « pas ? Laissez-moi passer, je vous don- « nerai 5 marks à chacun de vous, et, au « retour, dans trois ou quatre heures, soyez- « là : je vous ferai cadeau de chocolat et « de saucisses.

— Si vous êtes contrebandier, nous sommes douaniers hollandais, et vous allez nous suivre ; gardez votre argent.

Alors seulement, je m'aperçus que ces hommes portaient un bonnet de police, bien différent de la casquette allemande, mais je n'en étais pas encore avisé, dans l'état de dépression où je me trouvais. Une violente réaction s'opéra en moi, je répétai à plusieurs reprises : « Je suis donc en Hollande !... Eh bien oui, conduisez-moi vite à votre « poste, je suis officier français, évadé « d'Allemagne cette nuit ».

J'étais, à ce moment, à quelque 500 mètres à peine de la frontière allemande, vers laquelle je me dirigeais si je n'avais pas été arrêté par ces douaniers hollandais. »

XVI

DANS UNE CAISSE A BISCUITS

Entre les moyens d'évasion auxquels il avait réfléchi, le maréchal des logis de hussards Louis Dupont choisit précisément celui qui était le plus hasardeux.

Mais, du camp de Langensalza, en Hanovre, où il était interné, la fuite présentait des difficultés insurmontables, sans les ressources de l'imagination la plus féconde, appuyée sur une attentive observation.

C'est enfermé dans une caisse à biscuits, dans un wagon plombé, qu'il décida, en mars 1917, de tenter l'aventure.

Il avait remarqué que les caisses à biscuits, envoyées pour les prisonniers fran-

çais en Allemagne, par l'intermédiaire de la Suisse, étaient, une fois vides, retournées en Suisse vià Bâle. Ces caisses étaient manutentionnées par les soldats en captivité, sous la surveillance de sous-officiers allemands.

Avec la complicité de quelques camarades, le maréchal des logis Dupont construisit une grande caisse, qui présentait extérieurement l'aspect de petites caisses superposées. C'est dans cette boîte qu'il lui fallait se glisser. Quand tout fut prêt, au moment du chargement du wagon, il se mêla à une corvée de prisonniers. Il était en tenue de travail, en sabots, tête nue, et ne pouvait attirer l'attention.

A l'instant opportun, il s'introduisit dans la caisse, tandis que ceux qui l'assistaient en ces étranges circonstances; trouvaient le moyen de faire tourner le dos aux sentinelles. Ainsi fut-il hissé dans le wagon, qui; bientôt fut plombé.

Le voici en quelque sorte muré, soulevant le couvercle de la caisse, qui n'avait été

cloué qu'en apparence, mais, avec l'encombrement des colis, ne disposant que de peu d'espace, ne recevant d'air que par les fentes du wagon.

Il avait emporté des provisions, mais avec quelle parcimonie il fallait les ménager ! Il ne pouvait savoir combien de temps durerait le voyage, et ce n'était pas sans angoisses qu'il pensait à tous les retards possibles.

Le premier contretemps, en effet, fut que, avant d'être accroché à un train, le wagon resta en gare de Langensalza près de trente-deux heures. On imagine combien cette attente lui semblait longue.

La corvée était rentrée au camp. L'absence de Dupont avait été constatée. Des patrouilles se lançaient à sa recherche dans toutes les directions. Qui eût pu soupçonner la retraite où il s'était caché !

Enfin, le wagon s'ébranla, mais au bout de quelques heures, il s'arrêta et fut immobilisé sur une voie de garage, pour ne repartir que le lendemain. Dupont avait

estimé qu'il pourrait « tenir » vingt jours. Mais il y avait des exemples que les caisses eussent mis bien plus longtemps à arriver à Bâle. En ce cas de délais supérieurs à ceux qu'il avait prévus, que deviendrait-il?

Les jours s'écoulèrent avec une désespérante lenteur. On peut se représenter la situation poignante de l'évadé, redevenu prisonnier dans une prison roulante, ne sachant où il était, guettant les bruits du dehors, impuissant désormais à agir, s'exhortant à la patience, contraint à une mortelle attente. Et quel imprévu pouvait déranger le plan si laborieusement conçu et exécuté avec tant de constance !

Ses impressions? Le jeune maréchal des logis se les rappelle à peine pendant cette période. C'étaient des alternatives d'heures de fièvre et de torpeur. Dans le wagon encombré, il ne pouvait presque pas bouger. Pendant un arrêt dans une gare, un de ses gestes fit choir un monceau de caisses, et il eut un grand émoi. Il eut la sensation qu'on s'étonnait, au dehors, de ce bruit, et

il entendit des réflexions qui le jetèrent dans une explicable anxiété. Le signal du départ fut heureusement donné, mais, à l'arrêt suivant, ce mouvement insolite dans un wagon où il ne devait y avoir que des colis n'aurait-il pas été signalé?

Même en admettant qu'il ne se passât point d'incident, Dupont avait un autre sujet de tourment. Le déchargement du wagon se ferait-il exactement en territoire suisse? Risquerait-il, au dernier moment, de retomber en des mains allemandes?

La chance — bien méritée — le favorisa, cependant.

Ce long voyage, dans de telles conditions; l'avait exténué. Il était à bout de l'énergie qui l'avait soutenu, et il en était venu à ce moment où on s'abandonne à la fatalité, quand il comprit, aux manœuvres du train, que c'était l'arrêt définitif. Mais vingt-quatre heures s'accomplirent encore avant qu'on s'occupât du wagon.

Des allées et venues lui indiquèrent

qu'on s'en approchait. Quand le wagon eut été déplombé et qu'on eut fait glisser la porte, la lumière éblouit le fugitif. Par prudence, il se cacha d'abord. Mais l'instant arriva où il lui fallut se montrer, et on peut concevoir la surprise des employés du chemin de fer, en apercevant cet homme, le visage couvert de poussière, ne pouvant que malaisément se tenir debout, commençant par balbutier des paroles inintelligibles.

Enfin Dupont demanda :

— Est-ce que je suis bien en Suisse?

— Oui, lui répondit-on. Mais que diable faites-vous là?

Il n'eût servi à rien qu'il différât de révéler qui il était. Il conta brièvement son extraordinaire histoire, à laquelle on se refusa d'abord à croire complètement, car il semblait impossible qu'il eût pu supporter, dans cette autre captivité, un pareil trajet. Pourtant, on s'était attroupé autour de lui, et, après l'étonnement, c'était quelque sympathie qu'on lui témoignait.

Le moins étonné n'était pas un fonctionnaire des chemins de fer allemands qui se trouvait sur le quai.

— Ces Français ! fit-il... il faut s'attendre à tout, avec eux !

Dupont fut conduit au bureau militaire helvétique où il trouva bon accueil. On lui fit donner des détails sur son évasion et on le réconforta quelque peu. On le défendit même contre la prétention d'un employé formaliste de dresser contre lui une contravention, dont l'évadé, touchant à sa liberté, se fut d'ailleurs assez peu soucié. Il avait réussi. Ses alarmes étaient oubliées ; il était payé de ses peines.

TABLE DES MATIÈRES

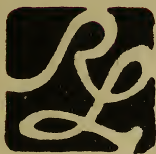
Corbeil. Imprimerie Crété. — Février 1919.

PAUL GINISTY

ET

Capitaine M. GAGNEUR

Les Belles Évasions



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

DÉCISION SYNDICALE

(11 Février 1918)

MAJORATION TEMPORAIRE

30 %

Corbeil. Imprimerie Crété.

